This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

HD WIDENER
HW BD3H 4

Digitized by Google

41
.12

ACADEMIA · HARVARDIANA · IN · NOV · ANG
ET
VE RI TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE

Harvard College Library

FROM

Charles Boucher

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉLANGES DE POÉSIES; DE M. DE V***.

TOME PREMIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES
DE MONSIEUR DE V***.

MÉLANGES
DE
POÉSIES.

Nouvelle Édition, considérablement augmentée sur la dernière in-4°. faite à Genève.

TOME PREMIER.

A NEUCHATEL.
De l'Imprimerie de la Société.

M. DCC. LXXIII.

Digitized by Google

39541.5.12
✓
HARVARD COLLEGE
Apr 27. 1933
LIBRARY
Charles Boucher
Digitized by Google

AVERTISSEMENT

Sur cette Édition des Poésies.

De toutes les Éditions des Mélanges de M. de Voltaire, il n'y en a aucune, si l'on en excepte l'in-4°, où il ne règne une confusion très-désagréable; tout y est mis au hasard. On voit une Comédie ou une Tragédie à la suite d'un morceau d'Histoire qui n'a aucun rapport au Drame; une Pièce d'éloquence sera précédée ou suivie d'un Discours politique, ou autre, quelquefois même, d'une Épître en vers ou d'une Ode; d'où il arrive qu'un Lecteur qui veut relire une pièce, soit pour en citer quelque trait, soit pour goûter de nouveau le plaisir qu'elle lui a fait à une première lecture, est obligé de parcourir

Digitized by Google

tous les volumes pour la trouver. On n'a point à craindre cet inconvénient dans cette édition. On a fait de chaque genre de matières autant de corps séparés, & les pièces du même genre ont été disposées dans l'ordre le plus naturel qu'il a été possible d'y mettre. Il ne faut que jetter un coup-d'œil sur les Tables de ces deux volumes de Poésies pour se convaincre des soins que nous avons pris à cet égard, & dont nous espérons que le Public, & l'Auteur même, nous sauront quelque gré.

Digitized by Google

TABLE

DES PIÈCES

Contenues dans ce premier Volume.

Le Temple du Goût. Page 3

*Lettre à M. de C***, sur le Temple du Goût.* 44

Principales Variantes du Temple du Goût. 51

Autres Variantes, tirées de l'Édition de 1723. 60

Autres Variantes, tirées de l'Édition de 1745. 78

Le Poëme de Fontenoi. 81

Avertissement sur les sept Discours suivans. 95

Discours en vers sur l'Homme. Premier Discours. De l'Égalité des conditions. 97

Variantes du Discours sur l'Égalité des conditions. 104

Deuxième Discours. De la Liberté. 109

Variantes du Discours sur la Liberté. 115

Troisième Discours. De l'Envie. 117

Variantes du Discours sur l'Envie. 123

*Quatrième Discours. De la modération en tout, dans l'étude, dans l'ambition, dans les plaisirs. A M. H***.* 125

Variantes du Discours sur la Modération. 131

Cinquième Discours. Sur la nature du Plaisir. 134

Variantes du Discours sur la nature du Plaisir. 139

Sixième Discours. De la nature de l'Homme. 141

Variantes du Discours sur la nature de l'Homme. 148

Septième Discours. Sur la vraie Vertu. 149

Digitized by Google

Variantes du Discours sur la vraie Vertu. 154
Le Temple de l'Amitié. 156
A Madame la Comtesse D. L. N. en lui envoyant l'Épître sur la Calomnie. 161
Épître sur la Calomnie. 162
*La vie de Paris & de Versailles. A Madame De***.* 170
Le Mondain. 176
Lettre de M. de Melon, ci-devant Secrétaire du Régent du Royaume, à Madame la Comtesse de Verrue, sur l'Apologie du Luxe. 182
Défense du Mondain, ou *l'Apologie du Luxe.* 186
Lettre de l'Auteur à M. le Maréchal de Saxe, depuis Maréchal Général. 189
Sur l'usage de la vie; pour répondre aux critiques qu'on avait faites du Mondain. 191
L'anti-Giton. A Mademoiselle le Couvreur. 194
Le Cadenat. 197
A Monsieur de Gervasi, Médecin. 200
Variantes. 202
A M. de la Faluère de Génonville, ami intime de l'Auteur; sur une maladie. 1719. 204
Épître de M. de Génonville à M. de Voltaire, qui était sur le point de partir pour Londres. 207
Réponse de M. de Voltaire. 209
Aux Mânes de M. de Génonville. 210
La mort de Mademoiselle le Couvreur, fameuse Actrice. 212
Réponse à une Dame, ou soi-disant telle. 215
Au Camp devant Philipsbourg. Le 3 Juillet 1734. 218

Digitized by Google

Épître présentée au Roi, au Camp devant Fribourg, 1 Novembre 1744. 220
Lettre à son Altesse Sérénissime Madame la Duchesse du Maine, sur la Victoire remportée par le Roi à Laufeldt. 222
Épître à un Ministre d'État, sur l'encouragement des Arts. 226
Variantes. 229
Sur les évènemens de l'année 1744, Discours en vers. 231
Ode sur le Fanatisme. 235
Variantes. 241
Ode sur l'Ingratitude. 243
Ode sur la Paix de 1736. 247
Variantes. 251
Ode pour Messieurs de l'Académie des Sciences, qui ont été au Cercle Polaire & sous l'Équateur, déterminer la figure de la Terre. 253
Variantes. 257
Ode au Roi de Prusse, sur son avènement au Trône. 258
Ode sur la mort de l'Empereur Charles VI. 2 Novembre 1740. 261
Ode sur la mort de son Altesse Royale Madame la Princesse de Bareith. 264
Réflexions. 271
A Monseigneur le Prince de Vendôme. 282
A Monsieur l'Abbé de Chaulieu. 286
Réponse à la précédente. A Paris, ce 26 Juillet 1717. 289

Digitized by Google

A Madame de Gondrin, depuis Madame la Comtesse de Toulouse, sur le péril qu'elle avait couru en traversant la Loire, en 1719. 291
Variantes. 292
A Monsieur le Duc de Sulli. A Paris, le 18 Août 1720. 294
A Monsieur le Duc de la Feuillade. 297
A Monsieur de Fontenelle. De Villars, le 1 Septembre 1729. 298
Réponse de M. de Fontenelle. 302
A Monsieur le Maréchal de Villars. 305
Lettre à M. le Cardinal Dubois. De Cambrai, Juillet 1722. 307
Lettre sur la Tracasserie, à M. de Bussi, Évêque de Luçon, en 1724. 309
Lettre écrite de Plombières, à M. Pallu, Conseiller d'État, Août 1729. 311
Variantes. 314
A M. de Formont, en lui envoyant les Œuvres de Descartes & de Mallebranche. 315
Épître à Mad......... 317
A la même. 319
A Monsieur de Cideville. 322
A Madame de Fontaine-Martel. En 1732. 323
*Lettre à son Altesse Royale Madame la Princesse De***.* 326
Épître connue sous le nom des Vous *& des* Tu. 329
Épithalame sur le Mariage de M. le Duc de Richelieu avec Mademoiselle de Guise, en 1734. 331
A M. le Maréchal Duc de Richelieu, à qui le Sénat

Digitized by Google

de Gênes avait érigé une Statue. 333
Au même, sur la conquête de Mahon, en 1756. 336
Lettre de M. le Cardinal Albéroni, à M. de Voltaire. A Rome, le 10 Février 1735. 339
Réponse de M. de Voltaire. 340
Lettre de M. le Cardinal de Fleuri, à M. de Voltaire. A Issi, ce 14 Novembre 1740, 341
Réponse de M. de Voltaire. A Berlin, ce 26 Novembre 1740. 344
Première Lettre du Prince Royal de Prusse, à M. de Voltaire. Du 8 Août 1736. 345
Réponse de M. de Voltaire au Prince Royal de Prusse. A Paris, le 26 Août 1736. 351
De l'usage de la Science dans les Princes. A Monseigneur le Prince Royal de Prusse, depuis Roi de Prusse. 358
Variantes. 361
Réponse à une Lettre dont le Roi de Prusse honora l'Auteur à son avènement à la Couronne. 362
Au R. de P..... ce 20 Avril 1741. 365
Au R. de P....., à Cirey, ce 21 Décembre 1741. 368
Lettre du R. de P..... à M. de Voltaire. A Sélovits, ce 23 Mars 1742. 372
Au R. de P..... 375
Lettre du R. de P..... 379
Réponse 381
Au R. de P..... à Paris, ce 15 Mai 1742. 384
Au R. de P..... à Paris, ce 26 Mai 1742. 388
Au Roi de P..... à Paris, ce 2 Octobre 1743. 392

Digitized by Google

Au R. de P..... 399
Au R. de P..... du 1 Août 1744. 402
Au R. de P..... à Paris, ce 1 Novemb. 1744. 406
Lettre au R. de P..... 409
A Monsieur le Président Hénault, Auteur d'un ouvrage excellent sur l'Histoire de France. A Cirey, ce 1 Septembre 1744. 412
Au même, à Lunéville, ce 28 Novembre 1748. 415
A Monsieur le Comte Algarotti, qui était alors à la Cour de Saxe. A Paris, ce 21 Février 1747. 419
A Monsieur le Marquis des Issarts, Ambassadeur de France à Dresde. A Versailles, le 7 Avril 1747. 422
Réponse à M. le Cardinal Quirini. A Berlin, ce 12 Décembre 1751. 425
Lettre de M. D. B. Capitaine au Régiment de B. A. M. D. V. Collioure, 15 Décembre 1750. 427
Réponse à M. D. B. 1750. 429
Stances. 431

Fin de la Table.

MÉLANGES

Digitized by Google

MÉLANGES
DE
POÉSIES.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE TEMPLE
DU GOUT. a)

LE Cardinal, oracle de la France,
Non ce Mentor qui gouverne aujourd'hui,
Mais ce Nestor qui du Pinde est l'appui,
Qui des Savans a passé l'espérance,
Qui les soutient, qui les anime tous,
Qui les éclaire, & qui règne sur nous,
Par les attraits de sa douce éloquence;
Ce Cardinal, qui, sur un nouveau ton,
En vers Latins fait parler la Sagesse,
Réunissant Virgile avec Platon,
Vengeur du Ciel, & vainqueur de Lucrèce: b)

Ce Cardinal enfin que tout le monde doit

a) Cet ouvrage fut composé en 1731. Il en a été fait plusieurs éditions: celle-ci est incomparablement la meilleure, la plus ample & la plus correcte.

b) L'Anti-Lucrèce n'avait point encore été imprimé; mais on en connaissait quelques morceaux, & cet ouvrage avait une très-grande réputation.

Digitized by Google

reconnaître à ce portrait, me dit un jour qu'il voulait que j'allasse avec lui au Temple du Goût. C'est un séjour, me dit-il, qui ressemble au Temple de l'Amitié, dont tout le monde parle, où peu de gens vont, & que la plupart de ceux qui voyagent, n'ont presque jamais bien examiné.

Je répondis avec franchise :
Hélas ! je connais assez peu
Les loix de cet aimable Dieu ;
Mais je sais qu'il vous favorise.
Entre vos mains il a remis
Les clefs de son beau Paradis ;
Et vous êtes, à mon avis,
Le vrai Pape de cette Église.
Mais de l'autre Pape & de vous,
(Dût Rome se mettre en courroux)
La différence est bien visible ;
Car la Sorbonne ose assurer,
Que le Saint-Père peut errer,
Chose, à mon sens, assez possible :
Mais, pour moi, quand je vous entends,
D'un ton si doux & si plausible,
Débiter vos discours brillans,
Je vous croirais presque infaillible.

Ah! me dit-il, l'infaillibilité est à Rome pour les choses qu'on ne comprend point, & dans le Temple du Goût pour les choses que tout le monde croit entendre. Il faut

Digitized by Google

absolument que vous veniez avec moi. Mais, insistai-je encore, si vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde.

Sur ce petit pélerinage
Aussi-tôt on demandera
Que je compose un gros ouvrage:
Voltaire simplement fera
Un récit court, qui ne sera
Qu'un très-frivole badinage.
Mais son récit on frondera;
A la Cour on murmurera;
Et dans Paris on me prendra
Pour un vieux conteur de voyage,
Qui vous dit d'un air ingénu
Ce qu'il n'a ni vu, ni connu,
Et qui vous ment à chaque page.

Cependant, comme il ne faut jamais se refuser un plaisir honnête, dans la crainte de ce que les autres en pourront penser, je suivis le guide qui me faisait l'honneur de me conduire.

Cher Rothelin c), vous fûtes du voyage,
Vous que le Goût ne cesse d'inspirer,
Vous dont l'esprit si délicat, si sage,
Vous dont l'exemple a daigné me montrer
Par quels chemins on peut, sans s'égarer,

c) L'Abbé de Rothelin, de l'Académie Française.

Digitized by Google

Chercher ce Goût, ce Dieu que dans cet âge
Maints beaux-esprits font gloire d'ignorer.

Nous rencontrâmes en chemin bien des obstacles. D'abord nous trouvâmes Messieurs Baldus, Scioppius, Lexicocrassus, Scriblerius; une nuée de Commentateurs qui restituaient des passages, & qui compilaient de gros volumes à propos d'un mot qu'ils n'entendaient pas.

Là j'apperçus les Daciers *d*), les Saumaises *e*)
Gens hérissés de savantes fadaises,
Le teint jauni, les yeux rouges & secs,
Le dos courbé sous un tas d'Auteurs Grecs,

---

d) Dacier avait une littérature fort grande; il connaissait tout des Anciens, hors la grâce & la finesse: ses Commentaires ont par-tout de l'érudition, & jamais de goût; il traduit grossièrement les délicatesses d'Horace.

Si Horace dit à sa maitresse: *Miseri, quibus intentata nites*: Dacier dit · malheureux ceux qui se laissent attirer par cette bonace, sans vous connaître. Il traduit: *Nunc est bibendum, nunc pede libero pulsanda tellus*: C'est-à-présent qu'il faut boire, & que, sans rien craindre, il faut danser de toute sa force. *Mox juniores quærit adulteros*: Elles ne sont pas plutôt mariées, qu'elles cherchent de nouveaux galants. Mais, quoiqu'il défigure Horace, & que ses notes soient d'un savant peu spirituel, son livre est plein de recherches utiles, & on loue son travail, en voyant son peu de génie.

e) Saumaise est un Auteur savant qu'on ne lit plus guères. Il commence ainsi sa défense du Roi d'Angleterre Charles I. « Anglais, qui vous renvoyez les têtes des Rois comme des *balles de paume*, qui jouez à la *boule* avec des *couronnes*, & qui vous servez de *sceptres comme de marottes* ».

Tous noircis d'encre, & coiffés de poussière.
Je leur criai de loin par la portière :
N'allez-vous pas dans le Temple du Goût,
Vous décrasser ? Nous, Messieurs ? point du tout.
Ce n'est pas là, grâce au Ciel, notre étude :
Le goût n'est rien : nous avons l'habitude
De rédiger au long, de point en point,
Ce qu'on pensa ; mais nous ne pensons point.

Après cet aveu ingénu, ces Messieurs voulurent absolument nous faire lire certains passages de Dictys de Crète, & de Métrodore de Lampsaque, que Scaliger avait estropiés. Nous les remerciâmes de leur courtoisie, & nous continuâmes notre chemin. Nous n'eûmes pas fait cent pas que nous trouvâmes un homme entouré de Peintres, d'Architectes, de Sculpteurs, de Doreurs, de faux connaisseurs, de Flatteurs. Ils tournaient le dos au Temple du Goût.

D'un air content l'Orgueil se reposait,
Se pavanait sur son large visage ;
Et mon Crassus, tout en ronflant, disait :
J'ai beaucoup d'or, de l'esprit davantage :
Du goût, Messieurs, j'en suis pourvu sur-tout ;
Je n'appris rien, je me connais à tout :
Je suis un aigle en conseil, en affaires :
Malgré les vents, les rocs & les Corsaires,
J'ai dans le port fait aborder ma nef :
Partant il faut qu'on me bâtisse en bref

Digitized by Google

Un beau palais, fait pour moi, c'eſt tout dire;
Où tous les Arts ſoient en foule entaſſés,
Où tout le jour je prétends qu'on m'admire.
L'argent eſt prêt, je parle, obéiſſez.
Il dit, & dort. Auſſi-tôt la canaille
Autour de lui s'évertue & travaille.
Certain Maçon, en Vitruve érigé,
Lui trace un plan d'ornemens ſurchargé;
Nul veſtibule, encor moins de façade:
Mais vous aurez une longue enfilade;
Vos murs ſeront de deux doigts d'épaiſſeur;
Grands cabinets, ſallon ſans profondeur;
Petits trumeaux, fenêtres à ma guiſe,
Que l'on prendra pour des portes d'Égliſe;
Le tout boiſé, verni, blanchi, doré,
Et des badauds à coup sûr admiré.
Réveillez-vous, Monſeigneur, je vous prie,
Criait un Peintre; admirez l'induſtrie
De mes talens: Raphaël n'a jamais
Entendu l'art d'embellir un palais.
C'eſt moi qui ſais annoblir la nature:
Je couvrirais plafonds, voûte, vouſſure,
Par cent magots travaillés avec ſoin,
D'un pouce ou deux, pour être vus de loin.
Craſſus s'éveille; il regarde, il rédige;
A tort, à droit, règle, approuve, corrige.
A ſes côtés, un petit curieux,
Lorgnette en main, diſait: Tournez les yeux,
Voyez ceci, c'eſt pour votre chapelle:
Sur ma parole achetez ce tableau;

Digitized by Google

C'est Dieu le Père, en sa gloire éternelle,
Peint galamment dans le goût du Watteau *f*).
Et cependant un fripon de Libraire,
Des beaux-esprits écumeur mercénaire,
Tout Bellegarde à ses yeux étalait,
Gâcon, le Noble, & jusqu'à Desfontaines;
Recueils nouveaux, & Journaux à centaines:
Et Monseigneur voulait lire, & bâillait.

Je crus en être quitte pour ce petit retardement, & que nous allions arriver au Temple, sans autre mauvaise fortune; mais la route est plus dangereuse que je ne pensais. Nous trouvâmes bientôt une nouvelle embuscade.

Tel un dévôt infatigable,
Dans l'étroit chemin du salut,
Est cent fois tenté par le Diable,
Avant d'arriver à son but.

C'était un concert que donnait un homme de robe, fou de la Musique qu'il n'avait jamais apprise, & encore plus fou de la Musique Italienne, qu'il ne connaissait que par de mauvais airs inconnus à Rome, & es-

---

f) Watteau est un Peintre Flamand, qui a travaillé à Paris, où il est mort il y a quelques années. Il a réussi dans les petites figures qu'il a dessinées, & qu'il a très-bien groupées; mais il n'a jamais rien fait de grand, il en était incapable.

Digitized by Google

tropiés en France par quelques filles de l'Opéra.

Il faisait exécuter alors un long récitatif Français, mis en Musique par un Italien qui ne savait pas notre Langue. En vain on lui remontra que cette espèce de Musique, qui n'est qu'une déclamation notée, est nécessairement asservie au génie de la Langue, & qu'il n'y a rien de si ridicule que des scènes Françaises chantées à l'Italienne, si ce n'est de l'Italien chanté dans le goût Français.

La nature féconde, ingénieuse & sage,
Par ses dons partagés, ornant cet Univers,
Parle à tous les humains, mais sur des tons divers.
Ainsi que son esprit, tout peuple a son langage,
Ses sons & ses accens, à sa voix ajustés,
Des mains de la Nature exactement notés:
L'oreille heureuse & fine en sent la différence.
Sur le ton des Français il faut chanter en France.
Aux loix de notre goût Lully sut se ranger;
Il embellit notre art, au lieu de le changer.

A ces paroles judicieuses, mon homme répondit, en secouant la tête: Venez, venez, dit-il, on va vous donner du neuf. Il fallut entrer, & voilà son concert qui commence.

Du grand Lully vingt rivaux fanatiques,
Plus ennemis de l'art & du bon sens,

Digitized by Google

Défiguraient, ſur des tons glapiſſans,
Des vèrs Français, en fredons italiques.
Une bégueule en lorgnant ſe pâmait;
Et certain fat, ivre de ſa parure,
En ſe mirant, chevrotait, fredonnait;
Et de l'index battant faux la meſure,
Criait, *Bravo*, lorſque l'on détonnait.

Nous ſortîmes au plus vîte : ce ne fut qu'au travers de bien des aventures pareilles que nous arrivâmes enfin au Temple du Goût.

Jadis en Grèce on en poſa
Le fondement ferme & durable;
Puis juſqu'au Ciel on exhauſſa
Le faîte de ce Temple aimable.
L'Univers entier l'encenſa.
Le Romain, long-tems intraitable,
Dans ce ſéjour s'apprivoiſa.
Le Muſulman, plus implacable,
Conquit le Temple, & le raſa.
En Italie on ramaſſa
Tous les débris que l'Infidèle
Avec fureur en diſperſa.
Bientôt François Premier oſa
En bâtir un ſur ce modèle.
Sa poſtérité mépriſa
Cette Architecture ſi belle.
Richelieu vint, qui répara
Le Temple abandonné par elle.

Digitized by Google

Louis le Grand le décora:
Colbert, ſon Miniſtre fidèle,
Dans ce Sanctuaire attira
Des Beaux-Arts la troupe immortelle.
L'Europe jalouſe admira
Ce Temple en ſa beauté nouvelle;
Mais je ne ſais s'il durera.
Je pourrais décrire ce Temple,
Et détailler les ornemens
Que le Voyageur y contemple;
Mais n'abuſons point de l'exemple
De tant de faiſeurs de Romans.
Sur-tout fuyons le verbiage
De Monſieur de Félibien,
Qui noie éloquemment un rien
Dans un fatras de beau langage.
Cet édifice précieux
N'eſt point chargé des antiquailles
Que nos très-gothiques ayeux
Entaſſaiant autour des murailles
De leurs Temples, groſſiers comme eux.
Il n'a point les défauts pompeux
De la Chapelle de Verſaille,
Ce colifichet faſtueux,
Qui du peuple éblouit les yeux,
Et dont le connaiſſeur ſe raille.

Il eſt plus aiſé de dire ce que ce Temple n'eſt pas, que de faire connaître ce qu'il

est. J'ajoûterai seulement en général, pour éviter la difficulté :

Simple en était la noble architecture ;
Chaque ornement, à sa place arrêté,
Y semblait mis par la nécessité :
L'Art s'y cachait sous l'air de la Nature ;
L'œil satisfait embrassait sa structure,
Jamais surpris, & toujours enchanté.

Le Temple était environné d'une foule de Virtuoses, d'Artistes & de Juges de toute espèce, qui s'efforçaient d'entrer, mais qui n'entraient point.

Car la Critique, à l'œil sévère & juste,
Gardant les clefs de cette porte auguste,
D'un bras d'airain, fièrement repoussait
Le peuple Goth, qui sans cesse avançait.

O que d'hommes considérables, que de gens du bel air, qui président si impérieusement à de petites Sociétés, ne sont point reçus dans ce Temple, malgré les dîners qu'ils donnent aux beaux-esprits, & malgré les louanges qu'ils reçoivent dans les Journaux !

On ne voit point dans ce pourpris
Les cabales toujours mutines
De ces prétendus beaux-esprits,

Digitized by Google

Qu'on vit soutenir dans Paris
Les Pradons & les Scudéris g),
Contre les immortels écrits
Des Corneilles & des Racines.

On repoussait aussi rudement ces ennemis obscurs de tout mérite éclatant, ces insectes de la Société, qui ne sont apperçus que parce qu'ils piquent. Ils auraient envié également Rocroi au grand Condé, Denain à Villars, & Polyeucte à Corneille. Ils auraient exterminé le Brun, pour avoir fait le tableau de la famille de Darius. Ils ont forcé le célèbre le Moine à se tuer, pour avoir fait l'admirable Sallon d'Hercule. Ils ont toujours dans les mains la ciguë que leurs pareils firent boire à Socrate.

L'Orgueil les engendra dans les flancs de l'Envie.
L'intérêt, le Soupçon, l'infâme Calomnie,

---

g) Scudéri était, comme de raison, ennemi déclaré de Corneille. Il avait une cabale qui le mettait fort au-dessus de ce père du Théâtre. Il y a encore un mauvais ouvrage de Sarrazin, fait pour prouver que je ne sais quelle pièce de Scudéri, nommée *l'Amour Tyrannique*, était le chef-d'œuvre de la Scène Française. Ce Scudéri se vantait qu'il y avait eu quatre portiers tués à une de ses Pièces, & il disait qu'il ne céderait à Corneille, qu'en cas qu'on eût tué cinq portiers au Cid & aux Horaces.

A l'égard de Pradon, on sait que sa *Phèdre* fut d'abord beaucoup mieux reçue que celle de Racine, & qu'il fallut du tems pour faire céder la cabale au mérite.

Digitized by Google

Et souvent les dévots, monstres plus odieux,
Entr'ouvrent en secret, d'un air mystérieux,
Les portes du palais à leur cabale impie.
C'est-là que d'un Midas ils fascinent les yeux.
Un fat les applaudit, un méchant les appuie.
Le Mérite indigné, qui se taît devant eux,
Verse en secret des pleurs que le tems seul essuie.

Ces lâches persécuteurs s'enfuirent, en voyant paraître mes deux guides. Leur fuite précipitée fit place à un spectacle plus plaisant : c'était une foule d'Écrivains de tout rang, de tout état & de tout âge, qui grattaient à la porte, & qui priaient la Critique de les laisser entrer. L'un apportait un Roman mathématique; l'autre une Harangue à l'Académie ; celui-ci venait de composer une Comédie métaphysique ; celui-là tenait un petit recueuil de ses Poésies, imprimé depuis long-tems *incognitò*, avec une longue Approbation *h*) & un Privilége. Cet autre venait présenter un Mandement en style précieux, & il était tout surpris, qu'on se mît à rire au lieu de lui demander sa bénédiction. « Je suis le Révérend Pere Albertus Garassus, disait un moine noir ; je » prêche mieux que Bourdaloue ; car jamais » Bourdaloue ne fit brûler de livres; & moi

h) Beaucoup de mauvais approbations pleines d'éloges. Livres sont imprimés avec des

Digitized by Google

» j'ai déclamé avec tant d'éloquence contre » Pierre Bayle, dans une petite Province » toute pleine d'eſprit; j'ai touché tellement » les auditeurs, qu'il y en eut ſix qui brû- » lerent chacun leur Bayle. Jamais l'éloquence » n'obtint un ſi beau triomphe »... Allez, » frère Garaſſus, lui dit la Critique, allez » barbare; ſortez du Temple du Goût; ſor- » tez de ma préſence, Viſigoth moderne, » qui avez inſulté celui que j'ai inſpiré »... « J'apporte ici Marie Alacoque », diſait un homme fort grave. « Allez ſouper avec elle », répondit la Déeſſe.

Un raiſonneur, avec un fauſſet aigre,
Criait: Meſſieurs, je ſuis ce Juge intègre,
Qui toujours parle, arguë & contredit;
Je viens ſiffler tout ce qu'on applaudit.
Lors la Critique apparut, & lui dit:
Ami Bardou, vous êtes un grand Maître,
Mais n'entrerez en cet aimable lieu;
Vous y venez pour fronder notre Dieu;
Contentez-vous de ne le pas connaître.

M. Bardou ſe mit alors à crier: Tout le monde eſt trompé, & le ſera. Il n'y a point de Dieu du Goût, & voici comme je le prouve. Alors il propoſa, il diviſa, il ſubdiviſa, il diſtingua, il réſuma; perſonne ne l'écouta, & l'on s'empreſſait à la porte plus que jamais.

Digitized by Google

Parmi les flots de la foule insensée,
De ce parvis obstinément chassée,
Tout doucement venait la Mothe-Houdard,
Lequel disait, d'un ton de papelard:
Ouvrez, Messieurs, c'est mon Œdipe en prose; i)
Mes vers sont durs, d'accord; mais forts de chose;
De grâce, ouvrez; je veux à Despréaux,
Contre les vers, dire avec goût deux mots.

La Critique le reconnut à la douceur de son maintien & à la dureté de ses derniers vers, & elle le laissa quelque temps entre Perrault & Chapelain, qui assiégeaient la porte depuis cinquante ans, en criant contre Virgile.

Dans le moment arriva un autre Versificateur, soutenu par deux petits Satyres, & couvert de lauriers & de chardons.

Je viens, dit-il *k*), pour rire & pour m'ébattre;
Me rigolant, menant joyeux déduit,
Et jusqu'au jour faisant le Diable à quatre.

---

i) Houdard de la Mothe fit en 1728 un *Œdipe* en prose, & un *Œdipe* en vers. A l'égard de son *Œdipe* en prose, personne que je sache n'a pu le lire. Son *Œdipe* en vers fut joué trois fois. Il est imprimé avec ses autres œuvres dramatiques; & l'auteur a eu soin de mettre dans un Avertissement que cette Pièce a été interrompue au milieu du plus grand succès. Cet auteur a fait d'autres ouvrages estimés, quelques Odes très-belles, & de jolis vers.

k) Vers de Rousseau.

Digitized by Google

Qu'est-ce que j'entends-là, dit la Critique ? C'est moi, reprit le Rimeur. J'arrive d'Allemagne pour vous voir, & j'ai pris la saison du Printemps.

Car les jeunes Zéphyrs, de leurs chaudes haleines,
Ont fondu l'écorce des eaux *l*).

Plus il parlait ce langage, moins la porte s'ouvrait. Quoi ! l'on me prend donc, dit-il,

Pour une grenouille aquatique *m*),
Qui, du fond d'un petit thorax,
Va chantant, pour toute musique,
Breke, kake, koax, koax, koax.

Ah ! bon Dieu ! s'écria la Critique, quel horrible jargon ! Elle ne put d'abord reconnaître celui qui s'exprimait ainsi. On lui dit que c'était Rousseau, dont les Muses avaient changé la voix, en punition de ses méchancetés : elle ne pouvait le croire, & refusait d'ouvrir.

Elle ouvrit pourtant en faveur de ses premiers vers ; mais elle s'écria :

O vous, Messieurs les beaux-esprits,
Si vous voulez être chéris

---

l) Vers du même.

m) Vers du même.

Digitized by Google

Du Dieu de la double montagne,
Et que toujours dans vos écrits
Le Dieu du Goût vous accompagne ;
Faites tous vos vers à Paris,
Et n'allez point en Allemagne.

Puis me faisant approcher, elle me dit tout bas : Tu le connais : il fut ton ennemi, & tu lui rends justice.

Tu vis sa Muse indifférente,
Entre l'autel & le fagot,
Manier d'une main savante
De David la harpe imposante,
Et le flageolet de Marot.
Mais n'imite pas la faiblesse
Qu'il eut de rimer trop long-tems.
Les fruits des rives du Permesse
Ne croissent que dans le Printems ;
Et la froide & triste vieillesse
N'est faite que pour le bon sens.

Après avoir donné cet avis, la Critique décida que Rousseau passerait devant la Mothe en qualité de Versificateur : mais que la Mothe aurait le pas, toutes les fois qu'il s'agirait d'esprit & de raison.

Ces deux hommes si différents n'avaient pas fait quatre pas, que l'un pâlit de colère, & l'autre tressaillit de joie, à l'aspect d'un homme qui était depuis long-temps

Digitized by Google

dans ce Temple, tantôt à une place, tantôt à une autre.

C'était le diſcret Fontenelle,
Qui, par les Beaux-Arts entouré,
Répandait ſur eux, à ſon gré,
Une clarté douce & nouvelle.
D'une planette, à tire d'aîle,
En ce moment il revenait
Dans ces lieux où le Goût tenait
Le ſiége heureux de ſon Empire.
Avec Quinault il badinait,
Avec Mairan il raiſonnait;
D'une main légère il prenait
Le compas, la plume & la lyre.

Eh quoi! s'écria Rouſſeau, je verrai ici cet homme contre qui j'ai fait tant d'Epigrammes! Quoi! le bon Goût ſouffrira dans ſon Temple l'Auteur des *Lettres du Ch. d'Her.****, d'une *Paſſion d'Automne*, d'un *Clair de Lune*, d'un *Ruiſſeau Amant de la Prairie*, de la *Tragédie d'Aſpar*, d'*Endymion*, &c. Eh non! dit la Critique, ce n'eſt pas l'Auteur de tout cela que tu vois: c'eſt celui des *Mondes*, livre qui aurait dû t'inſtruire; de *Thétis & Pélée*, Opéra qui excite inutilement ton envie; de *l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences*, que tu n'es pas à portée d'entendre.

Rouſſeau alla faire une Epigramme; &

Digitized by Google

Fontenelle le regarda avec cette compassion philosophique qu'un esprit éclairé & étendu ne peut s'empêcher d'avoir pour un homme qui ne sait que rimer, & il alla prendre paisiblement sa place entre Lucrèce & Leibnitz *n*). Je demandai pourquoi Leibnitz était là? On me répondit que c'était pour avoir fait d'assez bons vers Latins, quoiqu'il fût Métaphysicien & Géomètre; & que la Critique le souffrait en cette place, pour tâcher d'adoucir, par cet exemple, l'esprit dur de la plupart de ses confreres.

Cependant la Critique, se tournant vers l'Auteur des *Mondes*, lui dit: Je ne vous reprocherai pas certains Ouvrages de votre jeunesse, comme font ces Cyniques jaloux; mais je suis la Critique, vous êtes chez le Dieu du Goût; & voici ce que je vous dis de la part de ce Dieu, du Public, & de la

n) Leibnitz, né à Leipsick le 25 Juin 1664, mort à Hanovre le 14 Novembre 1716. Nul homme de lettres n'a fait tant d'honneur à l'Allemagne. Il était plus universel que Newton, quoiqu'il n'ait peut-être pas été si grand Mathématicien. Il joignait à une profonde étude de toutes les parties de la Physique, un grand goût pour les Belles-Lettres; il faisait même des vers Français Il a paru s'égarer en Métaphysique; mais il a cela de commun avec tous ceux qui ont voulu faire des systêmes, Au reste, il dut sa fortune à sa réputation. Il jouissait de grosses pensions de l'Empereur d'Allemagne, de celui de Moscovie, du Roi d'Angleterre, & de plusieurs autres Souverains.

Digitized by Google

mienne ; car nous ſommes, à la longue, toujours tous trois d'accord :

Votre Muſe ſage & riante
Devrait aimer un peu moins l'art :
Ne la gâtez point par le fard,
Sa couleur eſt aſſez brillante.

A l'égard de Lucrèce, il rougit d'abord en voyant le Cardinal, ſon ennemi ; mais à peine l'eut-il entendu parler, qu'il l'aima. Il courut à lui, & lui dit en très-beaux vers Latins, ce que je traduis ici en aſſez mauvais vers Français.

Aveugle que j'étais, je crus voir la Nature.
Je marchai dans la nuit, conduit par Épicure.
J'adorai, comme un Dieu, ce mortel orgueilleux
Qui fit la guerre au Ciel, & détrôna les Dieux.
L'âme ne me parut qu'une faible étincelle,
Que l'inſtant du trépas diſſipe dans les airs.
Tu m'as vaincu, je cède ; & l'âme eſt immortelle,
Auſſi-bien que ton nom, mes écrits, & tes vers.

Le Cardinal répondit à ce compliment très-flatteur, dans la langue de Lucrèce. Tous les Poëtes Latins qui étaient là, le prirent pour un ancien Romain, à ſon air & à ſon ſtyle ; mais les Poëtes Français ſont fort fâchés qu'on faſſe des vers dans une Langue qu'on

Digitized by Google

ne parle plus, & disent que, puisque Lucrèce, né à Rome, embellissait Epicure en Latin, son adversaire, né à Paris, devait le combattre en Français. Enfin, après beaucoup de retardemens agréables, nous arrivâmes jusqu'à l'Autel, & jusqu'au trône du Dieu du Goût.

Je vis ce Dieu qu'en vain j'implore,
Ce Dieu charmant que l'on ignore,
Quand on cherche à le définir;
Ce Dieu qu'on ne sait point servir,
Quand avec scrupule on l'adore;
Que la Fontaine fait sentir,
Et que Vadius cherche encore.
Il se plaisait à consulter
Ces Grâces simples & naïves,
Dont la France doit se vanter;
Ces Grâces piquantes & vives,
Que les Nations attentives
Voulurent souvent imiter;
Qui de l'Art ne sont point captives,
Qui règnaient jadis à la Cour,
Et que la Nature & l'Amour
Avaient fait naître sur nos rives.
Il est toujours environné
De leur troupe tendre & légère;
C'est par leurs mains qu'il est orné,
C'est par leurs charmes qu'il sait plaire.
Elles-mêmes l'ont couronné

Digitized by Google

D'un diadême qu'au Parnaſſe
Compoſa jadis Apollon,
Du laurier du divin Maron,
Du lierre & du myrthe d'Horace,
Et des roſes d'Anacréon.
Sur ſon front règne la ſageſſe;
Le ſentiment & la fineſſe
Brillent tendrement dans ſes yeux;
Son air eſt vif, ingénieux :
Il vous reſſemble enfin, Silvie,
A vous, que je ne nomme pas,
De peur des cris & des éclats
De cent Beautés que vos appas
Font deſſécher de jalouſie.
Non loin de-lui, Rollin dictait *o*)

o) Charles Rollin, ancien Recteur de l'Univerſité & Profeſſeur Royal, eſt le premier homme de l'Univerſité qui ait écrit purement en Français pour l'inſtruction de la Jeuneſſe, & qui ait recommandé l'étude de notre Langue, ſi néceſſaire, & cependant ſi négligée dans les Ecoles. Son Livre du *Traité des Etudes* reſpire le bon goût & la ſaine littérature preſque par-tout. On lui reproche ſeulement de deſcendre dans des minuties. Il ne s'eſt guère éloigné du bon goût, que quand il a voulu plaiſanter. Tome III, page 305, en parlant de Cyrus : *Auſſi-tôt*, dit-il, *on équipe le petit Cyrus en échanſon*; il *s'avance gravement, la ſerviette ſur l'épaule*, & tenant *la coupe délicatement entre trois doigts* : *J'ai appréhendé*, dit le petit Cyrus, *que cette liqueur ne fût un poiſon*. Comment cela? *Oui, mon papa*. Et en un autre endroit, en parlant des jeux qu'on peut permettre aux enfans : *Une balle, un ballon, un ſabot, ſont fort de leur goût. Depuis le toît juſqu'à la cave, tout parlait Latin chez Robert Étienne.* Il ſerait à ſouhaiter qu'on corrigeât ces mauvaiſes plaiſanteries dans la première édition qu'on fera de ce Livre, ſi eſtimable d'ailleurs.

Quelques

Digitized by Google

Quelques leçons à la Jeunesse,
Et, quoiqu'en robe, on l'écoutait,
Chose assez rare à son espèce.
Près de-là, dans un cabinet,
Que Girardon & le Puget p)
Embellissaient de leur sculpture,
Le Poussin sagement peignait q),
Le Brun fièrement dessinait r);
Le Sueur entr'eux se plaçait f),

---

p) Girardon mettait dans ses statues plus de grâce, & le Puget plus d'expression. Les bains d'Apollon sont de Girardon; mais il n'a pas fait les chevaux: ils sont de Marsi, Sculpteur digne d'avoir mêlé ses travaux avec ceux de Girardon. Le Milon & le Gladiateur sont du Puget.

q) Le Poussin, né aux Andelis en 1594, n'eut de maître que son génie, & quelques estampes de Raphaël qui lui tomberent entre les mains. Le desir de consulter la belle nature dans les antiques, le fit aller à Rome, malgré les obstacles qu'une extrême pauvreté mettait à ce voyage. Il y fit beaucoup de chef-d'œuvres, qu'il ne vendait que sept écus pièce. Appellé en France par le Secrétaire d'Etat Desnoyers, il y établit le bon goût de la Peinture; mais, persécuté par ses envieux, il s'en retourna à Rome, où il mourut avec une grande réputation, & sans fortune. Il a sacrifié le coloris à toutes les autres parties de la peinture. Ses Sacremens sont trop gris: cependant il y a dans le cabinet de Monseigneur le Duc d'Orléans un ravissement de Saint Paul, du Poussin, qui fait pendant avec la vision d'Ezéchiel, de Raphaël, & qui est d'un coloris assez fort. Ce tableau n'est point déparé du tout par celui de Raphaël, & on les voit tous deux avec un égal plaisir.

r) Le Brun, disciple de Vouet, n'a péché que dans le coloris. Son tableau de la famille d'Alexandre est beaucoup mieux colorié que ses batailles. Ce Peintre n'a pas un si grand goût de l'antique, que le Poussin & Raphaël; mais il a autant d'invention que Raphaël, & plus de vivacité que le Poussin. Les estampes des batailles d'Alexandre sont plus recherchées que celles des batailles de Constantin, par Raphaël & par Jules Romain.

f) Eustache le Sueur était un excellent Peintre, quoiqu'il n'eût point été en Italie. Tout ce qu'il a fait était dans le

Digitized by Google

On l'y regardait sans murmure ;
Et le Dieu, qui de l'œil suivait
Les traits de leur main libre & sûre,
En les admirant, se plaignait
De voir qu'à leur docte peinture,
Malgré leurs efforts, il manquait
Le coloris de la nature.
Sous ses yeux, des Amours badins
Ranimaient ces touches savantes,
Avec un pinceau que leurs mains
Trempaient dans les couleurs brillantes
De la palette de Rubens *t*).

Je fus fort étonné de ne pas trouver dans le Sanctuaire bien des gens qui passaient, il y a soixante ou quatre-vingts ans, pour être les plus chers favoris du Dieu du Goût. Les Pavillons, les Benserades, les Pélissons, les Segrais *u*), les Saint-Evremonds, les Bal-

grand goût ; mais il manquait encore de beau coloris.

Ces trois Peintres sont à la tête de l'École Française.

t) Rubens égale le Titien pour le coloris ; mais il est fort au dessous de nos Peintres Français pour la correction du dessin.

u) Segrais est un Poëte très-faible : on ne lit point ses églogues, quoique Boileau les ait vantées. Son *Enéide* est du style de Chapelain. Il y a un Opéra de lui ; c'est Roland & Angélique, sous le titre de *l'Amour guéri par le temps*. On voit ces vers dans le Prologue.

Pour couronner leur tête
En cette fête,
Allons dans nos jardins,
Avec les lys de Charlemagne,

Digitized by Google

zacs, les Voitures, ne me parurent pas occuper les premiers rangs. Ils les avaient autrefois, me dit un de mes guides ; ils brillaient avant que les beaux jours des Belles-Lettres fussent arrivés ; mais peu-à-peu ils ont cédé aux véritablement grands-hommes. Ils ne font ici qu'une assez médiocre figure. En effet, la plupart n'avaient guères que l'esprit de leur temps, & non cet esprit qui passe à la dernière postérité.

Déja de leurs faibles écrits
Beaucoup de grâces sont ternies :
Ils sont comptés encore au rang des beaux-esprits,
Mais exclus du rang des génies.

Segrais voulut un jour entrer dans le Sanctuaire, en récitant ce vers de Despréaux :

Que Segrais dans l'Eglogue en charme les forêts.

Mais la Critique ayant lu, par malheur pour lui, quelques pages de son *Enëide* en vers Français, le renvoya assez durement, & laissa venir à sa place Madame de la Fayette *x*), qui avait mis, sous le nom de Segrais,

Assembler les jasmins
Qui parfument l'Espagne.

La *Zaïde* est un Roman purement écrit, & entre les mains de tout le monde ; mais il n'est pas de lui.

x) Voici ce que M. Huet, Evêque d'Avranches, rapporte, page 204 de ses Commentaires, édition d'Amsterdam : « Madame de la Fayette négligea si fort la gloire qu'elle

Digitized by Google

le Roman aimable de *Zaïde*, & celui de la *Princesse de Clèves*.

On ne pardonne pas à Pélisson d'avoir dit gravement tant de puérilités dans son Histoire de l'Académie Française, & d'avoir rapporté, comme des bons mots, des choses assez grossières *y*). Le doux, mais faible Pavillon, fait sa cour humblement à Madame Deshoulières, qui est placée fort au-dessus

---

» méritait, qu'elle laissa sa » *Zaïde* paraître sous le nom de » Segrais: & lorsque j'eus rapporté cette anecdote, quel» ques amis de Segrais, qui ne » savaient pas la vérité, se » plaignirent de ce trait, » comme d'un outrage fait à sa » mémoire. Mais, c'était un » fait dont j'avais été long» temps témoin oculaire; & » c'est ce que je suis en état de » prouver par plusieurs let» tres de Madame de la Fayet» te, & par l'original du ma» nuscrit de la *Zaïde*, dont » elle m'envoyait les feuilles à » mesure qu'elle les compo» sait ».

y) Voici ce que Pélisson rapporte, comme des bons-mots. Sur ce qu'on parlait de marier Voiture, fils d'un Marchand de vin, à la fille d'un Pourvoyeur de chez le Roi,

O que ce beau couple d'Amans
Va goûter de contentemens!
Que leurs délices seront grandes!
Ils seront toujours en festin;
Car, si la PROU *fournit les viandes,*
VOITURE *fournira le vin.*

Il ajoûte que Madame Desloges, jouant au jeu des Proverbes, dit à Voiture: « Ce» lui-ci ne vaut rien, percez» nous-en d'un autre ». Son histoire de l'Académie est remplie de pareilles minuties, écrites languissamment, & ceux qui lisent ce livre sans prévention, sont bien étonnés de la réputation qu'il a eue. Mais il y avait alors quarante personnes intéressées à le louer.

Digitized by Google

de lui. L'inégal Saint-Évremont z) n'ose parler de vers à personne. Balzac assomme de longues phrases hyperboliques aa) Voiture

z) On sait à quel point Saint-Évremond était mauvais Poëte. Ses Comédies sont encore plus mauvaises. Cependant il avait tant de réputation, qu'on lui offrit cinq cents louis pour imprimer sa Comédie de *Sir Politik*.

aa) Voiture est celui de tous ces illustres du temps passé, qui eut le plus de gloire, & celui dont les ouvrages le méritent le moins, si vous en exceptez quatre ou cinq pièces de vers, & peut-être autant de lettres. Il passait pour écrire des lettres mieux que Pline, & ses lettres ne valent guères mieux que celles de le Pays & de Boursault. Voici quelques-uns de ses traits: « Lorsque » vous me déchirez le cœur & » que vous le mettez en mille » pièces, il n'y en a pas une qui » ne soit à vous, & un de vos » souris confit mes plus amè» res douleurs. Le regret de » ne vous plus voir me coûte, » sans mentir, plus de cent » mille larmes. Sans mentir, » je vous conseille de vous » faire Roi de Madère. Imagi» nez-vous le plaisir d'avoir un » Royaume tout de sucre. A » dire le vrai, nous y vivrions » avec beaucoup de douceur ».

Il écrit à Chapelain: « Et » notez, quand il me vient en » la pensée que c'est au plus » judicieux homme de notre » siècle, au père de *la Lionne* » & de *la Pucelle* que j'écris; » les cheveux me dressent si » fort à la tête, qu'il semble » d'un hérisson ».

Souvent rien n'est si plat que sa poésie.

Nous trouvâmes près Sercotte,
(Cas étrange, & vrai pourtant)
Des bœufs qu'on voyait broutant
Dessus le haut d'une motte,
Et plus haut quelques cochons,
Et bon nombre de moutons.

Cependant Voiture a été admiré, parce qu'il est venu dans un temps où l'on commençait à sortir de la barbarie, & où l'on courait après l'esprit sans le connaître. Il est vrai que Despréaux l'a comparé à Horace: mais Despréaux était alors jeune. Il payait volontiers ce tribut à la réputation de Voiture, pour attaquer celle de Chapelain, qui passait alors

Digitized by Google

& Benserade, qui lui répondent par des pointes & des jeux de mots dont ils rougissent eux-mêmes le moment d'après. Je cherchais le fameux Comte de Bussy. Madame de Sévigné, qui est aimée de tous ceux qui habitent le Temple, me dit que son cher cousin, homme de beaucoup d'esprit, un peu trop vain, n'avait jamais pu réussir à donner au Dieu du Goût cet excès de bonne opinion que le Comte de Bussy avait de Messire Roger de Rabutin.

Bussy, qui s'estime & qui s'aime,
Jusqu'au point d'en être ennuyeux,
Est censuré dans ces beaux lieux,
Pour avoir, d'un ton glorieux,
Parlé trop souvent de lui-même *bb*);
Mais son fils, son aimable fils,
Dans le Temple est toujours admis;
Lui qui, sans flatter, sans médire,
Toujours d'un aimable entretien,
Sans le croire, parle aussi bien
Que son père croyait écrire.
Je vis arriver en ce lieu
Le brillant Abbé de Chaulieu,
Qui chantait en sortant de table.

---

pour le plus grand génie de l'Europe; & Despréaux a rétracté depuis ces éloges.

bb) Il écrivit au Roi: Sire, un homme comme moi, qui a de la naissance, de l'esprit, & du courage..... Jai de la naissance, & l'on dit que j'ai de l'esprit pour faire estimer ce que je dis.

Digitized by Google

Il osait caresser le Dieu,
D'un air familier, mais aimable.
Sa vive imagination
Prodiguait, dans sa douce ivresse,
Des beautés sans correction cc),
Qui choquaient un peu la justesse,
Mais respiraient la passion.
La Fare dd), avec plus de mollesse,

---

cc) L'Abbé de Chaulieu, dans une Epître au Marquis de la Fare, connu dans le Public sous le titre du Déiste, dit :

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides ;
Déja venaient frapper mes oreilles timides
Les affreux cris du chien de l'Empire des Morts.

Le moment d'après il fait le portrait d'un Confesseur ; & parle d'un Dieu d'Israël.

Lorsqu'au bord de mon lit une voix menaçante,
Des volontés du Ciel interprète lassante.

Voilà bien le Confesseur. Dans une autre pièce sur la Divinité, il dit :

D'un Dieu, moteur de tout, j'adore l'existence :
Ainsi l'on doit passer avec tranquillité
Les ans que nous départ l'aveugle destinée.

Ces remarques sont exactes, & M. de Saint-Marc s'est trompé en disant, dans son édition de Chaulieu, qu'elles ne l'étaient pas. On trouve dans ses Poésies beaucoup de contradictions pareilles. Il n'y a pas trois pièces écrites avec une correction continue ; mais les beautés de sentiment & d'imagination qui y sont répandues en rachètent les défauts.

L'Abbé de Chaulieu mourut en 1720, âgé de près de quatre-vingts-ans, avec beaucoup de courage & d'esprit.

dd) Le Marquis de la Fare, Auteur des Mémoires qui portent son nom, & de quelques pièces de poësie qui respirent la douceur de ses mœurs, était plus aimable homme qu'aimable Poëte. Il est mort en 1718. Ses Poësies sont imprimées à la

Digitized by Google

En baissant sa lyre d'un ton,
Chantait auprès de sa maitresse
Quelques vers sans précision,
Que le plaisir & la paresse
Dictaient sans l'aide d'Apollon.
Auprès d'eux, le vif Hamilton *ee*),
Toujours armé d'un trait qui blesse,
Médisait de l'humaine espèce,
Et même d'un peu mieux, dit-on.
L'aisé, le tendre Saint-Aulaire *ff*),
Plus vieux encor qu'Anacréon,
Avait une voix plus légère;
On voyait les fleurs de Cythère,
Et celles du sacré Vallon,
Orner sa tête octogénaire.

Le Dieu aimait fort tous ces Messieurs; & sur-tout ceux qui ne se piquaient de rien; il avertissait Chaulieu de ne se croire que le premier des Poëtes négligés, & non pas le premier des bons Poëtes.

Ils faisaient conversation avec quelques-uns des plus aimables hommes de leur temps. Ces entretiens n'ont ni l'affectation de l'Hô-

---

suite des Œuvres de l'Abbé de Chaulieu, son intime ami, avec une Préface très-partiale & pleine de défauts.

ee) Le Comte Antoine Hamilton, né à Caen en Normandie, a fait des vers pleins de feu & de légèreté. Il était fort satyrique.

ff) M. de Saint-Aulaire, à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, faisait encore des Chansons aimables.

tel de Rambouillet *gg*), ni le tumulte qui règne parmi nos jeunes étourdis.

On y fait fuir également
Le précieux, le pédantiſme,
L'air empeſé du ſyllogiſme,
Et l'air fou de l'emportement.
C'eſt-là qu'avec grâce on allie
Le vrai ſavoir à l'enjouement,
Et la juſteſſe à la ſaillie.
L'eſprit en cent façons ſe plie;
On ſait lancer, rendre, eſſuyer
Des traits d'aimable raillerie;
Le bon ſens, de peur d'ennuyer,
Se déguiſe en plaiſanterie.

Là ſe trouvait Chapelle, ce génie plus débauché encore que délicat, plus naturel que poli, facile dans ſes vers, incorrect dans ſon ſtyle, libre dans ſes idées. Il parlait toujours au Dieu du Goût ſur les mêmes rimes. On dit que ce Dieu lui répondit un jour:

Réglez mieux votre paſſion
Pour ces ſyllabes enfilées,
Qui, chez Richelet étalées,
Quelquefois ſans invention,
Diſent avec profuſion
Des riens en rimes redoublées.

---

gg) Deſpréaux allait réciter ſes ouvrages à l'hôtel de Rambouillet. Il y trouva Chapelain, Cottin, & quelques gens de pareil goût qui le reçurent fort mal.

Ce fut parmi ces hommes aimables que je rencontrai le Préſident de Maiſons, homme très-éloigné de dire des riens, homme aimable & ſolide, qui avait aimé tous les Arts.

O tranſports ! ô plaiſirs ! ô momens pleins de charmes !
Cher Maiſons, m'écriai-je, en l'arroſant de larmes,
C'eſt toi que j'ai perdu, c'eſt toi que le Trépas,
A la fleur de tes ans, vint frapper dans mes bras.
La Mort, l'affreuſe Mort fut ſourde à ma prière.
Ah ! puiſque le Deſtin nous voulait ſéparer,
C'était à toi de vivre, à moi ſeul d'expirer.
Hélas ! depuis le jour où j'ouvris la paupière,
Le Ciel pour mon partage a choiſi les douleurs ;
Il sème de chagrins ma pénible carrière ;
La tienne était brillante, & couverte de fleurs.
Dans le ſein des plaiſirs, des Arts & des honneurs,
Tu cultivais en paix les fruits de ta ſageſſe ;
Ta vertu n'était point l'effet de ta faibleſſe ;
Je ne te vis jamais offuſquer ta raiſon
Du bandeau de l'exemple & de l'opinion.
L'homme eſt né pour l'erreur ; on voit la molle argile ;
Sous la main du potier, moins ſouple & moins docile,
Que l'âme n'eſt flexible aux préjugés divers
Précepteurs ignorans de ce faible Univers.
Tu bravas leur empire, & tu ne ſus te rendre
Qu'aux paiſibles douceurs de la pure amitié ;
Et dans toi la Nature avait aſſocié
A l'eſprit le plus ferme, un cœur facile & tendre.

Digitized by Google

Parmi ces gens d'esprit nous trouvâmes quelques Jésuites. Un Janséniste dira que les Jésuites se fourrent par-tout ; mais le Dieu du Goût reçoit aussi leurs ennemis ; & il est assez plaisant de voir dans ce Temple Bourdaloue qui s'entretient avec Pascal sur le grand art de joindre l'éloquence au raisonnement. Le Père Bouhours est derrière eux, marquant sur des tablettes toutes les fautes de langage, & toutes les négligences qui leur échappent.

Le Cardinal ne put s'empêcher de dire au Père Bouhours :

Quittez d'un censeur pointilleux
La pédantesque diligence ;
Aimons jusqu'aux défauts heureux
De leur mâle & libre éloquence.
J'aime mieux errer avec eux,
Que d'aller, censeur scrupuleux,
Peser des mots dans ma balance.

Cela fut dit avec beaucoup plus de politesse que je ne le rapporte ; mais, nous autres Poëtes, nous sommes souvent très impolis pour la commodité de la rime.

Je ne m'arrêtai pas dans ce Temple à voir les seuls beaux-esprits.

Vers enchanteurs, exacte prose,
Je ne me borne point à vous.

Digitized by Google

N'avoir qu'un goût est peu de chose ;
Beaux-Arts, je vous invoque tous.
Musique, Danse, Architecture,
Art de graver, docte Peinture,
Que vous m'inspirez de desirs !
Beaux-Arts, vous êtes des plaisirs ;
Il n'en est point qu'on doive exclure.

Je vis les Muses présenter tour-à-tour sur l'Autel du Dieu, des livres, des dessins, & des plans de toute espèce. On voit sur cet Autel le plan de cette belle façade du Louvre, dont on n'est point redevable au Cavalier Bernini, qu'on fit venir inutilement en France avec tant de frais ; & qui fut construite par Perrault & par Louis le Vau, grands Artistes trop peu connus. Là est le dessin de la Porte Saint-Denis, dont la plupart des Parisiens ne connaissent pas plus la beauté que le nom de François Blondel qui acheva ce monument ; cette admirable fontaine *hh*) qu'on regarde si peu, & qui est ornée des précieuses sculptures de Jean Gougeon, mais qui le cède en tout à l'admirable fontaine de Bouchardon, & qui semble accuser la grossière rusticité de toutes les autres ; le Portail de Saint-Gervais, chef-

hh) La fontaine des Saints-Innocens ; l'architecture est de Lescot, Abbé de Claigni, & les sculptures de Jean Gougeon.

d'œuvre d'Architecture, auquel il manque une Église, une place & des admirateurs, & qui devrait immortaliser le nom de Desbrosses, encore plus que le Palais du Luxembourg qu'il a aussi bâti. Tous ces monumens négligés par un vulgaire toujours barbare, & par les gens du monde toujours légers, attirent souvent les regards du Dieu.

On nous fit voir encore la Bibliothèque de ce Palais enchanté ; elle n'était pas ample. On croira bien que nous n'y trouvâmes pas

L'amas curieux & bisarre
De vieux manuscrits vermoulus ;
Et la suite inutile & rare
D'Écrivains qu'on n'a jamais lus.
Le Dieu daigna de sa main même
En leur rang placer ces Auteurs
Qu'on lit, qu'on estime & qu'on aime ;
Et dont la sagesse suprême
N'a ni trop, ni trop peu de fleurs.

Presque tous les livres y sont corrigés & retranchés de la main des Muses. On y voit, entr'autres, l'ouvrage de Rabelais, réduit tout au plus à un demi-quart.

Marot, qui n'a qu'un style, & qui chante du même ton les Pseaumes de David & les merveilles d'Alix, n'a plus que huit ou dix feuillets. Voiture & Sarrazin n'ont pas à eux deux plus de soixante pages.

Digitized by Google

Tout l'esprit de Bayle se trouve dans un seul Tome, de son propre aveu; car ce judicieux Philosophe, ce Juge éclairé de tant d'Auteurs & de tant de Sectes, disait souvent qu'il n'aurait pas composé plus d'un *in-folio*, s'il n'avait écrit que pour lui, & non pour les Libraires *ii*).

Enfin on nous fit passer dans l'intérieur du Sanctuaire. Là les mystères du Dieu furent dévoilés: là je vis ce qui doit servir d'exemple à la postérité: un petit nombre de véritablement grands-hommes s'occupaient à corriger ces fautes de leurs écrits excellens, qui seraient des beautés dans les écrits médiocres.

L'aimable Auteur du *Télémaque* retranchait des répétitions, & des détails inutiles dans son Roman moral, & rayait le titre de Poëme épique, que quelques zélés indiscrets lui donnent; car il avoue sincèrement qu'il n'y a point de Poëme en prose.

L'éloquent Bossuet voulait bien rayer quelques familiarités échappées à son génie vaste, impétueux & facile, lesquelles déparent un peu la sublimité de ses Oraisons Funèbres; & il est à remarquer qu'il ne garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue sagesse des anciens Égyptiens.

---

ii) C'est ce que Bayle lui-même écrivit au sieur des Maizeaux.

Digitized by Google

Ce grand, ce ſublime Corneille,
Qui plut bien moins à notre oreille,
Qu'à notre eſprit qu'il étonna;
Ce Corneille qui crayonna *kk*)
L'ame d'Auguſte, de Cinna,
De Pompée & de Cornélie,
Jettait au feu ſa Pulchérie,
Agéſilas & Suréna,
Et ſacrifiait, ſans faibleſſe,
Tous ces enfans infortunés,
Fruits languiſſans de ſa vieilleſſe,
Trop indignes de leurs aînés.
Plus pur, plus élégant, plus tendre,
En parlant au cœur de plus près,
Nous attachant ſans nous ſurpendre,
Et ne ſe démentant jamais,
Racine obſerve les portraits
De Bajazet, de Xipharès,
De Britannicus, d'Hippolite:
A peine il diſtingue leurs traits;
Ils ont tous le même mérite,
Tendres, galans, doux & diſcrets;
Et l'Amour qui marche à leur ſuite,
Les croit des courtiſans Français.
Toi, favori de la nature,
Toi, la Fontaine, Auteur charmant,
Qui, bravant & rime & meſure,
Si négligé dans ta parure,

---

kk) Terme dont Corneille ſe ſert dans une de ſes Epîtres.

Digitized by Google

N'en avais que plus d'agrément ;
Sur tes écrits inimitables,
Dis-nous quel eſt ton ſentiment ;
Eclaire notre jugement
Sur tes contes & ſur tes fables.

La Fontaine, qui avait conſervé la naïveté de ſon caractère, & qui, dans le Temple du Goût, joignait un ſentiment éclairé à cet heureux & ſingulier inſtinct qui l'inſpirait pendant ſa vie, retranchait quelques-unes de ſes fables. Il accourciſſait preſque tous ſes contes, & déchirait les trois quarts d'un gros recueil d'œuvres poſthumes imprimées par ces Éditeurs qui vivent des ſottiſes des morts.

Là régnait Deſpréaux, leur maître en l'art d'écrire,
Lui qu'arma la raiſon des traits de la ſatyre,
Qui, donnant le précepte & l'exemple à la fois,
Établit d'Apollon les rigoureuſes loix.
Il revoit ſes enfans avec un œil ſévère ;
De la triſte *Équivoque* il rougit d'être père ;
Et rit des traits manqués du pinceau faible & dur
Dont il défigura le vainqueur de Namur ;
Lui-même il les efface, & ſemble encor nous dire :
Ou ſachez vous connaître, ou gardez-vous d'écrire.

Deſpréaux, par ordre exprès du Dieu du Goût, ſe réconciliait avec Quinault, qui eſt le Poëte des Grâces, comme Deſpréaux eſt le Poëte de la Raiſon.

Digitized by Google

Mais le sévère satyrique
Embrassait encore, en grondant,
Cet aimable & tendre Lyrique,
Qui lui pardonnait en riant.

Je ne me réconcilie point avec vous, disait Despréaux, que vous ne conveniez qu'il y a bien des fadeurs dans ces Opéra si agréables. Cela peut bien être, dit Quinault; mais avouez aussi que vous n'eussiez jamais fait *Atys*, ni *Armide*.

Dans vos scrupuleuses beautés
Soyez vrai, précis, raisonnable;
Que vos écrits soient respectés;
Mais permettez-moi d'être aimable.

Après avoir salué Despréaux, & embrassé tendrement Quinault, je vis l'inimitable Molière, & j'osai lui dire :

Le sage, le discret Térence
Est le premier des traducteurs :
Jamais, dans sa froide élégance,
Des Romains il n'a peint les mœurs.
Tu fus le peintre de la France.
Nos bourgeois à sots préjugés,
Nos petits Marquis rengorgés,
Nos Robins toujours arrangés,
Chez toi venaient se reconnaître;
Et tu les aurais corrigés,
Si l'esprit humain pouvait l'être.

Digitized by Google

Ah! disait-il, pourquoi ai-je été forcé d'écrire quelquefois pour le peuple? Que n'ai-je toujours été le maître de mon temps! J'aurais trouvé des dénouemens plus heureux; j'aurais moins fait descendre mon génie au bas comique.

C'est ainsi que tous ces Maîtres de l'Art montraient leur supériorité, en avouant ces erreurs, auxquelles l'Humanité est soumise, & dont nul grand-homme n'est exempt.

Je connus alors que le Dieu du Goût est très-difficile à satisfaire, mais qu'il n'aime point à demi. Je vis que les ouvrages qu'il critique le plus en détail, sont ceux qui en tout lui plaisent davantage.

Nul Auteur avec lui n'a tort,
Quand il a trouvé l'art de plaire;
Il le critique sans colère,
Il l'applaudit avec transport.
Melpomène, étalant ses charmes;
Vient lui présenter ses héros,
Et c'est en répandant des larmes,
Que ce Dieu connaît leurs défauts.
Malheur à qui toujours raisonne,
Et qui ne s'attendrit jamais!
Dieu du Goût, ton divin Palais
Est un séjour qu'il abandonne.

Quand mes conducteurs s'en retournèrent, le Dieu leur parla à-peu-près dans ce sens;

Digitized by Google

car il ne m'eſt pas donné de dire ſes propres mots.

Adieu, mes plus chers favoris :
Comblés des faveurs du Parnaſſe,
Ne ſouffrez pas que dans Paris
Mon rival uſurpe ma place.
Je ſais qu'à vos yeux éclairés
Le faux goût tremble de paraître.
Si jamais vous le rencontrez,
Il eſt aiſé de le connaître.
Toujours accablé d'ornemens,
Compoſant ſa voix, ſon viſage ;
Affecté dans ſes agrémens,
Et précieux dans ſon langage,
Il prend mon nom, mon étendard :
Mais on voit aſſez l'impoſture ;
Car il n'eſt que le fils de l'Art ;
Moi, je le ſuis de la Nature.

Digitized by Google

LETTRE
A M. DE C***,
SUR
LE TEMPLE DU GOUT.

MONSIEUR, vous avez vu, & vous pouvez rendre témoignage comment cette bagatelle fut conçue & exécutée. C'était une plaisanterie de société. Vous y avez eu part comme un autre; chacun fournissait ses idées; & je n'ai guère eu d'autre fonction, que celle de les mettre par écrit.

M. de ** disait que c'était dommage que Bayle eût enflé son Dictionnaire de plus de deux-cents articles de Ministres & de Professeurs Luthériens & Calvinistes; qu'en cherchant l'article de *César*, il n'avait rencontré que celui de *Jean Césarius*, Professeur à Cologne; & qu'au lieu de *Scipion*, il avait trouvé six grandes pages sur *Gérard Scioppius*. De-là on concluait, à la pluralité des voix, à réduire Bayle en un seul Tome, dans la Bibliothèque du Temple du Goût.

Vous m'assuriez tous que vous aviez été

Digitized by Google

assez ennuyés en lisant l'Histoire de l'Académie Française ; que vous vous intéressiez fort peu à tous les détails des ouvrages de *Balesdens*, de *Porchères*, de *Bardin*, de *Baudouin*, de *Faret*, de *Colletet*, & d'autres pareils grands-hommes ; & je vous en crus sur votre parole. On ajoutait qu'il n'y a guère aujourd'hui de femmes d'esprit qui n'écrivent de meilleures Lettres que Voiture ; on disait que Saint-Évremont n'aurait jamais dû faire des vers, & qu'on ne devait pas imprimer toute sa prose. C'est le sentiment du Public éclairé ; & moi, qui trouve toujours tous les Livres trop longs, & sur-tout les miens, je réduisais aussi-tôt tous ces volumes à très-peu de pages.

Je n'étais en tout cela que le Secrétaire du Public : si ceux qui perdent leur cause se plaignent, ils ne doivent pas s'adresser à celui qui a écrit l'arrêt.

Je sais que des Politiques ont regardé cette innocente plaisanterie du *Temple du Goût* comme une grave attentat. Ils prétendent qu'il n'y a qu'un mal-intentionné qui puisse avancer que le Château de Versailles n'a que sept croisées de face sur la cour, & soutenir que le Brun, qui était premier Peintre du Roi, a manqué de coloris.

Des Rigoristes disent qu'il est impie de mettre des filles de l'Opéra, Lucrèce, &

Digitized by Google

des Docteurs de Sorbonne, dans le *Temple du Goût.*

Des Auteurs, auxquels on n'a point pensé, crient à la satyre, & se plaignent que leurs défauts sont désignés, & leurs grandes beautés passées sous silence; crime irrémissible qu'ils ne pardonneront de leur vie; & ils appellent le *Temple du Goût* un Libelle diffamatoire.

On ajoûte qu'il est d'une âme noire de ne louer personne sans un petit correctif; & que dans cet ouvrage dangereux nous n'avons jamais manqué de faire quelque égratignure à ceux que nous avons caressés.

Je répondrai en deux mots à cette accusation: qui loue tout, n'est qu'un flatteur; celui-là seul sait louer, qui loue avec restriction.

Ensuite, pour mettre de l'ordre dans nos idées, comme il convient dans ce siècle éclairé, je dirai qu'il faudrait un peu distinguer entre la *Critique*, la *Satyre* & le *Libelle.*

Dire que le *Traité des Études* est un Livre à jamais utile, & que par cette raison même il en faut retrancher quelques plaisanteries & quelques familiarités peu convenables à ce sérieux ouvrage: dire que les *Mondes* est un livre charmant & unique, & qu'on est fâché d'y trouver que *le jour est une beauté*

Digitized by Google

blonde, & *la nuit une beauté brune*, & d'autres petites douceurs; voilà, je crois, de la critique.

Que Despréaux ait écrit:

> . . . . . Pour trouver un Auteur sans défaut,
> La raison dit Virgile, & la rime Quinault.

C'est de la satyre, & de la satyre même assez injuste en tout sens (avec le respect que je lui dois); car la rime de *défaut* n'est point assez belle pour rimer avec *Quinault*; & il est aussi peu vrai de dire que Virgile est sans défaut, que de dire que Quinault est sans naturel & sans grâces.

Les *Couplets* de Rousseau, le *Masque de Laverne*, & telle autre horreur, certains ouvrages de Gâcon; voilà ce qui s'appelle un *Libelle diffamatoire*.

Tous les honnêtes gens qui pensent, sont *critiques*; les malins sont *satyriques*; les pervers font des *libelles*: & ceux qui ont fait avec moi le *Temple du Goût*, ne sont assurément ni malins, ni méchans.

Enfin, voilà ce qui nous amusa pendant plus de quinze jours. Les idées se succédaient les unes aux autres; on changeait tous les soirs quelque chose, & cela a produit sept ou huit *Temples du Goût*, absolument différens.

Un jour nous y mettions les étrangers,

Digitized by Google

le lendemain nous n'admettions que les Français. Les Maffei, les Popes, les Bononcini ont perdu à cela plus de cinquante vers, qui ne ſont pas fort à regretter. Quoi qu'il en ſoit, cette plaiſanterie n'était point du tout faite pour être publique.

Une des plus mauvaiſes & des plus infidelles copies d'un des plus négligés brouillons de cette bagatelle, ayant couru dans le monde, a été imprimée ſans mon aveu; & celui qui l'a donnée, quel qu'il ſoit, a très-grand tort.

Peut-être fait-on plus mal encore de donner cette nouvelle édition: il ne faut jamais prendre le Public pour le confident de ſes amuſemens; mais la ſottiſe eſt faite, & c'eſt un de ces cas où l'on ne peut faire que des fautes.

Voici donc une faute nouvelle; & le public aura cette petite eſquiſſe (ſi cela même peut en mériter le nom) telle qu'elle a été faite dans une ſociété où l'on ſavait s'amuſer ſans la reſſource du jeu, où l'on cultivait les Belles-Lettres ſans eſprit de parti, où l'on aimait la vérité plus que la ſatyre, & où l'on ſavait louer ſans flatterie.

S'il avait été queſtion de faire un Traité du Goût, on aurait prié les *de Côtes* & les *Beaufrancs* de parler d'Architecture, les *Coypels* de définir leur Art avec eſprit, les

Deſtouches

Digitized by Google

Destouches de dire quelles sont les grâces de la Musique, les *Crébillons* de peindre la terreur qui doit animer le Théâtre. Pour peu que chacun d'eux eût voulu dire ce qu'il sait, cela aurait fait un gros *in-folio;* mais on s'est contenté de mettre en général les sentimens du Public dans un petit écrit sans conséquence; & je me suis chargé uniquement de tenir la plume.

Il me reste à dire un mot sur notre jeune Noblesse qui emploie l'heureux loisir de la paix à cultiver les Lettres, les Arts, bien différente en cela des augustes Visigoths, leurs ancêtres, qui ne savaient pas signer leurs noms. S'il y a encore, dans notre Nation polie, quelques barbares & quelques mauvais plaisans, qui osent désapprouver des occupations si estimables, on peut assurer qu'ils en feraient autant, s'ils le pouvaient. Je suis persuadé que, quand un homme ne cultive point un talent, c'est qu'il ne l'a pas; qu'il n'y a personne qui ne fît des vers, s'il était né Poëte; & de la Musique, s'il était né Musicien.

Il faut seulement que les graves Critiques, aux yeux desquels il n'y a d'amusement honorable dans le monde que le Lansquenet & le Biribi, sachent que les Courtisans de Louis XIV, au retour de la conquête de la Hollande en 1672, dansèrent à Paris sur

Digitized by Google

le Théâtre de *Lully*, dans le Jeu de Paume de *Belleaire*, avec les Danseurs de l'Opéra, & que l'on n'osa pas en murmurer. A plus forte raison doit-on, je crois, pardonner à la Jeunesse d'avoir eu de l'esprit dans un âge où l'on ne connaissait que la débauche.

OMNE TULIT PUNCTUM QUI MISCUIT UTILE DULCI.

Je suis, &c.

Digitized by Google

PRINCIPALES VARIANTES DU *TEMPLE DU GOUT.*

IL est bon (1) que vous observiez de près un Dieu que vous voulez servir.

Vous l'avez pris pour votre maître :
Il l'est, ou du moins le doit être ;
Mais vous l'encensez de trop loin,
Et nous allons prendre le soin
De vous le faire mieux connaître.

Je remerciai son Éminence de sa bonté, & je lui dis : Monseigneur, je suis extrêmement indiscret ; si vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde :

Et, si dans son malin vouloir,
Quelque Critique veut savoir
En quels lieux, en quel coin du monde
Est bâti ce divin manoir,
Que faudra-t-il que je réponde ?

Le Cardinal me répliqua que le Temple

(a) C'est le Cardinal de Polignac qui adresse la parole à M. de Voltaire.

Digitized by Google

était dans le pays des Beaux-Arts, qu'il voulait abſolument que je l'y ſuiviſſe, & que je fiſſe ma relation avec ſincérité; que, s'il arrivait qu'on ſe moquât un peu de moi, il n'y aurait pas grand mal à cela, & que je le rendrais bien, ſi je voulais. J'obéis, & nous partîmes.

❧

On repouſſait plus fièrement ces hommes injuſtes & dangereux, ces ennemis de tout mérite, qui haïſſent ſincèrement ce qui réuſſit, de quelque nature qu'il puiſſe être. Leurs bouches diſtilent la médiſance & la calomnie *b*). Ils diſent que *Télémaque* eſt un libelle contre Louis XIV, & *Eſther* une ſatyre contre le Miniſtère: ils donnent de nouvelles clefs de la Bruyère; ils infectent tout ce qu'ils touchent.

❧

Ah! bon Dieu! s'écria la Critique *c*), quel horrible jargon! Elle fit ouvrir la porte pour voir l'animal qui avait un cri ſi ſingulier. Quel fut ſon étonnement, quand tout le monde lui dit que c'était Rouſſeau! Elle

b) On a fait réellement ces reproches à Fénelon & à Racine, dans de miſérables libelles que perſonne ne lit plus aujourd'hui, & auxquels la malignité donna de la vogue dans leur temps.

c) Brekekeke, koax, koax, koax, koax. Vers de Rouſſeau.

lui ferma la porte au plus vîte. Le rimeur déſeſpéré lui criait dans ſon ſtyle Marotique :

Hé ! montrez-vous un peu moins difficile ;
J'ai près de vous, mérité d'être admis :
Reconnaiſſez mon humeur & mon ſtyle ;
Voici des vers contre tous mes amis.
O vous, Critique ! ô vous, Déeſſe utile !
C'était par vous que j'étais inſpiré.
En tout pays, en tout temps abhorré,
Je n'ai que vous déſormais pour aſyle.

A ces paroles, la Critique fit ouvrir le Temple, parut d'un air de Juge, & parla ainſi au Cynique :

Rouſſeau, tu m'as trop méconnue ;
Jamais ma candeur ingénue
A tes écrits n'a préſidé.
Ne prétends pas qu'un Dieu t'inſpire,
Quand ton eſprit n'eſt poſſédé
Que du démon de la ſatyre.

Enfin, après ces retardemens agréables, au milieu des Beaux-Arts, des Muſes, des Plaiſirs même, nous arrivâmes juſqu'à l'Autel & juſqu'au Trône du Dieu du Goût.

Je vis ce Dieu qu'en vain j'implore,
Ce Dieu charmant que l'on ignore.

Digitized by Google

Quand on cherche à le définir ;
Ce Dieu qu'on ne ſait point ſervir,
Quand avec ſcrupule on l'adore.
Il ſe plaiſait à conſulter
Ces Grâces ſimples & naïves,
Dont la France doit ſe vanter ;
Ces Grâces piquantes & vives,
Que les Nations attentives
Voulurent ſouvent imiter ;
Qui de l'Art ne ſont point captives,
Qui regnaient jadis à la Cour,
Et que la Nature & l'Amour
Avaient fait naître ſur nos rives.
Il eſt toujours environné
De leur troupe aimable & légere :
C'eſt par leurs mains qu'il eſt orné,
C'eſt avec elles qu'il veut plaire.

. . . .

Sur ſon front règne la ſageſſe ;
Son air eſt tendre, ingénieux :
Les Amours ont mis dans ſes yeux
Le ſentiment & la fineſſe.
Le More à ſes autels chantait,
Péliſſier près d'elle exprimait
De Lully toute la tendreſſe ;
Légère & forte en ſa ſoupleſſe,
La vive Camargo *d*) ſautait,
A ces ſons brillants d'allégreſſe

d) Mademoiſelle Camargo, la première qui ait danſé comme un homme.

Et de Rebel & de Mouret.
Le Couvreur *e*) plus loin récitait,
Avec cette grâce divine,
Dont autrefois elle ajoûtait
De nouveaux charmes à Racine.

Colbert, l'amateur & le protecteur de tous les Arts, rassemblait autour de lui les connaisseurs. Tous félicitaient le Cardinal de Polignac *f*) sur ce Sallon de *Marius*, qu'il a déterré dans Rome, & dont il vient d'orner la France.

Colbert attachait souvent sa vue sur cette belle façade du Louvre, dont Perrault & le Vau se disputent encore l'invention. Il soupirait de ce qu'un si beau monument périssait sans être achevé. Ah! disait-il, pourquoi a-t-on forcé la Nature pour faire du Château de Versailles *un favori sans mérite*; tandis qu'on pourrait, en achevant le Lou-

e) Adrienne le Couvreur, la meilleure Actrice qu'ait jamais eu, avant elle, la Comédie Française pour le tragique, & la première qui ait introduit au Théâtre la déclamation naturelle.

f) M. de Polignac ayant conjecturé qu'un certain terrein de Rome avait été autrefois la Maison de Marius, fit fouiller dans cet endroit. L'on trouva, à plusieurs pieds sous terre, un sallon entier, avec plusieurs statues très-bien conservées. Parmi ces statues, il y en a dix qui font une suite complette, & qui représentent Achille déguisé en fille à la Cour de Lycomède, & reconnu par l'artifice d'Ulysse. Cette collection est unique dans l'Europe, par la rareté & la beauté. *A la mort du Cardinal de Polignac, le Roi de Prusse en fit l'acquisition.*

Digitized by Google

vre, égaler en bon goût Rome ancienne & moderne?

On voyait sur un Autel le plan du Luxembourg; de ce portail si noble, auquel il manque une place, une Église & des admirateurs; de cette fontaine qui fut un chef-d'œuvre du goût dans un temps d'ignorance; de cet arc de triomphe qu'on admirerait dans Rome, & auquel le nom vulgaire de la *Porte Saint-Denis* ôte tout son mérite auprès de la plupart des Parisiens. Cependant le Dieu s'amusait à faire construire le modèle d'un Palais parfait. Il joignait l'architecture du Palais de Maisons, aux dedans de l'Hôtel de Lassay, dont il a conseillé lui-même la situation, les proportions & les embellissemens au Maître aimable de cet édifice, & auquel il ajoutait quelques commodités.

Je demandais tout bas, pourquoi il y a eu, à proportion, moins de bons Architectes en France que de bons Sculpteurs & de bons Peintres. .... Premièrement, c'est que la Sculpture & la Peinture laissent aux Artistes toute la liberté de leur génie, au-lieu que les Architectes sont souvent gênés par le terrein, & encore plus par le caprice du Maître. En second lieu, les Sculpteurs & les Peintres, faisant beaucoup plus d'ouvrages, ont bien plus d'occasions de se corriger. Cent particuliers étaient en état d'em-

Digitized by Google

ployer le pinceau de *Pouſſin*, de *Lebrun*, de *Santerre*, de *Boulongne*, de *Wataut*; & même aujourd'hui nos Peintres modernes travaillent preſque tous pour de ſimples Citoyens ; mais il faut être Roi ou Surintendant pour exercer le génie d'un *Manſard* ou d'un *Desbroſſes* : enfin, le ſuccès du Peintre eſt dans le deſſin de ſon tableau ; celui du Sculpteur eſt dans ſon modèle en terre : le modèle de l'Architecte, au contraire, eſt trompeur ; parce que le bâtiment, regardé enſuite à une plus grande diſtance, fait un effet tout différent, & que la perſpective aérienne en change les proportions ; en un mot, il en eſt ſouvent du plan en relief d'un édifice, comme de la plupart des machines qui ne réuſſiſſent qu'en petit.

On y examine ſi les Arts ſe plaiſent mieux dans une Monarchie que dans une République : ſi l'on peut ſe paſſer aujourd'hui du ſecours des Anciens ; ſi les livres ne ſont point trop multipliés ; ſi la Comédie & la Tragédie ne ſont point épuiſées. On examine quelle eſt la vraie différence entre l'homme de talent & l'homme d'eſprit, entre le critique & le ſatyrique, entre l'imitateur & le plagiaire.

CT

Digitized by Google

— Permettez que je continue mes petites observations, répondit le Père Bouhours. Ce sont les grands-hommes qu'il faut critiquer, de peur que les fautes qu'ils font contre les règles ne servent de règles aux petits Écrivains. Ce sont les défauts du Poussin & de Le Sueur qu'il faut relever, & non ceux de Rouet & de Vignon; & dès que votre *Anti-Lucrèce* sera imprimé, soyez sûr de ma critique.

Eh bien! examinez, vétillez, tant qu'il vous plaira, dit en passant un jeune Duc qui revenait du sermon de Ninon, & qui en paraissait tout pénétré: pour moi, je n'ai pas la force de rien censurer d'aujourd'hui.

Cet homme que Ninon avait rendu si indulgent,

C'est lui qui, d'un esprit vif, aimable & facile,
D'un vol toujours brillant, sut passer, tour-à-tour,
Du Temple des Beaux-Arts au Temple de l'Amour;
Mais qui fut plus content de ce dernier asyle.
Des mains des Grâces présenté,
En Allemagne, en Italie,
Il charma l'Europe adoucie,
Dont son oncle fut redouté.

Il est même encore mieux reçu dans le Temple du Goût, que cet oncle si vanté, qui rétablit les Beaux-Arts en France de la même main dont il abaissa ou perdit tous

Digitized by Google

ses ennemis. Ce terrible Ministre, craint, haï, envié, admiré à l'excès de toutes les Cours & de la sienne, est redouté jusques dans le Temple du Goût, dont il est restaurateur. On craint à tout moment qu'il ne lui prenne fantaisie d'y faire entrer *Chapelain*, *Colletet*, *Faret & Desmarets*, avec lesquels il faisait autrefois de méchans vers.

Quand je vis que le Cardinal de Richelieu n'avait pas toutes les préférences, je m'écriai : c'est donc ici comme ailleurs, & l'inclination l'emporte par-tout sur les bienfaits ! Alors j'entendis quelqu'un qui me dit :

Établir, conserver, mouvoir, arrêter tout,
Donner la paix au monde, ou fixer la victoire ;
C'est ce qui m'a conduit au Temple de la Gloire,
Bien plutôt qu'au Temple du Goût.

Brassac, sois toujours mon soutien.
Sous tes doigts j'accordai ta lyre.
De l'Amour tu chantes l'empire,
Et tu composes dans le mien.
Caylus, tous les Arts te chérissent ;
Je conduis tes brillans dessins ;
Et les Raphaëls s'applaudissent
De se voir gravés par tes mains.

Digitized by Google

AUTRES VARIANTES,

Tirées de l'Édition de 1733.

ET cependant un fripon de Libraire,
Des beaux-esprits écumeur mercénaire,
Vendeur adroit de sottise & de vent,
En souriant d'une mine matoise,
Lui mesurait des livres à la toise;
Car Monseigneur est sur-tout fort savant.

Là ne sont point reçus les petits-maîtres, qui assistent à un spectacle sans l'entendre, ou qui n'écoutent les meilleures choses que pour en faire de froides railleries. Bien des gens qui ont brillé dans de petites sociétés, qui ont regné chez certaines femmes, & qui se sont fait appeller grands-hommes, sont tout surpris d'être refusés; ils restent à la porte, & adressent en vain leurs plaintes à quelques Seigneurs, ou soi-disant tels, ennemis jurés du vrai mérite qui les néglige, & protecteurs ardents des esprits médiocres dont ils sont encensés. On repousse aussi très-rudement tous ces petits satyriques obscurs, qui, dans la démangeaison de se

Digitized by Google

faire connaître, insultent les Auteurs connus; qui font secrettement une mauvaise critique d'un bon ouvrage; petits insectes dont on ne soupçonne l'existence, que par les efforts qu'ils font pour piquer. Heureux encore les véritables gens de Lettres, s'ils n'avaient pour ennemis que cette engeance! Mais, à la honte de la Littérature & de l'Humanité, il y a des gens qui s'animent d'une vraie fureur contre tout mérite qui réussit; qui s'acharnent à le décrier & à le perdre; qui vont dans les lieux publics, dans les maisons des particuliers, dans les Palais des Princes, semer les rumeurs les plus fausses avec l'air de la vérité; calomniateurs de profession, monstres ennemis des Arts & de la Société. Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant paraître le Cardinal de Polignac & l'Abbé de Rothelin: ils n'ont jamais pu avoir accès auprès de ces deux hommes; ils ont pour eux cette haîne timide que les cœurs corrompus ont pour les cœurs droits & pour les esprits justes.

⚜

Rousseau parut en revenant d'Allemagne; il avait été autrefois dans le Temple: mais quand il y voulut rentrer,

Digitized by Google

Il eut beau triftement redire
Ses vers durement façonnés,
Hériffés de traits de fatyre;
On lui ferma la porte au nez.

Rouffeau fe fâcha d'autant plus que cette Déeffe (g) avait raifon : elle lui difait des vérités ; il répondit par des injures, & lui cria :

Ah! je connais votre cœur équivoque ;
Refpect le cabre, amour ne l'adoucit :
Et reffemblez à l'œuf cuit dans fa coque ;
Plus on l'échauffe & plus il fe durcit.

Il vomit plufieurs de fes nouvelles Epigrammes qui font toutes dans ce goût. La Mothe les entendit, il en rit ; mais point trop fort & avec difcrétion. Rouffeau furieux lui reprocha à fon tour tous les mauvais vers que cet Académicien avait faits en fa vie ; & cette difpute aurait duré long-temps entre eux, fi la Critique ne leur avait impofé filence, & ne leur avait dit : Ecoutez ; vous, La Mothe, brûlez votre *Iliade*, vos Tragédies, & toutes vos dernières Odes, les trois quarts de vos Fables & de vos Opéra ; prenez à la main vos premières Odes,

(g) La Critique.

Digitized by Google

quelques morceaux de prose dans lesquels vous avez presque toujours raison, hors quand vous parlez de vous & de vos vers. Je vous demande sur-tout une demi-douzaine de vos Fables, *l'Europe galante* : avec cela, entrez hardiment.

Vous, Rousseau, brûlez vos Opéra, vos Comédies, vos dernières Allégories, Odes, Épigrammes Germaniques, Ballades, Sonnets; jurez de ne plus écrire, & venez vous mettre au dessus de La Mothe en qualité de versificateur; mais toutes les fois qu'il s'agira d'esprit & de raisonnement, vous vous placerez fort au-dessous de lui. La Mothe fit la révérence; Rousseau tourna la bouche; & tous deux entrèrent à ces conditions.

A l'égard de Lucrèce, il fut embarrassé en voyant son ennemi; il le regarda d'un œil un peu fâché, sur-tout quand il vit combien il est aimable & comme il est fait pour avoir raison.

Son rival charmant lui parla
Avec sa grâce naturelle;
Et cependant il y mêla
Un peu de catholique zèle.
Çà, dit-il; puisque vous voilà,
L'âme a bien l'air d'être immortelle:
Que répondez-vous à cela?

Digitized by Google

Ah ! laiſſons ces diſputes-là,
Dit le vieux chantre d'Épicure.
J'ai fort mal connu la Nature :
Mais ne me pouſſez point à bout :
Que votre Muſe me pardonne ;
Vous êtes chez le Dieu du Goût,
Non ſur les bancs de la Sorbonne.

Ces Meſſieurs n'argumentèrent donc point, & épargnèrent une diſpute aux gens de goût, qui n'aiment pas volontiers l'argument.

Lucrèce récita ſeulement quelques-uns de ſes beaux vers qui ne prouvent rien : le Cardinal dit auſſi des ſiens : ce qui lui arrive trop rarement à Paris : on leur applaudit également à tous deux. De rapporter ce qui fut dit à cette occaſion par les Grecs & les Latins qui étaient là & qui les entendaient, cela ſerait beaucoup trop long ; il n'eſt ici queſtion que des Français.

Mais malgré l'auſtère ſageſſe
De la morale qu'il prêchait *h*),
Péliſſier en ces lieux chantait ;
Et cependant, avec molleſſe,
Sallé le Temple parcourait
D'un pas guidé par la juſteſſe.

---

h) ROLLIN.

Digitized by Google

C'eſt ce Dieu qu'implore & révère
Toute la troupe des Acteurs
Qui repréſentent ſur la Terre,
Et ceux qui viennent dans la chaire
Endormir leurs chers auditeurs,
Et ceux qui livrent les Auteurs
Aux ſifflets bruyans du Parterre.

C'eſt-là que je vous vis, aimable le Couvreur;
Vous, fille de l'Amour, fille de Melpomène,
Vous dont le ſouvenir règne encor ſur la ſcène,
Et dans tous les eſprits, & ſur-tout dans mon cœur!
Ah! qu'en vous revoyant, une volupté pure,
Un bonheur ſans mélange enivra tous mes ſens!
Qu'à vos pieds, en ces lieux, je fis fumer d'encens!

Mes deux guides diſaient qu'ils ne pouvaient en conſcience donner à une Actrice le même encens que moi; mais ils avaient trop de juſtice pour me déſapprouver.

❦

Quelquefois même on laiſſe parler long-temps la même perſonne; mais ce cas arrive très-rarement: heureuſement pour moi, on ſe raſſemblait en ce moment autour de la fameuſe Ninon Lenclos.

Ninon, cet objet ſi vanté,
Qui ſi long-temps ſut faire uſage
De ſon eſprit, de ſa beauté,

Digitized by Google

Et du talent d'être volage,
Faisait alors, avec gaité,
A ce charmant Aréopage,
Un discours sur la volupté.
Dans cet art, elle était maîtresse;
L'auditoire était enchanté,
Et tout respirait la tendresse.
Mes deux guides, en vérité,
Auraient volontiers écouté:
Mais, hélas! ils sont d'une espèce
Qui leur ôte la liberté,
Et les condamne à la sagesse.

Ils me laissèrent entendre le sermon de Ninon. Je courus ensuite vers la Le Couvreur, & mes conducteurs s'amusèrent à parler de littérature avec quelques Jésuites qu'ils rencontrèrent. Un Janséniste dira que les Jésuites se fourrent par-tout: mais la vérité est que, de tous les Religieux, les Jésuites sont ceux qui entendent le mieux les Belles-Lettres, & qu'ils ont toujours réussi dans l'éloquence & dans la poésie. Le Dieu voit de très-bon œil beaucoup de ces Pères, mais à condition qu'ils ne diront plus tant de mal de Despréaux, & qu'ils avoueront que les Lettres Provinciales sont la plus ingénieuse, aussi-bien que la plus cruelle, &, en quelques endroits, la plus injuste satyre qu'on ait jamais faite.

Digitized by Google

On se doute assez que les bienfaiteurs du Temple y ont une place honorable : mais croirait-on que Colbert y est mieux traité que le Cardinal de Richelieu ? C'est que Colbert protégea tous les Beaux-Arts sans être jaloux des Artistes, & qu'il ne favorisa que de grands-hommes ; car il se dégoûta bien vîte de Chapelain, & encouragea Despréaux. Le Cardinal de Richelieu, au contraire, fut jaloux du grand Corneille ; & au-lieu de s'en tenir, comme il le devait, à protéger les beaux vers, il s'amusa à en faire de mauvais avec Chapelain, Desmarets, & Colletet *i*). Je m'apperçus même que ce grand Ministre était moins gracieu-

i) Non-seulement le Cardinal de Richelieu fit quelquefois travailler Chapelain à des ouvrages de théâtre, mais il s'appropria un mauvais Prologue d'un très-ridicule Poëme dramatique intitulé : *Les Tuileries*. Ce Cardinal fit bâtir la salle du Palais-Royal pour représenter la Tragédie de *Mirame*, dont il avait donné le sujet, & dans laquelle il avait fait plus de cinq-cents vers. Il se servait de Desmarets, de Colletet, de Faret, pour composer des Tragédies, dont il leur donnait le plan. Il admit quelque temps le grand Corneille dans cette troupe ; mais le mérite de Corneille se trouva incompatible avec ces Poëtes, & il fut aussi-tôt exclus. Ce Cardinal avait si peu de goût, qu'il récompensa ces vers impertinents de Colletet :

La canne s'humecter de la bourbe de l'eau ;
D'une voix enrouée & d'un battement d'aîle,
Animer le canard qui languit auprès d'elle.

Il voulait seulement, pour rendre ces vers parfaits, qu'on mît *barboter*, au lieu d'*humecter*.

Digitized by Google

sement accueilli par le Dieu du Goût qu'un certain Duc son neveu, qui vient très-souvent dans le Temple. Les connaisseurs en Belles-Lettres disent pour raison :

Que, dans ce charmant sanctuaire,
L'honneur de protéger les Beaux-Arts qu'on chérit,
Mais auxquels on ne s'entend guère,
L'autorité du Ministère,
L'éclat, l'intrigue & le crédit,
Ne sauraient égaler les charmes de l'esprit,
Et le don fortuné de plaire.

Les connaisseurs en galanterie ajoûtent que son Éminence *k*) fit jadis l'amour en vrai pédant, & que son neveu s'y prend d'une manière assurément toute opposée. Il y a dans cette demeure bien des habitans qui, comme lui, n'ont fait aucun ouvrage :

Qui, sagement livrés aux douceurs du loisir,
Ont passé de leurs jours les momens délectables,
A recevoir, à donner du plaisir.
De chanter & d'écrire ils ont été capables ;
Mais, pour être en ce Temple, & pour y réussir,
Qu'ont-ils fait ? Ils étaient aimables.

---

k) Le Cardinal de Richelieu fit soutenir des Thèses sur l'*Amour* chez sa nièce la Duchesse d'Aiguillon : il y avait un Président, un Répondant & des Argumentans. Il y a à Paris une copie de ces Thèses chez un curieux ; ces Thèses sont divisées en plusieurs positions, comme les Thèses de Collége. La première position est, qu'*il ne faut point parler d'un véritable amour après sa fin, parce qu'un véritable amour est sans fin.*

C'est entre ces voluptueux & les Artistes, qu'on trouve le facile, le sage, l'agréable *La Faye* : heureux qui pourrait, comme lui, passer les dernières années de sa vie, tantôt composant des vers aisés & pleins de grâce, tantôt écoutant ceux des autres, sans envie & sans mépris ; ouvrant son cabinet à tous les Arts, & sa maison aux seuls hommes de bonne compagnie ! Combien de particuliers dans Paris pourraient lui ressembler dans l'usage de leur fortune ! Mais le goût leur manque, ils jouissent insipidement, ils ne savent qu'être riches.

Devant le Dieu est un grand autel, où les Muses viennent présenter tour-à-tour des livres, des dessins, & des ornemens de toute espèce : on y voyait tous les Opéra de Lully, & plusieurs Opéra de Destouches & de Campra. Le Dieu eût desiré quelquefois, dans Destouches, une musique plus forte ; souvent, dans Campra, un récitatif mieux déclamé ; & de temps en temps, dans Lully, quelques airs moins froids. Tantôt les Muses, tantôt les Pélissier & les Le More chantent ces Opéra charmants. Le Temple raisonne de leurs voix touchantes : tout ce qui est dans ces beaux lieux applaudit par un léger murmure, plus flatteur que ne le seraient les acclamations emportées du peuple. Les mauvais Auteurs & leurs amis prê-

Digitized by Google

tent l'oreille autour du Temple, entendent à peine quelques sons, & sifflent pour se venger.

Le dessin de Versailles se trouve à la vérité sur l'Autel: mais il est accompagné d'un arrêt du Dieu, qui ordonne qu'on abatte au moins tout le côté de la cour, afin qu'on n'ait point à la fois en France un chef-d'œuvre de mauvais goût & de magnificence. Par le même arrêt, le Dieu ordonne que les grands morceaux de Sculpture très-déplacés & très-cachés dans les bosquets de Versailles, soient transportés à Paris pour orner des édifices publics.

Une des choses que le Dieu aime davantage, c'est un recueil d'estampes d'après les plus grands Maîtres; entreprise utile au genre humain, qui multiplie, à peu de frais, le mérite des meilleurs Peintres; qui fait revivre à jamais, dans tous les cabinets de l'Europe, des beautés qui périraient sans le secours de la gravûre; & qui peut faire connaître toutes les écoles à un homme qui n'aura jamais vu de tableaux.

Crozat préside à ce dessein;
Il conduit le docte burin
De la Gravûre scrupuleuse,
Qui, d'une main laborieuse,
Immortalise sur l'airain,

Digitized by Google

Du Carache la touche heureuse,
Et la belle âme du Poussin.

Dans le temps que nous arrivâmes, le Dieu s'amusait à faire élever en relief le modèle d'un Palais parfait ; il joignait l'architecture extérieure du Château de Maisons avec les dedans de l'Hôtel de Lassay, lequel, par sa situation, ses proportions & ses embellissemens, est digne du maître aimable qui l'occupe, & qui lui-même a conduit l'ouvrage.

Ce qui me charmait davantage dans cette demeure délicieuse, c'était de voir avec quelle heureuse agilité l'esprit se promène sur différens plaisirs, en parcourant de suite les Arts, & caressant tant de beautés diverses.

On y passe facilement
De la Musique à la Peinture,
De la Physique au sentiment,
Du tragique au simple agrément,
De la Danse à l'Architecture.
Tel, Homère peignait ses Dieux
Planant sur la terre & sur l'onde,
Et, cent fois plus prompts que nos yeux,
S'élançant, du centre des Cieux,
Jusqu'au bout de l'axe du Monde.

Digitized by Google

Aussi serais-je trop long, si je disais tout ce que je vis dans ce Temple. Grâce au siécle de Louis XIV, une foule de grands-hommes en tout genre, qui avaient honoré ce beau siécle, s'étaient rangés avec mes deux guides autour du grand Colbert. Je n'ai exécuté, disait ce Ministre, que la moindre partie de ce que je méditais. J'aurais voulu que Louis XIV eût employé aux embellissemens nécessaires de sa Capitale, les trésors ensevelis dans Versailles, & prodigués pour forcer la nature. Si j'avais vécu plus long-temps, Paris aurait pu surpasser Rome en magnificence & en grandeur : ceux qui viendront après moi, feront ce que j'ai seulement imaginé. Alors le Royaume sera rempli des monumens de tous les Beaux-Arts : déja les grands chemins qui conduisent à la Capitale sont des promenades délicieuses, ombragées de grands arbres, l'espace de plusieurs milles, & ornées même de *l*) fontaines & de statues. Un jour vous n'aurez plus de Temples Gothiques ; les Salles *m*) de vos Spectacles seront

l) Sur le chemin de Juvisi on a élevé deux fontaines, dont l'eau retombe dans de grands bassins. Des deux cotés du chemin sont deux morceaux de sculpture ; l'un est de Coustou, & est fort estimé : il est triste que son ouvrage ne soit pas de marbre, mais seulement de pierre.

m) Les Salles de tous les Spectacles de Paris sont sans magnificence, sans goût, sans commodités, ingrates pour la voix, incommodes pour les Acteurs & pour les Spectateurs.

dignes

dignes des ouvrages immortels qu'on y représente ; de nouvelles places & des marchés publics construits sous des colonnades décoreront Paris comme l'ancienne Rome ; les eaux seront distribuées dans toutes les maisons comme à Londres ; les inscriptions de Santeuil ne seront plus la seule chose que l'on admirera dans vos fontaines ; la sculpture étalera par-tout ses beautés *n*) durables, & annoncera aux étrangers la gloire de la Nation, le bonheur du peuple, la sagesse & le goût de ses conducteurs. Ainsi parlait ce grand Ministre.

Qui n'aurait applaudi ? Quel cœur Français n'eût été ému à de tels discours ? On finit par donner de justes éloges, & par souhaiter un succès heureux aux grands desseins que le *o*) Magistrat de la ville de Paris a formés pour la décoration de cette Capitale.

Ce n'est qu'en France qu'on a l'impertinente coutume de faire tenir debout la plus grande partie de l'auditoire.

n) C'était en effet le dessein de ce grand-homme : un de ses projets était de faire une grande place de l'Hôtel de Soissons : on aurait creusé au milieu de la place un vaste bassin qu'on aurait rempli des eaux qu'il devait faire venir par de nouveaux aqueducs : du milieu de ce bassin, entouré d'une balustrade de marbre, devait s'élever un rocher, sur lequel quatre fleuves de marbre auraient répandu de l'eau qui serait retombée en nappes dans le bassin, & qui de-là se serait distribuée dans les maisons des citoyens. Le marbre destiné à cet incomparable monument a été acheté ; mais ce dessein fut oublié avec M. Colbert, qui mourut trop tôt pour la France.

o) M. Turgot, Président au Parlement, Prevôt des Marchands, qui a déja embelli

Enfin, après une conversation utile, dans laquelle on louait avec justice ce que nous avons, & dans laquelle on regrettait, avec non moins de justice, ce que nous n'avons pas, il fallut se séparer. J'entendis le Dieu qui disait à ses deux amis, en les embrassant :

Adieu, mes plus chers favoris,
Par qui ma gloire est établie.
Tant que vous serez dans Paris,
Je n'ai pas peur que l'on m'oublie :
Mais prêchez, je vous en supplie,
Certains prétendus beaux-esprits,
Qui, du faux goût toujours épris,
Et toujours me faisant insulte,
Ont tout l'air d'avoir entrepris
De traiter mes loix & mon culte,
Comme l'on traite leurs écrits.

Il les pria de faire ses complimens à un jeune Prince qu'il aime tendrement ; &, s'échauffant à son nom avec un peu d'enthousiasme, que ce Dieu ne dédaigne pas quelquefois, mais qu'il sait toujours modérer, il prononça ces vers avec vivacité :

---

cette Capitale, a fait marché avec des Entrepreneurs pour aggrandir le Quai derrière le Palais, le continuer jusqu'au pont de l'île, & joindre l'île au reste de la ville par un beau pont de pierre. Il n'y a point de citoyen dans Paris qui ne doive s'empresser à contribuer de tout son pouvoir à l'exécution de pareils desseins, qui servent à notre commodité, à nos plaisirs & à notre gloire.

Que toujours Clermont p) s'illumine
Des vives clartés de ma loi :
Lui, sa sœur, les Amours & moi,
Nous sommes de même origine.
Conti, sachez, à votre tour,
Que vous êtes né pour me plaire,
Aussi-bien qu'au Dieu de l'amour.
J'aimai jadis votre grand-pere,
Il fut le charme de ma Cour.
De ce Héros suivez l'exemple,
Que vos beaux jours me soient soumis;
Croyez-moi, venez dans ce Temple,
Où peu de Princes sont admis.
Vous, noble Jeunesse de France,
Secondez les chants des Beaux-Arts,
Tandis que les foudres de Mars
Se reposent dans le silence :
Que, dans ces fortunés loisirs,
L'esprit & la délicatesse,
Nouveaux guides de la Jeunesse,
Soient l'ame de tous vos plaisirs.
Je vois Thalie & Melpomène q)

p) M. le Comte de Clermont, Prince du Sang, a fondé, à l'âge de vingt ans, une Académie des Arts, composée de cent personnes, qui s'assemblent chez lui; & il donne une protection marquée aux gens de Lettres. On ne saurait trop proposer un tel exemple aux jeunes Princes.

q) Il y a plus de vingt maisons dans Paris dans lesquelles on représente des Tragédies & des Comédies : on a fait même beaucoup de Pièces nouvelles pour ces sociétés particulières. On ne saurait croire combien est utile cet amusement, qui demande beaucoup de soin & d'attention : il for-

Digitized by Google

Vous suivre en secret quelquefois ;
Et quitter Gaussin & du Fresne,
Pour venir entendre vos voix,
Et vous applaudir sur la scène.
Que des Muses à vos genoux
Les lauriers à jamais fleurissent ;
Que ces arbres s'enorgueillissent
De se voir cultivés par vous.
Transportez le Pinde à Cythère :
Brassac r), chantez ; gravez, Caylus s) ;
Ne craignez point, jeune Surgère t),
D'employer des soins assidus
Aux beaux vers que vous savez faire ;

me le goût de la Jeunesse ; il donne de la grâce au corps & à l'esprit ; il contribue au talent de la parole ; il retire les jeunes gens de la débauche, en les accoutumant aux plaisirs purs de l'esprit.

r) M. le Chevalier de Brassac, non-seulement a le talent très rare de faire la musique d'un Opéra, mais il a le courage de le faire jouer, & de donner cet exemple à la jeune Noblesse Française. Il y a déja long-temps que les Italiens, qui ont été nos maîtres en tout, ne rougissent pas de donner leurs ouvrages au Public. Le Marquis Maffei vient de rétablir la gloire du Théâtre Italien : le Baron d'Astorga, & le Prélat qui est aujourd'hui Archevêque de Pise, ont fait plusieurs Opéra fort estimés.

s) M. le Marquis de Caylus est célèbre par son goût pour les Arts, & par la faveur qu'il donne à tous les bons Artistes : il grave lui-même, & met une expression singulière dans ses dessins. Les cabinets des curieux sont pleins de ses estampes. M. de Saint-Maurice, Officier des Gardes, grave aussi, & se sert avec avantage du burin : il a fait une estampe d'après Le Nain, qui est un chef-d'œuvre.

t) M. de la Rochefoucault, Marquis de Surgère, a fait une Comédie intitulée : l'*École du Monde*. Cette pièce est, sans contredit, bien écrite, & pleine de traits que le célèbre Duc de la Rochefoucault, auteur des *Maximes*, aurait approuvés.

Digitized by Google

Et que tous les ſots confondus,
A la Cour & ſur la frontière,
Déſormais ne prétendent plus
Qu'on déroge & qu'on dégénère,
En ſuivant Minerve & Phébus.

Digitized by Google

AUTRES VARIANTES

Tirées de l'Édition de 1745.

AH ! bon Dieu ! s'écria la Critique ; quel horrible jargon ! On lui dit que c'était Rousseau, dont les Dieux avaient changé la voix en ce cri ridicule, pour punition de ses méchancetés. Elle lui ferma la porte au nez au plus vîte. Il fut fort étonné de ce procédé, & jura de s'en venger par quelque nouvelle allégorie contre le genre humain, qu'il hait par représailles ; il s'écriait en rougissant :

Adoucissez cette rigueur extrême ;
Je viens chercher Marot mon compagnon.
J'eus, comme lui, quelque peu de guignon.
Le Dieu qui rime, est le seul Dieu qui m'aime.
Connaissez-moi, je suis toujours le même ;
Voici des vers contre l'Abbé Bignon *u*).
O vous, Critique, ô vous, Déesse utile,
C'était par vous que j'étais inspiré ;
En tout pays, en tout temps abhorré,
Je n'ai que vous désormais pour asyle.

u) Conseiller d'État, homme d'un mérite reconnu dans l'Europe, & protecteur des Sciences. Rousseau avait fait contre lui quelques mauvais vers.

Digitized by Google

La Critique entendit ces paroles, t'ouvrit la porte, & parla ainsi.

Rousseau, connais mieux la Critique ;
Je suis juste, & ne fus jamais
Semblable à ce monstre caustique,
Qui t'arma de ces lâches traits
Trempés au poison satyrique
Dont tu t'enivres à longs traits.
Autrefois de ta félonie
Thémis te donna le guerdon ;
Par arrêt ta muse est bannie x),
Pour certains couplets de Chanson,
Et pour un fort mauvais Factum
Que te dicta la calomnie ;
Mais par l'équitable Apollon
Ta rage fut bientôt punie :
Il t'ôta le peu de génie
Dont tu dis qu'il t'avait fait don ;
Il te priva de l'harmonie ;
Et tu n'as plus rien aujourd'hui
Que la faiblesse & la manie

x) Rousseau fut condamné à l'amende honorable & au bannissement perpétuel, pour des couplets infâmes faits contre ses amis, & dont il accusa M. Saurin, de l'Académie des Sciences, d'être l'auteur. Le Factum de Rousseau passe pour être extrêmement mal écrit; celui de M. Saurin est un chef-d'œuvre d'esprit & d'éloquence. Rousseau, banni de France, s'est brouillé avec tous ses protecteurs, & a continué de déclamer inutilement contre ceux qui faisaient honneur à la France par leurs ouvrages, comme Messieurs de Fontenelle, Crébillon, Destouches, Du Bos, &c, &c.

Digitized by Google

De rimer encor, malgré lui,
Des vers Tudesques qu'il renie.

Après ce vers : *De la palette de Rubens.*

C'est ce Dieu qu'implore & révère
Toute la troupe des Acteurs
Qui représentent sur la terre,
Et ceux qui viennent dans la chaire
Endormir leurs chers Auditeurs,
Et ceux qui livrent les Auteurs
Aux sifflets bruyans du Parterre.

Digitized by Google

LE POEME DE FONTENOI.

QUOI ! du siècle passé le fameux satyrique
Aura fait retentir la trompette héroïque,
Aura chanté du Rhin les bords ensanglantés,
Ses défenseurs mourants, ses flots épouvantés,
Son Dieu même en fureur effrayé du passage,
Cédant à nos aïeux son onde & son rivage !
Et vous, quand votre Roi, dans des plaines de sang,
Voit la mort devant lui voler de rang en rang ;
Tandis que, de Tournai foudroyant les murailles,
Il suspend les assauts pour courir aux batailles ;
Quand des bras de l'hymen, s'élançant au trépas,
Son fils, son digne fils, suit de si près ses pas ;
Vous, heureux par ses loix, & grands par sa vaillance,
Français, vous garderiez un indigne silence !
Venez le contempler aux champs de Fontenoi.
O vous, Gloire, Vertu, Déesses de mon Roi,
Redoutable Bellone & Minerve chérie,
Passion des grands cœurs, amour de la Patrie,
Pour couronner LOUIS, prêtez moi vos lauriers ;
Enflammez mon esprit du feu de nos guerriers ;
Peignez de leurs exploits une éternelle image.
Vous m'avez transporté sur ce sanglant rivage ;
J'y vois ces combattants que vous conduisez tous.

DU

C'est-là ce fier Saxon *a*), qu'on croit né parmi nous ;
Maurice, qui, touchant à l'infernale rive,
Rappelle pour son Roi son ame fugitive,
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encore un jour, & de mourir vainqueur.
Conservez, justes Cieux, ses hautes destinées ;
Pour Louis & pour nous prolongez ses années.

Déja de la tranchée *b*) Harcourt est accouru :
Tout poste est assigné, tout danger est prévu.
Noailles *c*), pour son Roi plein d'un amour fidèle,
Voit la France en son Maître, & ne regarde qu'elle.
Ce sang de tant de Rois, ce sang du grand Condé,
D'Eu *d*), par qui des Français le tonnerre est guidé,
Penthièvre *e*), dont le zèle avait devancé l'âge,
Qui déja vers le Mein signala son courage ;
Bavière avec de Pons, Boufflers & Luxembourg,
Vont, chacun dans leur Place, attendre ce grand jour :
Chacun porte l'espoir aux guerriers qu'il commande.
Le fortuné Danoy *f*), Chabanes, Galerande ;
Le vaillant Bérenger, ce défenseur du Rhin ;

---

a) Le Comte Maréchal de Saxe, dangereusement malade, était porté dans une gondole d'osier, quand ses douleurs & sa faiblesse l'empêchaient de se tenir à cheval. Il dit au Roi, qui l'embrassa, après le gain de la bataille, les mêmes choses qu'on lui fait penser ici.

b) M. le Duc d'Harcourt avait investi Tournai.

c) Maréchal de France.

d) Grand Maître d'artillerie.

e) Il s'était signalé à la bataille de Dettingen.

f) M. de Danoy fut retiré par sa nourrice d'une foule de morts & de mourants sur le champ de Malplaquet, deux jours après la bataille. C'est un fait certain ; cette femme vint avec un passeport, accompagnée d'un Sergent du Régiment du Roi, dans lequel était alors cet Officier.

Digitized by Google

Colbert & du Chaila ; tous nos Héros enfin *g*),
Dans l'horreur de la nuit, dans celle du silence,
Demandent seulement que le péril commence.

Le jour frappe déja de ses rayons naissants
De vingt peuples unis les drapeaux menaçants.
Le Belge, qui, jadis fortuné sous nos Princes,
Vit l'abondance alors enrichir ses Provinces ;
Le Batave prudent, dans l'Inde respecté,
Puissant par son travail & par sa liberté,
Qui, long-temps opprimé par l'Autriche cruelle,
Ayant brisé son joug, s'arme aujourd'hui pour elle ;
L'Hanovrien constant, qui, formé pour servir,
Sait souffrir & combattre, & sur-tout obéir ;
L'Autrichien, rempli de sa gloire passée,
De ses derniers Césars occupant sa pensée ;
Sur-tout, ce peuple altier, qui voit sur tant de mers
Son commerce & sa gloire embrasser l'Univers ;
Mais qui, jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit porter dans ses mains la foudre & la balance :
Tous marchent contre nous ; la valeur les conduit,
La haîne les anime, & l'espoir les séduit.
De l'Empire Français l'indomptable Génie
Brave, auprès de son Roi, leur foule réunie.
Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour,
Tous les Dieux alarmés sortent de leur séjour ;
Incertains pour quel Maître en ces plaines fécondes
Vont croître leurs moissons, & vont couler leurs ondes.
La Fortune auprès d'eux, d'un vol prompt & léger,

---

g) Les Lieutenants-Généraux, chacun à leur division.

Digitized by Google

Les lauriers dans les mains, fend les plaines de l'air;
Elle obſerve LOUIS, & voit, avec colère,
Que, ſans elle, aujourd'hui la valeur va tout faire.
Le brave Cumberland, fier d'attaquer LOUIS,
A déja diſpoſé ſes bataillons hardis:
Tels ne parurent point aux rives du Scamandre,
Sous ces murs ſi vantés que Pyrrhus mit en cendre;
Ces antiques Héros, qui, montés ſur un char,
Combattaient en déſordre, & marchaient au hazard:
Mais tel fut Scipion ſous les murs de Carthage;
Tels ſon rival & lui prudents avec courage,
Déployant de leur art les terribles ſecrets,
L'un vers l'autre avancés, s'admiraient de plus près.
L'Eſcaut, les ennemis, les remparts de la ville,
Tout préſente la mort, & LOUIS eſt tranquile.
Cent tonnerres de bronze ont donné le ſignal.
D'un pas ferme & preſſé, d'un front toujours égal,
S'avance vers nos rangs la profonde colonne,
Que la Terreur devance, & la flamme environne;
Comme un nuage épais, qui, ſur l'aîle des vents,
Porte l'éclair, la foudre, & la mort dans ſes flancs.
Les voilà ces rivaux du grand nom de mon maître,
Plus farouches que nous, auſſi vaillants peut-être,
Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits.
Bourbons! voici le temps de venger les Valois.
Dans un ordre effrayant, trois attaques formées,
Sur trois terreins divers engagent les armées,
Le Français, dont Maurice a gouverné l'ardeur,
A ſon poſte attaché, joint l'art à la valeur.
La Mort ſur les deux camps étend ſa main cruelle;

Digitized by Google

Tous ses traits sont lancés, le sang coule autour d'elle;
Chefs, Officiers, Soldats, l'un sur l'autre entassés,
Sous le fer expirants, par le plomb renversés,
Poussent les derniers cris en demandant vengeance.
Grammont, que signalait sa noble impatience,
Grammont dans l'Élysée emporte la douleur
D'ignorer, en mourant, si son Maître est vainqueur.
De quoi lui serviront ces grands titres de gloire *h*),
Ce sceptre des guerriers, honneur de sa mémoire;
Ce rang, ces dignités, vanités des Héros,
Que la mort avec eux précipite aux tombeaux?
Tu meurs, jeune Craon *i*)! Que le Ciel moins sévère
Veille sur les destins de ton généreux frère!
Hélas! cher Longaunay *k*), quelle main, quel secours
Peut arrêter ton sang, & ranimer tes jours?
Ces Ministres de Mars, *l*) qui, d'un vol si rapide,
S'élançaient à la voix de leur Chef intrépide,
Sont, du plomb qui les suit, dans leur course arrêtés;
Tels que des champs de l'air tombent précipités
Des oiseaux tout sanglants, palpitants sur la terre.
Le fer atteint d'Avray *m*). Le jeune d'Aubeterre
Voit de sa légion tous les Chefs indomptés,
Sous le glaive & le feu mourants à ses côtés.

---

h) Il allait être Maréchal de France.

i) Dix-neuf Officiers du Régiment de Hainault ont été tués ou blessés. Son frère, le Prince de Beauvau, sert en Italie.

k) M. de Longaunay, Colonel des nouveaux Grenadiers, mort depuis de ses blessures.

l) Officiers de l'Etat-major, Messieurs de Puiségur, de Mézière, de Saint-Sauveur, de Saint-George.

m) Le Duc d'Avray, Colo-

Digitized by Google

Guerriers, que Chabrillant avec Brancas rallie;
Que d'Anglais immolés vont payer votre vie!
Je te rends grâce, ô Mars! Dieu de sang, Dieu cruel!
La race de Colbert *n*), ce Ministre immortel,
Échappe, en ce carnage, à ta main sanguinaire.
Guerchi *o*) n'est point frappé; la vertu peut te plaire:
Mais vous, brave Daché *p*), quel sera votre sort?
Le Ciel sauve, à son gré, donne & suspend la mort.
Infortuné Lutteaux! tout chargé de blessures,
L'art, qui veille à ta vie, ajoûte à tes tortures;
Tu meurs dans les tourments, nos cris mal entendus
Te demandent au Ciel, & déja tu n'es plus.

O combien de vertus que la tombe dévore!
Combien de jours brillants éclipsés à l'aurore!
Que nos lauriers sanglants doivent coûter de pleurs!
Ils tombent ces Héros, ils tombent ces vengeurs;
Ils meurent, & nos jours sont heureux & tranquiles;
La molle volupté, le luxe de nos villes,
Filent ces jours sereins, ces jours que nous devons
Au sang de nos guerriers, aux périls des Bourbons!
Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuses;
Arrachons à l'oubli ces Ombres vertueuses.
Vous *q*) qui lanciez la foudre, & qu'ont frappé ses coups,

nel du Regiment de la Couronne.

n) M. de Croissy avec ses deux enfants, & son neveu M. Duplessis-Châtillon, blessé légèrement.

o) Tous les Officiers de son Régiment Royal des Vaisseaux hors de combat; lui seul ne fut point blessé.

p) M. Dache (on écrit Dapcher) Lieutenant-Général. M. de Lutteaux, Lieutenant-Général, mort dans les opérations du traitement de ses blessures.

q) M. du Brocard, Maréchal de camp, commandant l'artillerie.

Digitized by Google

Revivez dans nos chants, quand vous mourez pour nous.
Eh ! quel ſerait, grand Dieu ! le citoyen barbare,
Prodigue de cenſure, & de louange avare,
Qui, peu touché des morts, & jaloux des vivants,
Leur pourrait envier mes pleurs & mon encens ?
Ah ! s'il eſt parmi nous des cœurs dont l'indolence,
Inſenſible aux grandeurs, aux pertes de la France,
Dédaigne de m'entendre & de m'encourager,
Réveillez-vous, ingrats ; LOUIS eſt en danger.
Le feu, qui ſe déploie, & qui, dans ſon paſſage,
S'anime en dévorant l'aliment de ſa rage,
Les torrents débordés dans l'horreur des hivers,
Le flux impétueux des menaçantes mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence,
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance ;
Qui triomphe en marchant ; qui, le fer à la main,
A travers les mourants s'ouvre un large chemin.
Rien n'a pu l'arrêter ; Mars pour lui ſe déclare.
Le Roi voit le malheur, le brave & le répare.
Son fils, ſon ſeul eſpoir.... Ah ! cher Prince, arrêtez ;
Où portez-vous ainſi vos pas précipités ?
Conſervez cette vie au Monde néceſſaire.
LOUIS craint pour ſon fils *r*), le fils craint pour ſon père ;
Nos guerriers tout ſanglants frémiſſent pour tous deux,
Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.
Vous *s*) qui gardez mon Roi, vous qui vengez la France,

r) Un boulet de canon couvrit de terre un homme entre le Roi & Monſeigneur le Dauphin ; & un domeſtique de M. le Comte d'Argenſon fut atteint d'une balle de fuſil derrière eux.

s) Les Gardes, les Gendar-

Vous, peuple de Héros, dont la foule s'avance;
Accourez, c'est à vous de fixer les destins;
LOUIS, son fils, l'État, l'Europe est en vos mains:
Maison du Roi, marchez, assurez la victoire;
Soubise & Pecquigny *t*) vous mènent à la gloire.
Paraissez, vieux soldats *u*), dont les bras éprouvés
Lancent de loin la mort, que de près vous bravez.
Venez, vaillante élite, honneur de nos armées:
Partez, fléches de feu, grenades *x*) enflammées;
Phalanges de LOUIS, écrâsez sous vos coups
Ces combattants si fiers & si dignes de vous.
Richelieu, qu'en tous lieux emporte son courage,
Ardent, mais éclairé, vif à la fois & sage,
Favori de l'Amour, de Minerve & de Mars,
Richelieu *y*) vous appelle, il n'est plus de hazards;
Il vous appelle: il voit, d'un œil prudent & ferme,
Des succès ennemis & la cause & le terme;
Il vole, &, sa vertu secondant vos grands cœurs,
Il vous marque la place où vous serez vainqueurs.

---

mes, les Chevaux-Légers, les Mousquetaires sous M. de Montesson, Lieutenant-Général. Deux bataillons des Gardes Françaises & Suisses, &c.

t) M. le Prince de Soubise prit sur lui de seconder M. le Comte de la Marck, dans la défense obstinée du poste d'Antoin; il alla ensuite se mettre à la tête des Gendarmes, comme M. de Pecquigny, à la tête des Chevaux-Légers: ce qui contribua beaucoup au gain de la bataille.

u) Carabiniers, Corps institué par Louis XIV. Ils tirent avec des carabines rayées. On sait avec quel éloge le Roi les a nommés dans sa lettre.

x) Grenadiers à cheval commandés par M. le Chevalier de Grille; ils marchent à la tête de la Maison du Roi.

y) Un Ministre d'État, qui n'a point quitté le Roi pendant la bataille, a écrit ces propres mots: *C'est M. de Richelieu qui a donné ce conseil, & qui l'a exécuté.*

D'un rempart de gazon, faible & prompte barrière;
Que l'art oppose à peine à leur fureur guerrière,
La Marck *z*), la Vauguion *aa*), Choiseul, d'un même effort,
Arrêtent une armée, & repoussent la Mort.
D'Argenson, qu'enflammaient les regards de son père;
La gloire de l'État, à tous les siens si chère,
Le danger de son Roi, le sang de ses aïeux,
Assaillit par trois fois ce corps audacieux,
Cette masse de feu, qui semble impénétrable:
On l'arrête, il revient, ardent, infatigable;
Ainsi qu'aux premiers temps, par leurs coups redoublés;
Les béliers enfonçaient les remparts ébranlés.
Ce brillant escadron *bb*), fameux par cent batailles;
Lui, par qui Catinat fut vainqueur à Marsailles,
Arrive, voit, combat, & soutient son grand nom.
Tu suis du Chastelet, jeune Castelmoron *cc*);
Toi, qui touches encore à l'âge de l'enfance,
Toi, qui d'un faible bras, qu'affermit ta vaillance;
Reprends ces étendards déchirés & sanglants,
Que l'orgueilleux Anglais emportait dans ses rangs.

---

z) M. le Comte de la Marck, au poste d'Antoin.

aa) Messieurs de la Vauguion, Choiseul-Meuse, &c, aux retranchements faits à la hâte dans le village de Fontenoi. M. de Créqui n'était point à ce poste, comme on l'avait dit d'abord, mais à la tête des Carabiniers.

bb) Quatre escadrons de la Gendarmerie arrivaient après sept heures de marche, & attaquèrent.

cc) Un cheval fougueux avait emporté le porte-étendard dans la colonne Anglaise. M. de Castelmoron, âgé de quinze ans, lui cinquième, alla le reprendre au milieu du camp des ennemis. M. de Bellet commandait ces escadrons de la Gendarmerie; il eut un cheval tué sous lui, aussi-bien que M. de Chimènes, en réformant une brigade.

Digitized by Google

C'eſt dans ces rangs affreux que Chevrier expire.
Monaco perd ſon ſang, & l'Amour en ſoupire.
Anglais, ſur du Gueſclin deux fois tombent vos coups;
Frémiſſez à ce nom ſi funeſte pour vous.
Mais quel brillant Héros, au milieu du carnage,
Renverſé, relevé, s'eſt ouvert un paſſage!
Biron *dd*), tels on voyait, dans les plaines d'Ivri,
Tes immortels aïeux ſuivre le grand Henri.
Tel était ce Crillon, chargé d'honneurs ſuprêmes,
Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes.
Tels étaient ces d'Aumonts, ces grands Montmorencis,
Ces Créquis ſi vantés, renaiſſants dans leurs fils *ee*).
Tel ſe forma Turenne au grand art de la guerre,
Près d'un autre *ff*) Saxon la terreur de la Terre,
Quand la Juſtice & Mars, ſous un autre LOUIS,
Frappaient l'aigle d'Autriche, & relevaient les Lys.
Comment ces courtiſans, doux, enjoués, aimables,
Sont-ils dans les combats des lions indomptables?
Quel aſſemblage heureux de grâces, de valeur!
Boufflers, Meuſe, d'Ayen, Duras, bouillants d'ardeur,
A la voix de LOUIS, courez, troupe intrépide.
Que les Français ſont grands, quand leur Maître les guide!
Ils l'aiment, ils vaincront, leur père eſt avec eux.
Son courage n'eſt point cet inſtinct furieux,

---

dd) M. le Duc de Biron eut le commandement de l'Infanterie, quand M. de Lutteaux fut hors de combat; il chargea ſucceſſivement à la tête de preſque toutes les brigades.

ee) M. de Luxembourg, M. de Loigni, & M. de Tingri.

ff) Le Duc de Saxe-Weſmar, ſous qui le Vicomte de Turenne fit ſes premières campagnes. M. de Turenne eſt arrière-neveu de ce grand-homme.

Digitized by Google

Ce courroux emporté, cette valeur commune ;
Maître de son esprit, il l'est de sa fortune ;
Rien ne trouble ses sens, rien n'éblouït ses yeux :
Il marche, il est semblable à ce Maître des Dieux,
Qui, frappant les Titans, & tonnant sur leurs têtes,
D'nn front majestueux dirigeait les tempêtes ;
Il marche, & sous ses coups la terre au loin mugit,
L'Escaut fuit, la mer gronde, & le ciel s'obscurcit.

Sur un nuage épais, que des antres de l'Ourse
Les vents affreux du Nord apportent dans leur course ;
Les vainqueurs des Valois descendent en courroux :
Cumberland, disent-ils, nous n'espérons qu'en vous ;
Courage, rassemblez vos légions altières ;
Bataves, revenez, défendez vos barrières ;
Anglais, v us que la paix semblait seule alarmer,
Vengez-vous d'un Héros qui daigne encor l'aimer ;
Ainsi que ses bienfaits, craindrez-vous sa vaillance ?
Mais ils parlent en vain ; lorsque LOUIS s'avance,
Leur Génie est dompté, l'Anglais est abattu,
Et la férocité *gg*) le cède à la vertu.

Clare avec l'Irlandais, qu'animent nos exemples,
Venge ses Rois trahis, sa Patrie & ses Temples.
Peuple sage & fidèle, heureux Helvétiens *hh*),
Nos antiques amis, & nos concitoyens,

---

gg) Ce reproche de férocité ne tombe que sur le soldat, & non sur les Officiers, qui sont aussi généreux que les nôtres. On m'a écrit que, lorsque la colonne Anglaise déborda Fontenoi, plusieurs soldats de ce corps criaient, *no quarter*, *no quarter*, point de quartier.

hh) Les Régiments de Diesbach, de Betens, & de Courten, &c, avec des bataillons des Gardes Suisses.

Digitized by Google

Votre marche assurée, égale, inébranlable;
Des ardents Neustriens *ii*) suit la fougue indomptable:
Ce Danois *kk*), ce Héros, qui, des frimats du Nord,
Par le Dieu des combats fut conduit sur ce bord,
Admire les Français qu'il est venu défendre.
Mille cris redoublés près de lui font entendre:
Rendez-vous, ou mourez, tombez sous notre effort:
C'en est fait, & l'Anglais craint LOUIS & la mort.
Allez, brave d'Estrée *ll*), achevez cet ouvrage,
Enchaînez ces vaincus échappés au carnage:
Que du Roi qu'ils bravaient ils implorent l'appui;
Ils seront fiers encore, ils n'ont cédé qu'à lui *mm*).
Bientôt vole après eux ce Corps fier & rapide *nn*);
Qui, semblable au dragon, qu'il eut jadis pour guide,
Toujours prêt, toujours prompt, de pied ferme, en courant,
Donne de deux combats le spectacle effrayant.
C'est ainsi que l'on voit, dans les champs des Numides,
Différemment armés des Chasseurs intrépides:
Les coursiers écumants franchissent les guérets;

---

ii) Le Régiment de Normandie, qui revenait à la charge sur la colonne Anglaise, tandis que la Maison du Roi, la Gendarmerie, les Carabiniers, &c, fondaient sur elle.

kk) M. de Lowendahl.

ll) M. le Comte d'Estrées à la tête de sa division, & M. de Brionne à la tête de son Régiment, avaient enfoncé les Grenadiers Anglais le sabre à la main.

mm) Depuis Saint Louis aucun Roi de France n'avait battu les Anglais en personne en bataille rangée.

nn) On envoya quelques dragons à la poursuite: ce Corps était commandé par M. le Duc de Chevreuse, qui s'était distingué au combat de Sahy, où il avait reçu trois blessures. L'opinion la plus vraisemblable sur l'origine du mot *Dragon*, est qu'ils portèrent un dragon dans leurs étendards sous le Maréchal de Brissac, qui institua ce Corps dans les guerres du Piémont.

Digitized by Google

On gravit sur les monts, on borde les forêts ;
Les piéges sont dressés ; on attend, on s'élance.
Le javelot fend l'air, & le plomb le devance.
Les léopards sanglants, percés de coups divers,
D'affreux rugissements font retentir les airs ;
Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.
Ah ! c'est assez de sang, de meurtre, de ravage ;
Sur des morts entassés c'est marcher trop long-temps.
Noailles *oo*), ramenez vos soldats triomphants.
Mars voit avec plaisir leurs mains victorieuses
Traîner dans notre camp ces machines affreuses,
Ces foudres ennemis contre nous dirigés.
Venez lancer ces traits que leurs mains ont forgés ;
Qu'ils renversent par vous les murs de cette ville,
Du Batave indécis la barrière & l'asyle,
Ces premiers *pp*) fondements de l'Empire des Lys.
Puissent-ils par vos mains être enfin raffermis !
Déja Tournai se rend, déja Gand s'épouvante :
Charles-Quint s'en émeut ; son Ombre gémissante
Pousse un cri dans les airs, & fuit de ce séjour,
Où pour vaincre autrefois le Ciel le mit au jour.
Il fuit : mais quel objet pour cette Ombre alarmée !
Il voit ces vastes champs couverts de notre armée ;
L'Anglais, deux fois vaincu, cédant de toutes parts,
Dans les mains de LOUIS laissant ses étendards ;

oo) Le Comte de Noailles attaqua de son côté la colonne d'Infanterie Anglaise avec une brigade de cavalerie, qui prit ensuite des canons.

pp) Tournai, principale ville des Français sous la première race, dans laquelle on a trouvé le tombeau de Childeric.

Le Belge en vain caché dans ses villes tremblantes,
Les murs de Gand tombés sous ses mains foudroyantes,
Et son char de victoire, en ces vastes remparts *qq*),
Écrâsant le berceau du plus grand des Césars *rr*).
Français! heureux guerriers, vainqueurs doux & terribles,
Revenez, suspendez dans nos Temples paisibles
Ces armes, ces drapeaux, ces étendards sanglants.
Que vos chants de victoire animent tous nos chants.
Les palmes dans les mains, nos peuples vous attendent;
Nos cœurs volent vers vous, nos regards vous demandent.
Vos mères, vos enfants, près de vous empressés,
Encor tout éperdus de vos périls passés,
Vont baigner, dans l'excès d'une ardente alégresse,
Vos fronts victorieux de larmes de tendresse.
Accourez, recevez, à votre heureux retour,
Le prix de la vertu par les mains de l'Amour.

---

qq) La ville de Gand soumise à Sa Majesté le 11 Juillet, après la défaite d'un corps d'Anglais par M. du Chaila, à la tête des brigades de Crillon & de Normandie, le Régiment de Graffin, &c.

rr) Des Césars modernes.

AVERTISSEMENT

SUR LES SEPT DISCOURS SUIVANS.

LES trois premiers sont de l'année 1734. Les quatre derniers sont de l'an 1737. L'Auteur les a tous revus en dernier lieu.

Le premier prouve l'égalité des conditions; c'est-à-dire, qu'il y a dans chaque profession une mesure de biens & de maux, qui les rend toutes égales.

Le second, que l'homme est libre, & qu'ainsi c'est à lui à faire son bonheur.

Le troisième, que le plus grand obstacle au bonheur est l'envie.

Le quatrième, que, pour être heureux, il faut être modéré en tout.

Le cinquième, que le plaisir vient de DIEU.

Le sixième, que le bonheur parfait ne peut

Digitized by Google

être le partage de l'homme en ce monde, & que l'homme n'a point à se plaindre de son état.

Le septième, que la vertu consiste à faire du bien à ses semblables, & non pas dans de vaines pratiques de mortification.

DISCOURS

Digitized by Google

DISCOURS
EN VERS
SUR L'HOMME.

PREMIER DISCOURS.
DE L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS.

Tu vois, ſage Ariſton, d'un œil d'indifférence,
La grandeur tyrannique & la fière opulence ;
Tes yeux d'un faux éclat ne ſont point abuſés.
Ce monde eſt un grand bal, où des fous déguiſés,
Sous les riſibles noms d'éminence & d'alteſſe,
Penſent enfler leur être, & hauſſer leur baſſeſſe.
En vain des vanités l'appareil nous ſurprend.
Les mortels ſont égaux ; leur maſque eſt différent.
Nos cinq ſens imparfaits, donnés par la nature,
De nos biens, de nos maux, ſont la ſeule meſure.
Les Rois en ont-ils ſix ? & leur âme & leur corps
Sont-ils d'une autre eſpèce ? ont-ils d'autres reſſorts ?
C'eſt du même limon que tous ont pris naiſſance ;
Dans la même faibleſſe ils traînent leur enfance :
Et le riche & le pauvre, & le faible & le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.
Eh quoi ! me dira-t-on, qu'elle erreur eſt la vôtre !
N'eſt-il aucun état plus fortuné qu'un autre ?

Digitized by Google

Le ciel a-t-il rangé les mortels au niveau?
La femme d'un Commis courbé sur son bureau
Vaut-elle une Princesse auprès du trône assise?
N'est-il pas plus plaisant pour tout homme d'église,
D'orner son front tondu d'un chapeau rouge ou verd,
Que d'aller, d'un vil froc obscurément couvert,
Recevoir à genoux, après *Laude* ou Matine,
De son Prieur cloîtré vingt coups de discipline?
Sous un triple mortier n'est-on pas plus heureux,
Qu'un Clerc enseveli dans un greffe poudreux?
Non; Dieu serait injuste, & la sage nature
Dans ses dons partagés garde plus de mesure.
Pense-t-on qu'ici bas son aveugle faveur
Au char de la fortune attache le bonheur?
Un jeune Colonel a souvent l'impudence
De passer en plaisir un Maréchal de France.
Être heureux comme un Roi, dit le peuple hébêté.
Hélas! pour le bonheur que fait la majesté?
En vain sur ses grandeurs un Monarque s'appuie;
Il gémit quelquefois, & bien souvent s'ennuie.
Son favori sur moi jette à peine un coup d'œil.
Animal composé de bassesse & d'orgueil,
Accablé de dégoûts en inspirant l'envie,
Tour-à-tour on t'encense & l'on te calomnie.
Parle, qu'as-tu gagné dans la chambre du Roi?
Un peu plus de flatteurs & d'ennemis que moi.
Sur les énormes tours de notre observatoire,
Un jour, en consultant leur céleste grimoire,
Des enfans d'Uranie un essaim curieux,
D'un tube de cent pieds braqué contre les Cieux,

Digitized by Google

Obſervait les ſecrets du monde planétaire.
Un ruſtre s'écria : ces ſorciers ont beau faire ;
Les aſtres ſont pour nous, auſſi-bien que pour eux.
On en peut dire autant du ſecret d'être heureux.
Le ſimple, l'ignorant, pourvu d'un inſtinct ſage,
En eſt tout auſſi près, au fond de ſon village,
Que le fat important qui penſe le tenir,
Et le triſte ſavant qui croit le définir.
On dit qu'avant la boëte apportée à Pandore,
Nous étions tous égaux ; nous le ſommes encore.
Avoir les mêmes droits à la félicité,
C'eſt pour nous la parfaite & ſeule égalité.
Vois-tu dans ces vallons ces eſclaves champêtres,
Qui creuſent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres,
Qui détournent ces eaux, qui, la bêche à la main,
Fertiliſent la terre en déchirant ſon ſein ?
Ils ne ſont point formés ſur le brillant modèle
De ces paſteurs galans qu'a chanté Fontenelle.
Ce n'eſt point Timarette, & le tendre Tircis,
De roſes couronnés, ſous des myrtes aſſis,
Entrelaçant leurs noms ſur l'écorce des chênes,
Vantant avec eſprit leurs plaiſirs & leurs peines :
C'eſt Pierrot, c'eſt Colin, dont le bras vigoureux
Soulève un char tremblant dans un foſſé bourbeux.
Perrette, au point du jour, eſt aux champs la première.
les vois haletans, & couverts de pouſſière,
Braver dans ces travaux, chaque jour répétés,
Et le froid des hivers, & le feu des étés.
Ils chantent cependant ; leur voix fauſſe & ruſtique

Digitized by Google

Gaiment de Pellegrin *a*) détonne un vieux Cantique.
La paix, le doux sommeil, la force, la santé,
Sont le fruit de leur peine & de leur pauvreté.
Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles,
Sans rien dire à son cœur, assourdit ses oreilles:
Il ne desire point ces plaisirs turbulens;
Il ne les conçoit pas; il regrette ses champs;
Dans ses champs fortunés l'Amour même l'appelle:
Et tandis que Damis, courant de belle en belle,
Sous des lambris dorés, & vernis par Martin *b*),
Des intrigues du temps composant son destin,
Dupé par sa maitresse, & haï par sa femme,
Prodigue à vingt beautés ses chansons & sa flamme,
Quitte Eglé qui l'aimait, pour Cloris qui le fuit,
Et prend pour volupté le scandale & le bruit;
Colin, plus vigoureux, & pourtant plus fidèle,
Revole vers Lisette en la saison nouvelle,
Il vient, après trois mois de regrets & d'ennui,
Lui présenter des dons aussi simples que lui,
Il n'a point à donner ces riches bagatelles,
Qu'Hébert *c*) vend à crédit pour tromper tant de belles.

---

a) L'Abbé Pellegrin a fait des Cantiques de dévotion sur des airs de Pont-Neuf; c'est-là qu'on trouve, à ce qu'on dit,

Quand on a perdu Jésus-Christ,
Adieu paniers, vendanges sont faites.

Ces Cantiques sont chantés à la campagne & dans des Couvens de Province.

b) Fameux Vernisseur.

c) Fameux Marchand de curiosités à Paris. Il avait beaucoup de goût, & cela seul procure une grande fortune.

Digitized by Google

Sans tous ces riens brillans il peut toucher un cœur ;
Il n'en a pas besoin : c'est le fard du bonheur.
L'aigle fier & rapide, aux ailes étendues,
Suit l'objet de sa flamme élancé dans les nues.
Dans l'ombre des vallons le taureau bondissant
Cherche en paix sa génisse, & plaît en mugissant.
Au retour du printemps, la douce Philomèle
Attendrit par ses chants sa compagne fidelle ;
Et, du sein des buissons, le moucheron léger
Se mêle, en bourdonnant, aux insectes de l'air.
De son être content, qui d'entr'eux s'inquiette
S'il est quelqu'autre espèce ou plus ou moins parfaite ?
Et qu'importe à mon sort, à mes plaisirs présens,
Qu'il soit d'autres heureux, qu'il soit des biens plus grands ?
Mais quoi ! cet indigent, ce mortel famélique,
Cet objet dégoûtant de la pitié publique,
D'un cadavre vivant traînant le reste affreux,
Respirant pour souffrir, est-il un homme heureux ?
Non, sans doute ; & Thamas qu'un esclave détrône,
Ce Visir déposé, ce Grand qu'on emprisonne,
Ont-ils des jours sereins, quand ils sont dans les fers ?
Tout état a ses maux, tout homme a ses revers.
Moins hardi dans la paix, plus actif dans la guerre,
Charle aurait sous ses loix retenu l'Angleterre ;
Et *d*) Dufréni, plus sage & moins dissipateur,
Ne fût point mort de faim, digne mort d'un auteur.

---

d) Louis XIV disait : il y a deux hommes que je ne pourrai jamais enrichir, Dufréni & Bontemps. Dufréni mourut dans la misère, après avoir dissipé de grandes richesses. Il a laissé de jolies Comédies.

Tout est égal enfin ; la Cour a ses fatigues :
L'Église a ses combats : la guerre a ses intrigues :
Le mérite modeste est souvent obscurci.
Le malheur est par-tout, mais le bonheur aussi.
Ce n'est point la grandeur, ce n'est point la bassesse,
Le bien, la pauvreté, l'âge mûr, la jeunesse,
Qui fait, ou l'infortune, ou la félicité.

Jadis le pauvre Irus, honteux & rebuté,
Contemplant de Crésus l'orgueilleuse opulence,
Murmurait hautement contre la Providence.
Que d'honneurs ! disait-il ; que d'éclat ! que de bien !
Que Crésus est heureux ! il a tout, & moi rien.
Comme il disait ces mots, une armée en furie
Attaque en son palais le tyran de Carie.
De ses vils courtisans il est abandonné ;
Il fuit, on le poursuit ; il est pris, enchaîné ;
On pille ses trésors, on ravit ses maitresses ;
Il pleure ; il apperçoit, au fort de ses détresses,
Irus, le pauvre Irus, qui, parmi tant d'horreurs,
Sans songer aux vaincus, boit avec les vainqueurs.
O Jupiter ! dit-il ; ô sort inéxorable !
Irus est trop heureux, je suis seul misérable.
Ils se trompaient tous deux, & nous nous trompons tous.
Ah ! du destin d'autrui ne soyons point jaloux.
Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime.
Tous les cœurs sont cachés, tout homme est un abîme ;
La joie est passagère, & le rire est trompeur.

Hélas ! où donc chercher, où trouver le bonheur ?
En tous lieux, en tout temps, dans toute la nature,
Nulle part tout entier, par-tout avec mesure,

Et par-tout passager, hors dans son seul auteur.
Il est semblable au feu, dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en secret s'insinue,
Descend dans les rochers, s'élève dans la nue,
Va rougir le corail dans le sable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hivers.
Le Ciel, en nous formant, mélangea notre vie;
De desirs, de dégoûts, de raison, de folie,
De momens de plaisis, & de jours de tourmens.
De notre être imparfait voilà les élémens.
Il composent tout l'homme, ils forment son essence;
Et DIEU nous pesa tous dans la même balance.

Digitized by Google

VARIANTES DU DISCOURS

Sur l'égalité des conditions.

Ce ne fut qu'en 1738 que ce Discours parut la première fois imprimé à Paris, ainsi que le second & le troisième, sous le titre général d'*Épîtres sur le Bonheur*. Le commencement du premier Discours a été plusieurs fois refondu. Voici les différentes leçons jusqu'à l'édition de 1757, exclusivement.

PREMIERE LEÇON.

Eh bien ! jeune Hermotime, en Province élevé,
Avec un cœur tout neuf, à Paris arrivé,
Tu ne sais pas encor quel parti tu dois suivre :
Tu voudrais des leçons sur le grand art de vivre ;
Il faut prendre un état. Incertain dans tes vœux,
Tu veux choisir, dis-tu, le sort le plus heureux :
Mais ce sort, quel est-il ? Tu ne sais : tu peux être
Magistrat, Financier, Courtisan, Guerrier, Prêtre ;
Ton goût doit décider. Ce n'est pas ton emploi
Qui doit te rendre heureux : ce bonheur est dans toi.
Les états sont égaux, mais les hommes diffèrent :
Où l'imprudent périt, les habiles prospèrent.
Le bonheur est le port où tendent les humains :
Les écueils sont fréquens, les vents sont incertains :

Digitized by Google

Le Ciel, pour aborder cette rive étrangère,
Accorde à tout mortel une barque légère.
Ainsi que les secours, les dangers sont égaux.
Qu'importe, quand l'orage a soulevé les flots,
Que ta pouppe soit peinte, & que ton mât déploie
Une voile de pourpre & des cables de soie?
Le vent est sans respect, il renverse à la fois
Les bateaux des pêcheurs & les barques des Rois.
Si quelque heureux pilote, échappé de l'orage,
Près du port arrivé, gagne au moins le rivage,
Son vaisseau, plus heureux, n'était pas mieux construit:
Mais le pilote est sage, & Dieu l'avait conduit.
Eh quoi! me dites-vous, &c.

SECONDE LEÇON.

Ami, dont la vertu, toujours facile & pure,
A suivi par raison l'instinct de la Nature,
Qui sais à ton état conformer tes desirs,
Satisfait sans fortune, & sage en tes plaisirs;
Heureux qui, comme toi, docile à son génie,
Dirige prudemment la course de sa vie!
Son cœur n'entend jamais la voix du repentir:
Enfermé dans sa sphère, il n'en veut point sortir.
Les états sont égaux, &c.
Que ta pouppe soit peinte, & que ton mât déploie
Une voile de pourpre & des cables de soie;
L'art du pilote est tout; &, pour dompter les vents,
Il faut la main du sage, & non des ornemens.
Et quoi! me dira-t-on, &c.

Digitized by Google

SUITE DU MÊME DISCOURS.

PREMIERE LEÇON.

Il serait beau vraiment que sa triste faveur
Eût au grade, en ce monde, attaché le bonheur!
Jamais un Colonel n'aura donc l'impudence
D'égaler en plaisir un Maréchal de France!
L'Empereur est toujours, graces à ses honneurs,
Plus fortuné lui seul, que les sept Électeurs!
Et le cœur d'un sujet se gardera bien d'être
Aussi tendre, aussi gai, que celui de son maître!
Non, n'accusons point Dieu de cette absurdité:
Pour les cœurs qu'il a faits, il a trop de bonté.
Tous sont heureux par lui, tous au moins peuvent l'être:
En leur donnant la vie, il leur doit le bien-être;
Il veut, en les rangeant sous différentes loix,
En faire autant d'heureux, non pas autant de Rois;
Le casque, le mortier, la barette, la mitre,
A la félicité n'apportent aucun titre:
Et ce Bernard qu'on vante est heureux en effet,
Non par le bien qu'il a, mais par le bien qu'il fait.
On dit qu'avant la boëte, &c.

SECONDE LEÇON.

L'Empereur est toujours, graces à ses honneurs,
Plus fortuné lui seul, que les sept Électeurs!
Et le Roi des Romains serait un téméraire,
De prétendre un moment au bonheur du Saint-Pere!

Digitized by Google

Crois-moi, Dieu d'un autre œil voit les faibles humains,
Nés du même limon façonné par ses mains.
Admirons de ses dons le différent partage.
Chacun de ses enfans reçut un héritage.
Le terrein le moins vaste a sa fécondité,
Et l'ingrat qui se plaint est seul déshérité.
Possédons sans fierté ; subissons sans murmure
Le sort que nous a fait l'Auteur de la Nature ;
Dieu qui nous a rangés sous différentes loix,
Peut faire autant d'heureux, non pas autant de Rois.
On dit qu'avant la boëte, &c.

SUITE.

PREMIERE LEÇON.

Dans les champs fortunés l'Amour même l'appelle ;
L'Amour, ce Dieu des Cieux, cette flamme éternelle,
Qui peuple les forêts, les ondes & les airs,
Qui va d'un pole à l'autre animer l'Univers.
Ses traits, toujours lancés des mains de la Nature ;
Souffrent les ornemens, mais plaisent sans parure :
Un éclat étranger est le fard du bonheur :
Tu n'en as pas besoin, tu peux donner ton cœur,
Sans tous ces riens brillans, ces nobles bagatelles,
Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant de belles.
L'Amour n'a pas toujours un tranquille destin,
Sous les lambris dorés & vernis par Martin.
L'aigle fier & rapide, &c.
Tout état a ses maux, tout homme à ses revers :
Concini, moins altier, plus fidèle a ses Maîtres,
N'aurait point de son sang appaisé nos ancêtres.

Digitized by Google

Qui fait ou l'infortune, ou la félicité.
Où donc trouver, dis-tu, cet être si vanté,
Fugitif, inconnu, qu'on croit imaginaire ?
Où ? Chez toi, dans ton cœur, & dans ton caractère.
Quel que soit ton état, quel que soit ton destin,
Sois sage, il te suffit ; ton bonheur est certain.

SECONDE LEÇON DE CETTE FIN.

Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hivers.
Mortel, en quelque état que le Ciel t'ait fait naître,
Sois soumis, sois content, & rends grace à ton maître.

Digitized by Google

DEUXIÈME DISCOURS
DE LA LIBERTÉ.

On entend par ce mot, Liberté, *le pouvoir de faire ce qu'on veut. Il n'y a, & ne peut y avoir d'autre* Liberté. *C'est pourquoi* Locke *l'a si bien définie* Puissance.

Dans le cours de nos ans, étroit & court passage,
Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai sage,
Qui pourra me donner ce trésor précieux ?
Dépend-il de moi-même ? est-ce un présent des cieux ?
Est-il, comme l'esprit, la beauté, la naissance,
Partage indépendant de l'humaine prudence ?
Suis-je libre en effet ? ou mon âme & mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts ?
Enfin, ma volonté, qui me meut, qui m'entraîne,
Dans le palais de l'âme est-elle esclave ou reine ?
Obscurément plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux, chargés de pleurs, se tournaient vers le ciel ;
Lorsqu'un de ces Esprits, que le souverain Être
Plaça près de son trône, & fit pour le connaître,
Qui respirent dans lui, qui brûlent de ses feux,
Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieux ;
Car on voit quelquefois ces fils de la lumière
Eclairer d'un mondain l'âme simple & grossière ;
Et fuir obstinément tout docteur orgueilleux,
Qui, dans sa chaire assis, pense être au-dessus d'eux,

Digitized by Google

Et, le cerveau troublé des vapeurs d'un système,
Prend ces brouillards épais pour le jour du ciel même.
Écoute, me dit-il, prompt à me consoler,
Ce que tu peux entendre, & qu'on peut révéler.
J'ai pitié de ton trouble; & ton âme sincère,
Puisqu'elle sait douter, mérite qu'on l'éclaire.
Oui, l'homme sur la terre est libre ainsi que moi;
C'est le plus beau présent de notre commun Roi.
La liberté, qu'il donne à tout être qui pense,
Fait des moindres esprits & la vie & l'essence.
Qui conçoit, veut, agit, est libre en agissant;
C'est l'attribut divin de l'Être tout-puissant.
Il en fait un partage à ses enfants qu'il aime,
Nous sommes ses enfants, des ombres de lui-même.
Il connut, il voulut, & l'univers naquit;
Ainsi, lorsque tu veux, la matière obéit.
Souverain sur la terre, & Roi par la pensée,
Tu veux, & sous tes mains la nature est forcée.
Tu commandes aux mers, au souffle des zéphyrs,
A ta propre pensée, & même à tes désirs.
Ah! sans la liberté que seraient donc nos âmes?
Mobiles agités par d'invisibles flâmes,
Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégoûts,
De notre être, en un mot, rien ne serait à nous.
D'un artisan suprême impuissantes machines,
Automates pensans, mûs par des mains divines,
Nous serions à jamais de mensonge occupés,
Vils instrumens d'un DIEU qui nous aurait trompés.
Comment, sans liberté, serions-nous ses images?
Que lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages?

Digitized by Google

On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser ;
Il n'a rien à punir, rien à récompenser.
Dans les cieux, sur la terre, il n'est plus de justice.
a) Pucelle est sans vertu, des Fontaines sans vice.
Le destin nous entraîne à nos affreux penchans,
Et ce cahos du monde est fait pour les méchans.
L'oppresseur insolent, l'usurpateur avare,
Cartouche, Miriweis, ou tel autre barbare ;
Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur,
Dira : Je n'ai rien fait, Dieu seul en est l'auteur.
Ce n'est pas moi ; c'est lui qui manque à ma parole,
Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole.
C'est ainsi que le Dieu de justice & de paix
Serait l'auteur du trouble & le Dieu des forfaits.
Les tristes partisans de ce dogme effroyable
Diraient-ils rien de plus, s'ils adoraient le Diable ?
J'étais, à ce discours, tel qu'un homme enivré,
Qui s'éveille en sursaut, d'un grand jour éclairé ;
Et dont la clignotante & débile paupière
Lui laisse encore à peine entrevoir la lumière.
J'osai répondre enfin, d'une timide voix :
Interprète sacré des éternelles loix,
Pourquoi, si l'homme est libre, a-t-il tant de faiblesse ?
Que lui sert le flambeau de sa vaine sagesse ?
Il le suit, il s'égare ; & toujours combattu,
Il embrasse le crime, en aimant la vertu.

---

a) L'Abbé Pucelle, célèbre Conseiller au Parlement. L'Abbé des Fontaines, homme souvent repris de Justice, qui tenait une boutique ouverte, où il vendait des louanges & des satyres.

Pourquoi ce Roi du monde, & si libre & si sage,
Subit-il si souvent un si dur esclavage?
L'Esprit consolateur à ces mots répondit:
Quelle douleur injuste accable ton esprit!
La liberté, dis-tu, t'est quelquefois ravie:
Dieu te la devait-il immuable, infinie,
Égal en tout état, en tout temps, en tout lieu?
Tes destins sont d'un homme, & tes vœux sont d'un Dieu.
Quoi! dans cet Océan cet atôme qui nage
Dira: L'immensité doit être mon partage!
Non: tout est faible en toi, changeant & limité;
Ta force, ton esprit, tes talens, ta beauté.
La nature, en tout sens, a des bornes prescrites;
Et le pouvoir humain serait seul sans limites!
Mais, dis-moi, quand ton cœur, formé de passions,
Se rend malgré lui-même à leurs impressions,
Qu'il sent dans ses combats sa liberté vaincue,
Tu l'avais donc en toi, puisque tu l'as perdue?
Une fievre brûlante, attaquant tes ressorts,
Vient, à pas inégaux, miner ton faible corps:
Mais quoi! par ce danger répandu sur ta vie,
Ta santé pour jamais n'est point anéantie.
On te voit revenir des portes de la mort,
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
Connais mieux l'heureux don que ton chagrin réclame;
La liberté dans l'homme est la santé de l'âme.
On la perd quelquefois: la soif de la grandeur,
La colère, l'orgueil, un amour suborneur,
D'un desir curieux les trompeuses saillies:
Hélas! combien le cœur a-t-il de maladies!

Digitized by Google

Mais contre leurs assauts tu seras raffermi;
Prends ce livre sensé, consulte cet ami.
(Un ami, don du Ciel, est le vrai bien du sage.)
Voilà l'Helvétius, le Silva, le Vernage *b*),
Que le DIEU des humains, prompt à les secourir;
Daigne leur envoyer sur le point de périr.
Est-il un seul mortel de qui l'âme insensée,
Quand il est en péril, ait une autre pensée?
Vois de la liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partisan d'un aveugle destin.
Entends comme il consulte, approuve ou délibère;
Entends de quel reproche il couvre un adversaire;
Vois comment d'un rival il cherche à se venger,
Comme il punit son fils, & le veut corriger.
Il le croyait donc libre? Oui, sans doute, & lui-même
Dément à chaque pas son funeste système.
Il mentait à son cœur, en voulant expliquer
Ce dogme absurde à croire, absurde à pratiquer.
Il reconnaît en lui le sentiment qu'il brave.
Il agit comme libre, & parle comme esclave.
Sûr de ta liberté, rapporte à son auteur
Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur.
Commande à ta raison d'éviter ces querelles,
Des tyrans de l'esprit disputes immortelles.
Ferme en tes sentiments, & simple dans ton cœur;
Aime la vérité; mais pardonne à l'erreur.
Fuis les emportements d'un zèle atrabilaire;
Ce mortel qui s'égare est un homme, est ton frère;

---

b) Fameux Médecins de Paris.

Digitized by Google

Sois sage pour toi seul, compatissant pour lui;
Fais ton bonheur, enfin, par le bonheur d'autrui.
Ainsi parlait la voix de ce Sage suprême;
Ses discours m'élevaient au-dessus de moi-même.
J'allais lui demander, indiscret dans mes vœux,
Des secrets réservés pour les peuples des cieux:
Ce que c'est que l'esprit, l'espace, la matière,
L'éternité, le temps, le ressort, la lumière;
Étranges questions, qui confondent souvent
Le profond c) s'Gravesande, & le subtil d) Mairan;
Et qu'expliquait en vain, dans ses doctes chimères,
L'auteur des tourbillons que l'on ne croit plus guères.
Mais, déja s'échappant à mon œil enchanté,
Il volait au séjour où luit la vérité.
Il n'était pas vers moi descendu pour m'apprendre
Les secrets du Très-Haut, que je ne puis comprendre;
Mes yeux d'un plus grand jour auraient été blessés;
Il m'a dit: Sois heureux; il m'en a dit assez.

---

c) M. s'Gravesande, Professeur à Leyde, le premier qui ait enseigné en Hollande les découvertes de Newton.

d) M. Dortous de Mairan, Gentil-homme de Béziers, Secrétaire de l'Académie des Sciences de Paris.

Digitized by Google

VARIANTES DU DISCOURS

SUR LA LIBERTÉ.

LORSQU'UN de ces Esprits, que le Souverain Être,

. . . .

Descendit jusqu'à moi de la voûte des Cieux.
Ainsi le trait brillant du jour qui nous éclaire,
Part, arrive, illumine & couvre l'hémisphère.
Il avait pris un corps, ainsi que l'un d'entre eux;
Que nos pères ont vu dans des jours ténébreux,
Sous les traits de Newton, sous ceux de Galilée;
Apporter la lumière à la terre aveuglée.
Écoute, me dit-il, &c.

. . . .

Caton fut sans vertu, Catilina sans vice.

. . . .

Et s'il a daigné dire à mes vœux empressés
Le secret d'être heureux, il en a dit assez.

Dans une seconde Edition on ne trouvait que quatre ou cinq vers de changés.

Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur.

. . . .

Épargne à ta raison ces disputes frivoles,

Digitized by Google

Ce poison de l'esprit né du sein des écoles.

Ferme en tes sentimens, &c.

. . . .

Mes yeux d'un plus grand jour auraient été blessés:
Sois heureux, m'a-t-il dit; n'en est-ce pas assez?

Digitized by Google

TROISIÈME DISCOURS.

DE L'ENVIE.

Si l'homme est créé libre, il doit se gouverner :
Si l'homme a des tyrans, il les doit détrôner.
On ne le sait que trop, ces tyrans sont les vices.
Le plus cruel de tous dans ses sombres caprices,
Le plus lâche à la fois, & le plus acharné,
Qui plonge au fond du cœur un trait empoisonné,
Ce bourreau de l'esprit, quel est-il ? C'est l'Envie.
L'Orgueil lui donna l'être au sein de la Folie ;
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer :
Quoiqu'enfant de l'Orgueil, il craint de se montrer.
Le mérite étranger est un poids qui l'accable.
Semblable à ce géant si connu dans la Fable,
Triste ennemi des Dieux, par les Dieux embrâsé,
Lançant en vain les feux dont il est écrâsé,
Il blasphême ; il s'agite en sa prison profonde ;
Il croit pouvoir donner des secousses au Monde ;
Il fait trembler l'Etna, dont il est oppressé ;
L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé.
J'ai vu des courtisans, ivres de fausse gloire,
Détester dans *Villars* l'éclat de la victoire.
Ils haïssaient le bras qui faisait leur appui,
Il combattait pour eux, ils parlaient contre lui.
Ce héros eut raison, quand, cherchant les batailles,
Il disait à Louis : *Je ne crains que Versailles ;*

Contre vos ennemis je marche sans effroi :
Défendez-moi des miens, ils sont près de mon Roi.
Cœurs jaloux ! à quels maux êtes-vous donc en proie !
Vos chagrins sont formés de la publique joie.
Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux,
Aigri par votre bile, est un poison pour vous.
O vous qui de l'honneur entrez dans la carrière,
Cette route à vous seul appartient-elle entière ?
N'y pouvez-vous souffrir les pas d'un concurrent ?
Voulez-vous ressembler à ces Rois d'Orient,
Qui, de l'Asie esclave oppresseurs arbitraires,
Pensent ne bien régner qu'en étranglant leurs frères ?
Lorsqu'aux jeux du Théâtre, écueil de tant d'esprits,
Une affiche nouvelle entraîne tout Paris,
Quand Dufresne *a*) & Gaussin, d'une voix attendrie,
Font parler Orosmane, Alzire, Zénobie,
Le spectateur content, qu'un beau trait vient saisir,
Laisse couler des pleurs, enfants de son plaisir :
Rufus désespéré, que ce plaisir outrage,
Pleure aussi dans un coin ; mais ses pleurs sont de rage.
Hé bien ! pauvre affligé ! si ce fragile honneur,
Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,
Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime :
Mérite un tel succès, compose, efface, lime.
Le Public applaudit aux vers du *Glorieux* ;
Est-ce un affront pour toi ? Courage, écris, fais mieux :
Mais garde-toi sur-tout, si tu crains les Critiques ;

a) Du Fresne, célèbre Acteur de Paris. Mademoiselle Gaussin, Actrice pleine de graces, qui joua Zaïre.

Digitized by Google

D'envoyer à Paris tes *Aïeux chimériques b*):
Ne fais plus grimacer tes odieux portraits,
Sous des crayons grossiers, pillés chez Rabelais.
Tôt ou tard on condamne un rimeur satyrique,
Dont la moderne Muse emprunte un air gothique,
Et dans un vers forcé, que surcharge un vieux mot,
Couvre son peu d'esprit des phrases de Marot *c*).
Ce jargon dans un conte est encor supportable;
Mais le vrai veut un air, un ton plus respectable.
Si tu veux, faux dévot, séduire un sot lecteur,
Au miel d'un froid sermon mêle un peu mois d'aigreur;
Que ton jaloux orgueil parle un plus doux langage;
Singe de la vertu, masque mieux ton visage.
La gloire d'un rival s'obstine à t'outrager;
C'est en le surpassant que tu dois t'en venger.
Érige un monument plus haut que son trophée;
Mais, pour siffler Rameau, l'on doit être un Orphée;
Il faut être Psyché, pour censurer Vénus.
Eh! pourquoi censurer? Quel triste & vain abus!
On ne s'embellit point en blâmant sa rivale.
Qu'a servi contre Bayle une infâme cabale?
Par le fougueux Jurieu *d*) Bayle persécuté,

---

b) Mauvaise Comédie qui n'a pu être jouée.

c) Il est à remarquer que M. de Voltaire s'est toujours élevé contre ce mélange de l'ancienne langue & de la nouvelle. Cette bigarrure est non-seulement ridicule; mais elle jetterait dans l'erreur les étrangers qui apprennent le français.

d) Jurieu était un Ministre Protestant, qui s'acharna contre Bayle & contre le bon-sens; il écrivit en fou, & il fit le Prophète. Il prédit que le Royaume de France éprouverait des révolutions qui ne sont jamais arrivées. Quant à Bayle, on sait que c'est un des grands-hommes que la France ait pro-

Sera des bons esprits à jamais respecté ;
Et le nom de Jurieu, son rival fanatique,
N'est aujourd'hui connu que par l'horreur publique.
Souvent dans ses chagrins un misérable Auteur
Descend au rôle affreux de calomniateur.
Au lever de Séjan, chez Nestor, chez Narcisse,
Il distile à long traits son absurde malice.
Pour lui tout est scandale, & tout impiété.
Assurer que ce Globe, en sa course emporté,
S'élève à l'Équateur, en tournant sur lui-même,
C'est un raffinement d'erreur & de blasphême.
Malbranche est Spinosiste ; & Locke, en ses écrits,
Du poison d'Épicure infecte les esprits.
Pope est un scélérat, de qui la plume impie
Ose vanter de DIEU la clémence infinie ;
Qui prétend follement, (ô le mauvais chrétien !)
Que DIEU nous aime tous, & qu'ici tout est bien *e*).
Cent fois plus malheureux, & plus infâme encore,
Est ce fripier d'écrits que l'intérêt dévore
Qui vend au plus offrant son encre & ses fureurs ;
Méprisable en son goût, détestable en ses mœurs ;
Médisant, qui se plaint des brocards qu'il essuie ;

duits. Le Parlement de Toulouse lui a fait un honneur unique, en faisant valoir son testament, qui devait être annullé comme celui d'un réfugié, selon la rigueur de la loi, & qu'il déclara valide comme le testament d'un homme qui avait éclairé le monde, & honoré sa Patrie. L'Arrêt fut rendu sur le rapport de M. de Senaux, Conseiller.

e) L'Optimisme de Platon, renouvellé par Shaftersburi, Bolingbrooke, Leibnitz, & chanté par Pope en beaux vers, est peut-être un systême faux ; mais ce n'est pas assurément un systême impie, comme des calomniateurs l'ont dit,

Satyrique

Satyrique ennuyeux, disant que tout l'ennuie ;
Criant que le bon goût s'est perdu dans Paris,
Et le prouvant très-bien, du moins par ses écrits.
On peut à Despréaux pardonner la satyre ;
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette abeille avoit tiré des fleurs,
Pouvait de sa piquure adoucir les douleurs.
Mais pour un lourd frélon, méchamment imbécile,
Qui vit du mal qu'il fait, & nuit sans être utile,
On écrâse à plaisir cet insecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille, & qui choque les yeux.
Quelle était votre erreur, ô vous, peintres vulgaires!
Vous, rivaux clandestins, dont les mains téméraires,
Dans ce cloître où Bruno semble encor respirer,
Par une lâche envie ont pu défigurer *f*)
Du Zeuxis des Français les savantes peintures!
L'honneur de son pinceau s'accrut par vos injures ;
Ces lambeaux déchirés en sont plus précieux ;
Ces traits en sont plus beaux, & vous plus odieux.
Détestons à jamais un si dangereux vice.
Ah! qu'il nous faut chérir ce trait plein de justice
D'un Critique modeste, & d'un vrai Bel-Esprit,
Qui, lorsque Richelieu follement entreprit
De rabaisser du Cid la naissante merveille,
Tandis que Chapelain osait juger Corneille,
Chargé de condamner cet ouvrage imparfait,

---

f) Quelques Peintres, ja[illegible] ses tableaux qui sont aux Chartreux de Le Sueur, gâtèren[illegible]treux.

Dit, pour tout jugement : Je voudrais l'avoir fait *g*).
C'est ainsi qu'un grand cœur fait penser d'un grand-homme.
A la voix de Colbert, Bernini vint de Rome ;
De Perrault *h*, dans le Louvre il admira la main.
Ah ! dit-il, si Paris renferme dans son sein
Des travaux si parfaits, un si rare génie,
Fallait-il m'appeler du fond de l'Italie ?
Voilà le vrai mérite. Il parle avec candeur ;
L'Envie est à ses pieds ; la paix est dans son cœur.
Qu'il est grand, qu'il est doux de se dire à soi-même :
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime !
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens:
Les arts nous ont unis, leurs beaux jours sont les miens.
C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
Ces chênes, ces sapins, qui s'élevent ensemble ;
Un suc toujours égal est préparé pour eux :
Leur pied touche aux enfers, leur cîme est dans les cieux:
Leur tronc inébranlable, & leur pompeuse tête
Résiste, en se touchant, aux coups de la tempête.
Ils vivent l'un par l'autre, ils triomphent du temps ;
Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpens
Se livrer, en sifflant, des guerres intestines,
Et de leur sang impur arroser leurs racines.

---

g) Habert de Cérisi, de l'Académie.

(*h* La belle façade du vieux Louvre est de M. Perrault.

Digitized by Google

VARIANTES DU DISCOURS

SUR L'ENVIE.

L'ETNA sur lui retombe, il en est terrassé.
Quelle était la raison du Magistrat perfide
Qui voulait en exil envoyer Aristide?
Il fut dans son dépit contraint de l'avouer;
Je suis las, disait-il, de l'entendre louer.
J'ai vu des courtisans, &c.

. . . .

Un petit monstre noir, peint de rouge & de blanc,
Ne doit point censurer ou Vénus, ou Rohan.
Ta rivale est aimée; un bon couplet contre elle
Ne peut ni l'enlaidir, ni te rendre plus belle.
Par le fougueux Jurieu, &c.

. . . .

Méprisable en son goût, détestable en ses mœurs,
Médisant acharné, quelle étrange manie
Fait abboyer ta voix contre une Académie?
As-tu, vieux Candidat, chez les quarante Élus,
Approché seulement de l'honneur d'un refus?
Hélas! quel est le fruit de tes cris imbéciles?
La police est sévère: on fouette les Zoïles.
Chacun avec mépris se détourne de toi;
Tout fuit, jusqu'aux enfans; & l'on sait trop pourquoi.
Détestons, Hermotime, un si dangereux vice.

O qu'il nous faut chérir, &c.

. . . .

Voilà le vrai mérite : il se peint dans ces traits.
C'est ainsi qu'en son âme on conserve la paix.
Qu'il est grand, &c.

Digitized by Google

QUATRIÈME DISCOURS.

DE LA MODÉRATION EN TOUT,

Dans l'étude, dans l'ambition, dans les plaisirs.

A M. H***.

Tout vouloir est d'un fou, l'excès est son partage :
La modération est le trésor du sage :
Il sait régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs,
Mettre un but à sa course, un terme à ses desirs.
Nul ne peut avoir tout ; l'amour de la science
A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance ;
La nature est ton livre, & tu prétends y voir
Moins ce qu'on a pensé, que ce qu'il faut savoir.
La raison te conduit ; avance à sa lumière ;
Marche encor quelques pas ; mais borne ta carrière ;
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter ;
Là commence un abîme, il le faut respecter.
Réaumur, dont la main si savante & si sûre
A percé tant de fois la nuit de la Nature,
M'apprendra-t-il jamais par quels subtils ressorts
L'éternel artisan fait végéter les corps ;
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que, reconnaissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit ;
D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent inutiles,

Digitized by Google

Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre & ressuscite avec un corps nouveau,
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ses aîles?
Le sage du Faï a) parmi les plants divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'Univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse & fugitive?
Malade & dans un lit, de douleurs accablé,
Par l'éloquent Silva vous êtes consolé:
Il sait l'art de guérir, autant que l'art de plaire.
Demandez à Silva par quel secret mystere
Ce pain, cet aliment, dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé;
Comment, toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines;
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, & penser mon cerveau?
Il lève au Ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie:
Demandez-le à ce DIEU qui nous donna la vie.
Couriers de la Physique, Argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
Ramenez, des climats soumis aux trois Couronnes,
Vos perches, vos secteurs, & sur-tout deux Laponnes b);

---

a) M. du Faï était Directeur du Jardin du Roi, qui avait été très-négligé jusqu'à lui; qui a été ensuite porté par M. de Buffon à un point qui fait l'admiration des Etrangers. On y conserve, outre les plantes, beaucoup d'autres raretés.

b) Messieurs de Maupertuis, Clairaut, le Monnier, &c,

Digitized by Google

Vous avez confirmé, dans ces lieux pleins d'ennui,
Ce que Newton connut sans sortir de chez lui.
Vous avez arpenté quelque faible partie
Des flancs toujours glacés de la Terre applatie :
Dévoilez ces ressorts qui font la pesanteur.
Vous connoissez les loix qu'établit son Auteur :
Parlez, enseignez-moi comment ses mains fécondes
Font tourner tant de Cieux, graviter tant de Mondes ;
Pourquoi, vers le Soleil notre globe entraîné,
Se meut autour de soi, sur son axe incliné ;
Parcourant en douze ans les célestes demeures,
D'où vient que Jupiter a son jour de dix heures ?
Vous ne le savez point. Votre savant compas
Mesure l'Univers, & ne le connaît pas.
Je vous vois dessiner, par un art infaillible,
Les dehors d'un palais à l'homme inaccessible ;
Les angles, les côtés sont marqués par vos traits ;
Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger, si ma débile vue
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue ?
Je n'imiterai point ce malheureux savant,
Qui, des feux de l'Etna scrutateur imprudent,
Marchant sur des monceaux de bitume & de cendre,
Fut consumé du feu qu'il cherchait à comprendre.
Modérons-nous sur-tout dans notre ambition ;
C'est du cœur des humains la grande passion.

---

allèrent en 1736 à Tornéo, mesurer un degré du Méridien, & amenèrent deux Laponnes. Les trois couronnes sont les armes de Suède, à qui Tornéo appartient.

Digitized by Google

L'empesé Magiſtrat, le Financier ſauvage,
La Prude aux yeux dévots, la Coquette volage,
Vont en poſte à Verſaille eſſuier des mépris,
Qu'ils reviennent ſoudain rendre en poſte à Paris.
Les libres habitans des rives du Permeſſe
Ont ſaiſi quelquefois cette amorce traîtreſſe;
Platon va raiſonner à la Cour de Denis:
Racine Janſéniſte eſt auprès de Louis.
L'auteur voluptueux qui célébra Glycère
Prodigue au fils d'Octave un encens mercénaire.
Moi-même, renonçant à mes premiers deſſeins,
J'ai vécu, je l'avoue, avec des Souverains.
Mon vaiſſeau fit naufrage aux mers de ces Sirènes:
Leur voix flatta mes ſens, ma main porta leurs chaînes:
On me dit: Je vous aime; & je crus, comme un ſot,
Qu'il était quelque idée attachée à ce mot.
J'y fus pris. J'aſſervis au vain deſir de plaire
La mâle liberté qui fait mon caractère;
Et, perdant la raiſon dont je devais m'armer,
J'allai m'imaginer qu'un Roi pouvait aimer.
Que je ſuis revenu de cette erreur groſſière!
A peine de la Cour j'entrais dans la carrière,
Que mon âme éclairée, ouverte au repentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir ſortir.
Raiſonneurs Beaux-Eſprits, & vous qui croyez l'être;
Voulez-vous vivre heureux? vivez toujours ſans Maître.
O vous qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs de Sibaris,
Qui, plongés dans le luxe, énervés de molleſſe,
Nourriſſez dans votre âme une éternelle ivreſſe,

Digitized by Google

Apprenez, insensés, qui cherchez le plaisir,
Et l'art de le connaître, & celui de jouir.
Les plaisirs sont les fleurs que notre divin Maître,
Dans les ronces du monde, autour de nous fait naître;
Chacune a sa saison, &, par des soins prudens,
On peut en conserver dans l'hiver de ses ans.
Mais s'il faut les cueuillir, c'est d'une main légère;
On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens de mollesse accablés,
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés;
Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre;
Quittons les voluptés pour savoir les reprendre.
Le travail est souvent le père du plaisir.
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
Le bonheur est un bien que nous vend la Nature.
Il n'est point ici bas de moisson sans culture:
Tout veut des soins, sans doute, & tout est acheté.
Regardez *c*) Brossoret, de sa table entêté,
Au sortir d'un spectacle, où de tant de merveilles
Le son perdu pour lui frappe en vain ses oreilles;
Il se traîne à souper, plein d'un secret ennui,
Cherchant en vain la joie, & fatigué de lui.
Son esprit, offusqué d'une vapeur grossière,
Jette encor quelques traits sans force & sans lumière;
Parmi les voluptés dont il croit s'enivrer,
Malheureux, il n'a pas le temps de desirer.
Jadis, trop caressé des mains de la Mollesse,
Le Plaisir s'endormit au sein de la Paresse:

---

c) C'était un Conseiller au Parlement, fort riche, homme voluptueux, & qui faisait excellente chère.

La langueur l'accabla ; plus de chants, plus de vers ;
Plus d'amour ; & l'ennui détruifait l'Univers.
Un Dieu, qui prit pitié de la Nature humaine,
Mit, auprès du Plaifir, le Travail & la Peine.
La Crainte l'éveilla, l'Efpoir guida fes pas ;
Ce cortége aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles :
Je le dis aux Amans, je le répète aux Belles.
Damon, tes fens trompeurs, & qui t'ont gouverné,
T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné.
Tu crois, dans les douceurs qu'un tendre amour apprête,
Soutenir de Daphné l'éternel tête-à-tête :
Mais ce bonheur ufé n'eft qu'un dégoût affreux,
Et vous avez befoin de vous quitter tous deux.
Ah ! pour vous voir toujours fans jamais vous déplaire,
Il faut un cœur plus noble, une âme moins vulgaire,
Un efprit vrai, fenfé, fécond, ingénieux,
Sans humeur, fans caprice, & fur-tout vertueux.
Pour les cœurs corrompus l'amitié n'eft point faite.
O divine amitié ! félicité parfaite !
Seul mouvement de l'âme où l'excès foit permis,
Change en biens tous les maux où le Ciel m'a foumis.
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les faifons & dans toutes les heures ;
Sans toi tout homme eft feul ; il peut, par ton appui,
Multiplier fon être & vivre dans autrui.
Idole d'un cœur jufte, & paffion du fage,
Amitié ! que ton nom couronne cet ouvrage ;
Qu'il préfide à mes vers, comme il règne en mon cœur ;
Tu m'appris à connaître, à chanter le bonheur.

Digitized by Google

VARIANTES DU DISCOURS
SUR LA MODÉRATION.

IL ne parut à Paris qu'en 1739 : c'était alors une Epître adressée à M. *Helvétius*, Fermier-Général, fils du premier Médecin de la Reine.

. . . .

Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie.
Revole, Maupertuis, de ces déserts glacés,
Où les rayons du jour sont six mois éclipsés :
Apôtre de Newton, digne appui d'un tel Maître ;
Né pour la vérité, viens la faire connaître.
Héros de la Physique, Argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
Dont le travail immense & l'exacte mesure
De la Terre étonnée ont fixé la figure ;
Dévoilez ces ressorts, &c.

. . . .

C'est du cœur des humains la grande passion :
On cherche à s'élever beaucoup plus qu'à s'instruire.
Vingt savans qu'Apollon prenait soin de conduire,
De l'éclat des grandeurs n'ont pu se détromper :
Au Parnasse ils règnaient, la Cour les vit ramper.
La Cour est de Circé le palais redoutable,
La Fortune y préside, enchanteresse aimable,
Qui, des mains des Plaisirs préparant son poison,
Par un filtre invincible, assoupit la Raison.

Digitized by Google

Qui la voit est changé, c'est en vain qu'on la brave;
On est arrivé libre, on s'en retourne esclave.
Le Guerrier, tout couvert du sang des ennemis,
Le Magistrat austère, & le grossier Commis,
Et la Dévote adroite, & le Marquis volage,
Tout y cherche à l'envi l'argent & l'esclavage.
Laissons ces insensés, que leur espoir séduit,
Courir en malheureux au bonheur qui les fuit.
Mes vers ne peuvent rien contre tant de folie;
La seule adversité peut réformer leur vie.
Parlons de nos plaisirs : ce sujet plein d'appas
Est bien moins dangereux, & ne s'épuise pas.
De nos réflexions c'est la source féconde;
Il vaut mieux en parler que des Maîtres du Monde.
Que m'importe leur trône, & quel suprême honneur,
Quel éclat peut valoir un sentiment du cœur?
Les plaisirs sont les fleurs, &c.

Dans une Edition postérieure, on trouvoit dans la tirade qui remplace celle qu'on vient de lire, les quatre vers suivans, qui ont été retranchés.

Prodigue au fils d'Octave un encens mercénaire.
S'ils ont cherché la Cour, ils ont porté des fers :
Mais leur sagesse au moins les a rendu légers.
Horace, modéré, vécut riche & tranquile.
Qui veut tout, n'obtient rien; le discret est l'habile.
O vous qui ramenez, &c.

. . . .

Ce cortége aujourd'hui l'accompagne ici-bas.

Digitized by Google

Ne nous en plaignons point, imitons la Nature ;
Elle couvre nos champs de glace ou de verdure ;
Tout renaît au Printemps, tout mûrit dans l'Été ;
Livrons-nous donc comme elle à la diversité.
Climène a peu d'esprit, elle est vive, légère ;
Touché de ses appas, vous avez su lui plaire.
Vous pensez, sur la foi de vos emportemens,
De vos jours à ses pieds couler tous les momens :
Mais bientôt de vos sens vous voyez l'imposture ;
Ce feu follet s'éteint, faute de nourriture ;
Votre bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux,
Et vous, &c.

Dans la seconde Edition, on lisait les trois vers suivans, après celui-ci.

Je le dis aux Amans, je le répète aux Belles.

De l'uniformité l'importune langueur
Glace un cœur émoussé par l'excès du bonheur ;
D'un séducteur plaisir redoutez l'imposture.
Ce feu follet, &c.

Digitized by Google

CINQUIÈME DISCOURS.

SUR LA NATURE DU PLAISIR.

JUSQU'A quand verrons-nous ce rêveur fanatique
Fermer le Ciel au monde, &, d'un ton despotique,
Damnant le genre humain, qu'il prétend convertir,
Nous prêcher la vertu pour la faire haïr?
Sur les pas de Calvin, ce fou sombre & sévère
Croit que DIEU, comme lui, n'agit qu'avec colère.
Je crois voir d'un Tyran le Ministre abhorré,
D'esclaves qu'il a faits tristement entouré,
Dictant d'un air hideux ses volontés sinistres.
Je cherche un Roi plus doux, & de plus doux Ministres.
a) Timon se croit parfait depuis qu'il n'aime rien.
Il faut que l'on soit homme, afin d'être Chrétien.
Je suis homme, & d'un DIEU je chéris la clémence.
Mortels, venez à lui, mais par reconnaissance.
La Nature, attentive à remplir nos desirs,
Vous appelle à ce DIEU par la voix des plaisirs.
Nul encor n'a chanté sa bonté toute entière.
Par le seul mouvement il conduit la matière:
Mais c'est par le plaisir qu'il conduit les humains.
Sentez du moins les dons prodigués par ses mains.

---

a) Cette pièce est uniquement fondée sur l'impossibilité où est l'homme d'avoir des sensations par lui-même. Tout sentiment prouve un Dieu, & tout sentiment agréable prouve un Dieu bienfaisant.

Digitized by Google

Tout mortel au plaisir a dû son existence.
Par lui le corps agit, le cœur sent, l'esprit pense.
Soit que du doux sommeil la main ferme vos yeux,
Soit que le jour pour vous vienne embellir les Cieux;
Soit que, vos sens flétris cherchant leur nourriture,
L'aiguillon de la faim presse en vous la nature,
Ou que l'amour vous force, en des momens plus doux,
A produire un autre être, à revivre après vous;
Par-tout d'un DIEU clément la bonté salutaire
Attache à vos besoins un plaisir nécessaire.
Les mortels, en un mot, n'ont point d'autre moteur;
Sans l'attrait du plaisir, sans ce charme vainqueur,
Qui des loix de l'hymen eût subi l'esclavage?
Quelle Beauté jamais aurait eu le courage
De porter un enfant dans son sein renfermé,
Qui déchire, en naissant, les flancs qui l'ont formé;
De conduire avec crainte une enfance imbécile,
Et d'un âge fougueux l'imprudence indocile?
Ah! dans tous vos états, en tout temps, en tout lieu;
Mortels, à vos plaisirs reconnaissez un DIEU.
Que dis-je? à vos plaisirs! C'est à la douleur même
Que je connais de DIEU la sagesse suprême.
Ce sentiment si prompt dans nos corps répandu,
Parmi tous nos dangers sentinelle assidu,
D'une voix salutaire incessamment nous crie:
Ménagez, défendez, conservez votre vie.
Chez de sombres dévots l'amour-propre est damné;
C'est l'ennemi de l'homme, aux enfers il est né.
Vous vous trompez, ingrats; c'est un don de DIEU même.
Tout amour vient du Ciel; DIEU nous chérit, il s'aime.

Digitized by Google

Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
Dans nos concitoyens, sur-tout dans nos amis.
Cet amour nécessaire est l'âme de notre âme,
Notre esprit est porté sur ses aîles de flâme.
Oui, pour nous élever aux grandes actions,
DIEU nous a par bonté donné les passions *b*).
Tout dangereux qu'il est, c'est un présent céleste;
L'usage en est heureux, si l'abus est funeste.
J'admire & ne plains point un cœur maître de soi;
Qui, tenant ses desirs enchaînés sous sa loi,
S'arrache au genre humain pour DIEU qui nous fit naître;
Se plaît à l'éviter plutôt qu'à le connaître;
Et brûlant pour son DIEU d'un amour dévorant,
Fuit les plaisirs permis, par un plaisir plus grand.
Mais que, fier de ses croix, vain de ses abstinences,
Et sur-tout en secret lassé de ses souffrances,

---

b) Comme presque tous les mots d'une Langue peuvent être entendus en plus d'un sens, il est bon d'avertir ici qu'on entend par le mot *passions*, des desirs vifs & continus de quelque bien que ce puisse être. Ce mot vient de *pâtir*, parce qu'il n'y a aucun desir sans souffrance; desirer un bien, c'est souffrir l'absence de ce bien, c'est *pâtir*, c'est avoir une passion; & le premier pas vers le plaisir est essentiellement un soulagement de cette souffrance. Les vicieux & les gens de bien ont tous également de ces desirs vifs & continus, appellés *passions*, qui ne deviennent des vices que par leur objet. Le desir de réussir dans son art, l'amour conjugal, l'amour paternel, le goût des sciences, sont des passions qui n'ont rien de criminel. Il seroit à souhaiter que les Langues eussent des mots pour exprimer les desirs habituels qui en soi sont indifférents, ceux qui sont vertueux, ceux qui sont coupables; mais il n'y a aucune Langue au monde qui ait des signes représentatifs de chacune de nos idées; & l'on est obligé de se servir du même mot dans une acception différente, à-peu-près comme on se sert quelquefois du même instrument pour des ouvrages de différente nature.

Digitized by Google

Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté,
L'hymen, le nom de pere, & la société ;
On voit de cet orgueil la vanité profonde.
C'est moins l'ami de DIEU que l'ennemi du monde ;
On lit dans ses chagrins les regrets des plaisirs.
Le Ciel nous fit un cœur, il lui faut des desirs.
Des Stoïques nouveaux le ridicule maître
Prétend m'ôter à *moi*, me priver de mon être.
DIEU, si nous l'en croyons, serait servi par nous ;
Ainsi qu'en son Sérail un Musulman jaloux,
Qui n'admet près de lui que ces monstres d'Asie,
Que le fer a privés des sources de la vie *c*).
Vous qui vous élevez contre l'Humanité,
N'avez-vous lu jamais la docte Antiquité ?
Ne connaissez-vous point les filles de Pélie ?
Dans leur aveuglement voyez votre folie.
Elles croyaient dompter la nature & le temps,
Et rendre leur vieux père à la fleur de ses ans :
Leurs mains, par piété, dans son sein se plongerent
Croyant le rajeunir, ses filles l'égorgerent.
Voilà votre portrait, Stoïques abusés ;
Vous voulez changer l'homme, & vous le détruisez.
Usez, n'abusez point ; le Sage ainsi l'ordonne.
Je fuis également Épictète & Pétrone.
L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.
Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines ;
De ce coursier fougueux je veux tenir les rênes,

c) Cela ne regarde que les esprits outrés, qui veulent ôter à l'homme tous les sentimens.

Digitized by Google

Je veux que ce torrent, par un heureux ſecours,
Sans inonder mes champs, les abbreuve en ſon cours.
Vents, épurez les airs, & ſoufflez ſans tempêtes;
Soleil, ſans nous brûler, marche & luis ſur nos têtes.
DIEU des êtres penſans, DIEU des cœurs fortunés,
Conſervez les deſirs que vous m'avez donnés,
Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux-arts & de la ſolitude.
Voilà mes paſſions; mon âme, en tous les temps,
Goûta de leurs attraits les plaiſirs conſolans.
Quand ſur les bords du Mein deux écumeurs barbares,
Des loix des nations violateurs avares,
Deux frippons à brevet, brigands accrédités,
Épuiſaient contre moi leurs lâches cruautés,
Le travail occupait ma fermeté tranquile;
Des arts qu'ils ignoraient leur antre fut l'aſyle.
Ainſi le Dieu des bois enflait ſes chalumeaux,
Quand le voleur Cacus enlevait ſes troupeaux.
Il n'interrompit point ſa douce mélodie.
Heureux qui, juſqu'au temps du terme de ſa vie,
Des beaux-arts amoureux, peut cultiver leurs fruits!
Il brave l'injuſtice, il calme ſes ennuis;
Il pardonne aux humains, il rit de leur délire,
Et de ſa main mourante il touche encor ſa lyre.

Digitized by Google

VARIANTES DU DISCOURS SUR LA NATURE DU PLAISIR.

Je cherche un Roi plus doux, & de plus doux Ministres;
Pascal se crut parfait, alors qu'il n'aima rien.

. . . .

Ménagez, défendez, conservez votre vie.
O moitié de notre être! amour-propre enchanteur!
Sans nous tyranniser, règne dans notre cœur;
Pour aimer un autre homme, il faut s'aimer soi-même.
Que Dieu soit notre exemple; il nous chérit, il s'aime:
Nous nous aimons dans nous, &c.

. . . .

Vous voulez changer l'homme, & vous le détruisez.
Un Monarque de l'Inde, honnête-homme & peu sage,
Vers les rives du Gange, après un long orage,
Voyant de vingt vaisseaux les débris dispersés,
Des mâts demi-rompus & des morts entassés,
Fit fermer, par pitié, le port de son rivage,
Défendit que jamais, par un profane usage,
Les pins de ses forêts, façonnés en vaisseaux,
Portassent, sur les mers, à des peuples nouveaux,
Les fruits trop dangereux de l'humaine avarice.
Un Bonze l'applaudit, on vanta sa justice:
Mais bientôt, triste Roi d'un État indigent,
Il se vit sans pouvoir, ainsi que sans argent.
Un voisin, moins bigot, & bien plus sage Prince,
Conquit en peu de temps sa stérile Province;

Digitized by Google

Il rendit la mer libre, & l'État fut heureux.
Je suis loin d'en conclurre, orateur dangéreux;
Qu'il faut, &c.

. . . .

Voilà mes passions. Vous qui les approuvez,
Vous l'honneur de ces arts par vos mains cultivés,
Vous dont la passion nouvelle & généreuse,
Est d'éclairer la Terre & de la rendre heureuse,
Grand Prince, esprit sublime, heureux présent du Ciel,
Qui connaît mieux que vous les dons de l'Éternel?
Aidez ma voix tremblante & ma lyre affaiblie,
A chanter le bonheur qu'il répand sur la vie:
Qu'un autre en frémissant craigne ses cruautés;
Un cœur aimé de vous ne sent que ses bontés.

Digitized by Google

SIXIÈME DISCOURS.

DE LA NATURE DE L'HOMME.

LA voix de la vertu préſide à tes concerts ;
Elle m'appelle à toi par le charme des vers.
Ta grande étude eſt l'homme, & de ce labyrinthe
Le fil de la raiſon te fait chercher l'enceinte.
Montre l'homme à mes yeux ; honteux de m'ignorer ;
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
Deſpréaux & Paſcal en ont fait la ſatyre.
Pope, & le grand Leibnitz, moins enclins à médire ;
Semblent dans leurs écrits prendre un ſage milieu ;
Ils deſcendent à l'homme, ils s'élèvent à DIEU.
Mais quelle épaiſſe nuit voile encor la nature ?
Sur l'Œdipe nouveau de cette énigme obſcure ;
Chacun a dit ſon mot ; on a long-temps rêvé ;
Le vrai ſens de l'énigme eſt-il enfin trouvé ?
Je ſais bien qu'à ſouper chez Laïs ou Catulle ;
Cet examen profond paſſe pour ridicule.
Là, pour tout argument, quelques couplets malins
Exercent plaiſamment nos cervaux libertins.
Autre temps, autre étude ; & la raiſon ſévère
Trouve accès à ſon tour, & peut ne point déplaire.
Dans le fond de ſon cœur on ſe plaît à rentrer ;
Nos yeux cherchent le jour lent à nous éclairer.
Le grand monde eſt léger, inappliqué, volage ;
Sa voix trouble & ſéduit. Eſt-on ſeul : on eſt ſage.

Digitized by Google

Je veux l'être, je veux m'élever, avec toi,
Des fanges de la Terre au trône de son Roi.
Montre-moi, si tu peux, cette chaîne invisible
Du Monde des Esprits & du Monde sensible,
Cet ordre si caché de tant d'êtres divers,
Que Pope, après Platon, crut voir dans l'Univers.
Vous me pressez en vain. Cette vaste science,
Ou passe ma portée, ou me force au silence.
Mon esprit, resserré sous le compas Français,
N'a point la liberté des Grecs & des Anglais.
Pope a droit de tout dire, & moi je dois me taire:
A Bourge un Bachelier peut percer ce mystère.
Je n'ai point mes degrés, & je ne prétends pas
Hazarder, pour un mot, de dangereux combats.
Écoutez seulement un récit véritable,
Que peut-être Fourmont *a*) prendra pour une fable;
Et que je lus hier dans un livre Chinois,
Qu'un Jésuite à Pékin traduisit autrefois.
Un jour quelques souris se disaient l'une à l'autre:
Que ce Monde est charmant! quel Empire est le nôtre!
Ce palais si superbe est élevé pour nous;
De toute éternité DIEU nous fit ces grands trous.
Vois-tu ces gras jambons sous cette voûte obscure?
Ils y furent créés des mains de la Nature.
Ces montagnes de lard, éternels alimens,
Sont pour nous en ces lieux jusqu'à la fin des temps.
Oui, nous sommes, grand DIEU! si l'on en croit nos sages,
Le chef-d'œuvre, la fin, le but de tes ouvrages.

---

a) Homme très-savant dans l'Histoire des Chinois, & même dans leur Langue.

Digitized by Google

Les chats ſont dangereux & prompts à nous manger ;
Mais c'eſt pour nous inſtruire & pour nous corriger.
Plus loin, ſur le duvet d'une herbe renaiſſante,
Près des bois, près des eaux, une troupe innocente
De canards naſillants, de dindons rengorgés,
De gros moutons bêlants que leur laine a chargés,
Diſaient : Tout eſt à nous, bois, prés, étangs, montagnes ;
Le Ciel pour nos beſoins fait verdir les campagnes.
L'âne paiſſait auprès, &, ſe mirant dans l'eau,
Il rendit grâce au Ciel, en ſe trouvant ſi beau.
Pour les ânes, dit-il, le Ciel a fait la Terre ;
L'homme eſt né mon eſclave, il me panſe, il me ferre ;
Il m'étrille, il me lave ; il prévient mes deſirs,
Il bâtit mon ſérail, il conduit mes plaiſirs :
Reſpectueux témoin de ma noble tendreſſe,
Miniſtre de ma joie, il m'amène une âneſſe ;
Et je ris, quand je vois cet eſclave orgueilleux
Envier l'heureux don que j'ai reçu des Cieux.
L'homme vint, & cria : Je ſuis puiſſant & ſage :
Cieux, Terres, Élémens, tout eſt pour mon uſage ;
L'Océan fut formé pour porter mes vaiſſeaux ;
Les vents ſont mes couriers, les aſtres mes flambeaux ;
Ce globe qui des nuits blanchit les ſombres voiles,
Croît, décroît, fuit, revient, & préſide aux étoiles ;
Moi, je préſide à tout ; mon eſprit éclairé
Dans les bornes du Monde eût été trop ſerré.
Mais enfin, de ce Monde & l'Oracle & le Maître ;
Je ne ſuis point encor ce que je devrais être.
Quelques Anges alors, qui là-haut dans les Cieux
Règlent ces mouvements imparfaits à nos yeux,

Digitized by Google

En faiſant tournoyer ces immenſes planètes,
Diſaient : Pour nos plaiſirs ſans doute elles ſont faites.
Puis de-là ſur la Terre ils jettaient un coup-d'œil ;
Ils ſe moquaient de l'homme & de ſon ſot orgueil.
Le Tien *b*) les entendit ; il voulut que ſur l'heure
On les fît aſſembler dans ſa haute demeure,
Ange, homme, quadrupède, & ces êtres divers,
Dont chacun forme un Monde en ce vaſte Univers.

Ouvrages de mes mains, enfants du même père,
Qui portez, leur dit-il, *mon divin caractère,*
Vous êtes nés pour moi, rien ne fut fait pour vous :
Je ſuis le centre unique où vous répondez tous.
Des deſtins & des temps connaiſſez le ſeul maître.
Rien n'eſt grand ni petit, tout eſt ce qu'il doit être.
D'un parfait aſſemblage inſtruments imparfaits,
Dans votre rang placé, demeurez ſatisfaits.
L'homme ne le fut point. Cette indocile eſpèce
Sera-t-elle occupée à murmurer ſans ceſſe ?
Un vieux Lettré Chinois, qui toujours ſur les bancs
Combattit la raiſon par de beaux arguments,
Plein de Confucius, & ſa Logique en tête,
Diſtinguant, concluant, préſenta ſa requête.
Pourquoi ſuis-je en un point reſſerré par le temps ?
Mes jours devraient aller par de-là vingt-mille ans ;
Ma taille pour le moins dut avoir cent coudées.
D'où vient que je ne puis, plus prompt que mes idées,
Voyager dans la lune, & réformer ſon cours ?
Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes jours ?

b) Dieu des Chinois.

Pourquoi

Pourquoi ne puis-je, au gré de ma pudique flamme,
Faire au moins en trois mois cent enfants à ma femme?
Pourquoi fus-je en un jour si las de ses attraits?
Tes *pourquoi*, dit le DIEU, ne finiraient jamais:
Bientôt tes questions vont être décidées:
Va chercher ta réponse au pays des idées;
Pars. Un Ange aussi-tôt l'emporte dans les airs,
Au sein du vuide immense où se meut l'Univers,
A travers cent soleils entourés de planètes,
De lunes & d'anneaux, & de longues comètes:
Il entre dans un globe, où d'immortelles mains
Du Roi de la Nature ont tracé les dessins;
Où l'œil peut contempler les images visibles
Et des Mondes réels & des Mondes possibles.
Mon vieux Lettré chercha, d'espérance animé,
Un Monde fait pour lui, tel qu'il l'aurait formé.
Il cherchait vainement: l'Ange lui fait connaître
Que rien de ce qu'il veut en effet ne peut être;
Que, si l'homme eût été tel qu'on feint les Géans,
Faisant la guerre au Ciel, où plutôt au bon-sens;
S'il eût à vingt mille ans étendu sa carrière,
Ce petit amas d'eau, de sable & de poussière
N'eût jamais pu suffire à nourrir dans son sein
Ces énormes enfants d'un autre genre humain.
Le Chinois argumente; on le force à conclure
Que dans tout l'Univers chaque être a sa mesure;
Que l'homme n'est point fait pour de vastes desirs;
Que sa vie est bornée, ainsi que ses plaisirs;
Que le travail, les maux, la mort sont nécessaires;
Et que, sans fatiguer, par de lâches prières,

Digitized by Google

La volonté d'un DIEU qui ne saurait changer,
On doit subir la loi qu'on ne peut corriger,
Voir la mort d'un œil ferme & d'une âme soumise.
Le Lettré convaincu, non sans quelque surprise,
S'en retourne ici-bas, ayant tout approuvé;
Mais il y murmura, quand il fut arrivé.
Convertir un Docteur est une œuvre impossible.
Matthieu c) Garro chez nous eut l'esprit plus fléxible:
Il loua DIEU de tout. Peut-être qu'autrefois
De long ruisseaux de lait serpentaient dans nos bois;
La lune était plus grande, & la nuit moins obscure:
L'hiver se couronnait de fleurs & de verdure:
L'homme, ce Roi du Monde, & Roi très-fainéant,
Se contemplait à l'aise, admirait son néant,
Et, formé pour agir, se plaisait à rien faire.
Mais pour nous, fléchissons sous un sort tout contraire:
Contentons-nous des biens qui nous sont destinés,
Passagers comme nous, & comme nous bornés.
Sans rechercher en vain ce que peut notre Maître,
Ce que fut notre Monde, & ce qu'il devrait être,
Observons ce qu'il est, & recueillons le fruit
Des trésors qu'il renferme, & des biens qu'il produit.
Si du DIEU qui nous fit l'éternelle puissance
Eût à deux jours au plus borné notre existence,
Il nous aurait fait grâce; il faudrait consumer
Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer.

---

c) Voyez la Fable de la Fontaine:

En louant Dieu de toute chose,
Garro retourne à la maison.

Digitized by Google

Le temps est assez long pour quiconque en profite ;
Qui travaille & qui pense en étend la limite.
On peut vivre beaucoup sans végéter long-temps ;
Et je vais te prouver par mes raisonnemens.....
Mais malheur à l'Auteur qui veut toujours instruire !
Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

C'est ainsi que ma Muse, avec simplicité,
Sur des tons différens chantait la vérité,
Lorsque, de la Nature éclaircissant les voiles,
Nos Français à Quito cherchaient d'autres étoiles ;
Que Clairaut, Maupertuis, entourés de glaçons,
D'un secteur à lunette étonnaient les Lapons ;
Tandis que, d'une main stérilement vantée,
Le hardi Vaucanson, rival de Prométhée,
Semblait, de la Nature imitant les ressorts,
Prendre le feu des Cieux pour animer les corps.

Pour moi loin des Cités, sur les bords du Permesse,
Je suivais la Nature, & cherchait la sagesse ;
Et des bords de la sphère où s'emporta Milton,
Et de ceux de l'abîme où pénétra Newton,
Je les voyais franchir leur carrière infinie,
Amant de tous les arts & de tout grand génie,
Implacable ennemi du calomniateur,
Du fanatique absurde & du vil délateur ;
Ami sans artifice, Auteur sans jalousie ;
Adorateur d'un DIEU, mais sans hypocrisie ;
Dans un corps languissant, de cent maux attaqué,
Gardant un esprit libre, à l'étude appliqué ;
Et sachant qu'ici-bas la félicité pure
Ne fut jamais permise à l'humaine nature.

Digitized by Google

VARIANTES DU DISCOURS

SUR LA NATURE DE L'HOMME.

Que sa vie est bornée, ainsi que ses plaisirs;
Que Dieu seul a raison, sans qu'il nous en informe,
Le Lettré, convaincu de sa sottise énorme,
S'en retourne ici-bas, &c.

Digitized by Google

SEPTIÈME DISCOURS

SUR LA VRAIE VERTU.

LE nom de la Vertu retentit ſur la Terre ;
On l'entend au Théâtre, au Barreau, dans la Chaire ;
Juſqu'au milieu des Cours il parvient quelquefois :
Il s'eſt même gliſſé dans les Traités des Rois.
C'eſt un beau mot, ſans doute, & qu'on ſe plaît d'entendre ;
Facile à prononcer, difficile à comprendre.
On trompe, on eſt trompé. Je crois voir des jetons
Donnés, reçus, rendus, troqués par des frippons ;
Ou bien ces faux billets, vains enfans du ſyſtême
De ce fou d'Écoſſais qui ſe dupa lui-même.
Qu'eſt-ce que la Vertu ? Le meilleur Citoyen,
Brutus ſe repentit d'être un homme de bien :
La vertu, diſait-il, eſt un nom ſans ſubſtance.
L'école de Zénon, dans ſa fière ignorance,
Prit jadis pour vertu l'inſenſibilité.
Dans les champs Lévantins le Derviche hébété,
L'œil au Ciel, les bras hauts & l'eſprit en prières,
Du Seigneur, en danſant, invoque les lumières,
Et tournant dans un cercle, au nom de Mahomet,
Croit de la Vertu même atteindre le ſommet.
Les reins ceints d'un cordon, l'œil armé d'impudence,
Un Hermite à ſandale, engraiſſé d'ignorance,
Parlant du nez à DIEU, chante, au dos d'un lutrin,
Cent cantiques hébreux mis en mauvais Latin.

Digitized by Google

Le Ciel puiſſe bénir ſa piété profonde !
Mais quel en eſt le fruit? Quel bien fait-il au monde ?
Malgré la ſainteté de ſon auguſte emploi,
C'eſt n'être bon à rien, de n'être bon qu'à ſoi.
Quand l'ennemi divin des Scribes & des Prêtres,
Chez Pilate autrefois fut conduit par des traîtres,
De cet air inſolent, qu'on nomme dignité,
Le Romain demanda : *Qu'eſt-ce que vérité ?*
L'Homme-Dieu, qui pouvait l'inſtruire ou le confondre,
A ce Juge orgueilleux dédaigna de répondre.
Son ſilence éloquent diſait aſſez à tous,
Que ce vrai tant cherché ne fut point fait pour nous.
Mais lorſque, pénétré d'une ardeur ingénue,
Un ſimple Citoyen l'aborda dans la rue,
Et que, diſciple ſage, il prétendit ſavoir
Quel eſt l'état de l'homme, & quel eſt ſon devoir ;
Sur ce grand intérêt, ſur ce point qui nous touche ;
Celui qui ſavait tout ouvrit alors la bouche,
En dictant, d'un ſeul mot, ſes décrets ſolemnels :
Aimez Dieu, lui dit-il ; mais aimez les mortels :
Voilà l'homme & ſa Loi. C'eſt aſſez ; le Ciel même
A daigné tout nous dire, en ordonnant qu'on aime :
Le monde eſt médiſant, vain, léger, envieux,
Le fuir eſt très-bien fait, le ſervir encor mieux :
A ſa famille, aux ſiens, je veux qu'on ſoit utile.
Où vas-tu, loin de moi, fanatique indocile ?
Pourquoi ce teint jauni, ces regards effarés,
Ces élans convulſifs & ces pas égarés *a*) ?

---

a) Les Convulſionnaires.

Contre un siècle indévot, plein d'une sainte rage,
Tu cours chez ta Béate à son cinquième étage.
Quelques Saints possédés, dans cet honnête lieu,
Jurent, tordent les mains en l'honneur du BON DIEU;
Sur leurs tréteaux montés, ils rendent des oracles,
Prédisent le passé, font cent autres miracles.
L'aveugle y vient pour voir, &, des deux yeux privé,
Retourne aux Quinze-Vingts marmotant son *Ave*.
Le boîteux saute & tombe; & sa sainte famille
Le ramène, en chantant, porté sur sa béquille.
Le sourd, au front stupide, écoute & n'entend rien.
D'aise alors tout pâmés, de pauvres gens de bien,
Qu'un sot voisin bénit, & qu'un fourbe seconde,
Aux filles du quartier prêchent la fin du Monde.
Je sais que ce mystère a de nobles appas.
Les Saints ont des plaisirs que je ne connais pas.
Les miracles sont bons: mais soulager son frère,
Mais tirer son ami du sein de la misère,
Mais à ses ennemis pardonner leurs vertus;
C'est un plus grand miracle, & qui ne se fait plus.
Ce Magistrat, dit-on, est sévère, inflexible:
Rien n'amollit jamais sa grande âme insensible.
J'entends: il fait haïr sa place & son pouvoir;
Il fait des malheureux par zèle & par devoir.
Mais l'a-t-on jamais vu, sans qu'on le sollicite,
Courir, d'un air affable, au-devant du mérite;
Le choisir dans la foule, & donner son appui
A l'honnête-homme obscur qui se taît devant lui?
De quelques criminels il aura fait justice:
C'est peu d'être équitable, il faut rendre service.

Digitized by Google

Le juste est bienfaisant. On conte qu'autrefois
Le Ministre odieux d'un de nos meilleurs Rois,
Lui disait, en ces mots, son avis despotique :
Timante est en secret bien mauvais Catholique,
On a trouvé chez lui la Bible de Calvin
A ce funeste excès vous devez mettre un frein;
Il faut qu'on l'emprisonne, ou du moins qu'on l'exile.
Comme vous, dit le Roi, Timante m'est utile;
Vous m'apprenez assez quels sont ses attentats;
Il m'a donné son sang, & vous n'en parlez pas.
De ce Roi bienfaisant la prudence équitable
Peint mieux que vingt sermons la vertu véritable.

Du nom de vertueux seriez-vous honoré,
Doux & discret Cyrus, en vous seul concentré,
Prêchant le sentiment, vous bornant à séduire;
Trop faible pour servir, trop paresseux pour nuire;
Honnête-homme indolent, qui, dans un doux loisir,
Loin du mal & du bien, vivez pour le plaisir ?
Non : je donne ce titre au cœur tendre & sublime,
Qui soutient hardiment son ami qu'on opprime.
Il t'était dû, sans doute, éloquent Pélisson,
Qui défendis Fouquet du fond de ta prison.
Je te rends grâce, ô Ciel, dont la bonté propice
M'accorda des amis dans les temps d'injustice;
Des amis courageux, dont la mâle vigueur
Repoussa les assauts du calomniateur,
Du Fanatisme ardent, du ténébreux Zoïle,
Du Ministre abusé par leur troupe imbécile,
Et des petits Tyrans bouffis de vanité,
Dont mon indépendance irritait la fierté.

Digitized by Google

Oui, pendant quarante ans, pourſuivi par l'envie,
Des amis vertueux ont conſolé ma vie.
J'ai mérité leur zele & leur fidélité ;
J'ai fait quelques ingrats, & ne l'ai point été.
Certain Légiſlateur *b*), dont la plume féconde
Fit tant de vains projets pour le bien de ce Monde ;
Et qui depuis trente ans écrit pour des ingrats,
Vient de créer un mot qui manque à Vaugelas :
Ce mot eſt *bienfaiſance* : il me plaît, il raſſemble,
Si le cœur en eſt cru, bien des vertus enſemble.
Petits Grammairiens, grands Précepteurs des ſots,
Qui peſez la parole, & meſurez les mots,
Pareille expreſſion vous ſemble hazardée :
Mais l'Univers entier doit en chérir l'idée.

---

b) L'Abbé de Saint-Pierre. C'eſt lui qui a mis le mot de *bienfaiſance* à la mode, à force de le répéter. On l'appelle Légiſlateur, parce qu'il n'a écrit que pour réformer le Gouvernement. Il s'eſt rendu un peu ridicule en France par l'excès de ſes bonnes intentions.

Digitized by Google

VARIANTES DU DISCOURS
SUR LA VRAIE VERTU.

Aux filles du quartier prêchent la fin du Monde.
Je sais que ce saint œuvre a des charmes puissans :
Mais, dis-moi, n'as-tu point de devoirs plus pressans ?
D'où vient que ton ami languit dans la misère ?
Pourquoi lui refuser le plus vil nécessaire ?
Chez toi, chez tes pareils, le seul riche est sauvé,
Et le pauvre inutile est le seul réprouvé.
Ce Magistrat, &c.
Peint mieux que vingt sermons la vertu véritable.
Ce beau nom de vertu sera-t-il accordé
Au mérite farouche, à l'art toujours fardé ;
A l'indolent Germont, dont la pitié discrette
Craint de parler pour moi, quand Séjan m'inquiette ;
Au faible & doux Cyrus, tout le jour occupé
Des propos d'un flatteur & des soins d'un soupé ?
Non : je donne ce titre au cœur tendre & sublime,
Qui prévient les besoins d'un ami qu'on opprime ;
Je le donne à Normand ; je le donne à Cochin,
Dont l'éloquente voix protégea l'orphelin :
Non pas à toi, Griffon, babillard mercénaire,
Qui, prodiguant en vain ta vénale colère,
Et changeant un art noble en un lâche métier,
N'as fait qu'un plat libelle, au lieu d'un plaidoyer.

. . . .

Tendre & ſolide ami, bienfaiteur généreux,
Qui peut te refuſer le nom de vertueux ?
Jouis de ce grand titre, ô toi dont la ſageſſe
N'eſt point le fruit amer d'une auſtère rudeſſe ;
Toi qui, malgré l'éclat dont tu bleſſes les yeux,
Peux compter plus d'amis que tu n'as d'envieux.
Certain Légiſlateur, &c.

Digitized by Google

LE TEMPLE DE L'AMITIÉ.

AU fond d'un bois à la paix consacré,
Séjour heureux de la Cour ignoré,
S'élève un Temple, où l'art & ses prestiges
N'étalent point l'orgueil de leurs prodiges,
Où rien ne trompe & n'éblouit les yeux,
Où tout est vrai, simple, & fait pour les Dieux.
De bons Gaulois de leurs mains le fondèrent;
A l'Amitié leurs cœurs le dédièrent.
Las! ils pensaient, dans leur crédulité,
Que par leur race il serait fréquenté.
En vieux langage on v it sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste & de Pilade,
Le médaillon du bon Pyrithoüs,
Du sage Achate, & du tendre Nisus,
Tous grands héros, tous amis véritables.
Ces noms sont beaux; mais ils sont dans les fables.
Les doctes Sœurs ne chantent qu'en ces lieux,
Car on les siffle au superbe Empyrée.
On n'y voit point Mars & sa Cythérée;
Car la Discorde est toujours avec eux:
L'Amitié vit avec très-peu de Dieux.
A ses côtés sa fidèle interprète,
La Vérité, charitable & discrette,

Digitized by Google

Toujours utile à qui veut l'écouter,
Attend en vain qu'on l'ose consulter :
Nul ne l'approche, & chacun la regrette.
Par contenance un livre est dans ses mains,
Où sont écrits les bienfaits des humains ;
Doux monuments d'estime & de tendresse,
Donnés sans faste, acceptés sans bassesse,
Du protecteur noblement oubliés,
Du protégé sans regret publiés.
C'est des vertus l'Histoire la plus pure :
L'histoire est courte, & le livre est réduit
A deux feuillets de gothique écriture,
Qu'on n'entend plus, & que le temps détruit.
Or des humains quelle est donc la manie ?
Toute amitié de leurs cœurs est bannie :
Et cependant on les entend toujours
De ce beau nom décorer leurs discours.
Ses ennemis ne jurent que par elle :
En la fuyant chacun s'y dit fidèle ;
Ainsi qu'on voit, devers l'État Romain,
Des indévots chapelet à la main.
De leur propos la Déesse en colère,
Voulut enfin que ses mignons chéris,
Si contens d'elle, & si sûrs de lui plaire,
Vinssent la voir en son sacré pourpris ;
Fixa le jour, & promit un beau prix
Pour chaque couple, au cœur noble, sincère,
Tendre comme elle, & digne d'être admis,
S'il se pouvait, au rang des vrais amis.
Au jour nommé viennent, d'un vol rapide,

Digitized by Google

Tous nos Français que la nouveauté guide,
Un peuple immense inonde le parvis.
Le Temple s'ouvre, on vit d'abord paraître
Deux courtisans par l'intérêt unis;
Par l'amitié tous deux ils croyaient l'être.
Vint un Courier, qui dit, qu'auprès du maître
Vaquait alors un beau poste d'honneur,
Un noble emploi de valet grand-Seigneur.
Nos deux amis poliment se quittèrent,
Déesse, & prix, & Temple abandonnèrent,
Chacun des deux, en son âme jurant
D'anéantir son très-cher concurrent.

Quatre dévots, à la mine discrette,
Dos en arcade, & Missel à la main,
Unis en DIEU de charité parfaite,
Et tout brulans de l'amour du prochain,
Psalmodiaient, & bâillaient en chemin.
L'un, riche Abbé, Prélat à l'œil lubrique,
Au menton triple, au col apoplectique,
Porc engraissé des dixmes de Sion,
Oppressé fut d'une indigestion.
On confessa mon vieux ladre au plus vîte;
D'huile il fut oint, aspergé d'eau bénite,
Dûment lesté par le Curé du lieu,
Pour son voyage, au pays du BON DIEU.
Ses trois amis gaîment lui marmotèrent
Un *Oremus;* en leur cœur convoitèrent
Son bénéfice, & vers la Cour trottèrent.
Puis chacun d'eux, dévotement rival,
En se jurant fraternité sincère,

Les yeux baiffés, va chez le Cardinal
De Janſéniſme accuſer ſon confrère.
Gais & brillans, après un long repas,
Deux jeunes gens ſe tenant ſous les bras,
Liſant tout haut des lettres de leurs Belles,
D'un air galant leur figure étalaient,
Et détonnant quelques Chanſons nouvelles,
Ainſi qu'au Bal, à l'Autel ils allaient.
Nos étourdis pour rien s'y querellèrent,
De l'amitié l'Autel enſanglantèrent :
Et le moins fou laiſſa, tout éperdu,
Son tendre ami ſur la place étendu.
Plus loin venaient, d'un air de complaiſance,
Liſe & Chloé, qui dès leur tendre enfance
Se confiaient leurs plaiſirs, leurs humeurs,
Et tous ces riens qui rempliſſent leurs cœurs,
Se careſſant, ſe parlant ſans rien dire,
Et ſans ſujet toujours prêtes à rire.
Mais toutes deux avaient le même amant :
A ſon nom ſeul, ô merveille ſoudaine !
Liſe & Chloé prirent tout doucement
Le grand chemin du Temple de la Haîne.
Enfin Zaïre y parut à ſon tour,
Avec ces yeux où languit la molleſſe,
Où le plaiſir brille avec la tendreſſe.
Ah ! que d'ennui, dit-elle, en ce ſéjour !
Que fait ici cette triſte Déeſſe ?
Tout y languit : je n'y vois point l'Amour.
Elle ſortit, vingt rivaux la ſuivirent ;
Sur le chemin vingt Beautés en gémirent.

Digitized by Google

DIEU sait alors où ma Zaïre alla ;
De l'Amitié le prix fut laissé là ;
Et la Déesse en tout lieu célébrée,
Jamais connue & toujours desirée,
Gela de froid sur ses sacrés autels.
J'en suis fâché pour les pauvres mortels.

A MADAME

LA COMTESSE D. L. N.

En lui envoyant l'Epître, sur la Calomnie.

PARCOUREZ donc de vos yeux pleins d'attraits
Ces vers contre la Calomnie.
Ce monſtre dangereux ne vous bleſſa jamais;
Vous êtes cependant ſa plus grande ennemie.
Votre eſprit ſage & meſuré,
Non moins indulgent qu'éclairé,
Excuſe, quand il peut médire;
Et des vices de l'univers,
Votre vertu, mieux que mes vers,
Fait à tout moment la ſatyre.

EPITRE SUR LA CALOMNIE.

ÉCOUTEZ-moi, respectable Émilie ;
Vous êtes belle ; ainsi donc la moitié
Du genre humain sera votre ennemie.
Vous possédez un sublime génie ;
On vous craindra : Votre tendre amitié
Est confiante, & vous serez trahie.
Votre vertu dans sa démarche unie,
Simple & sans fard, n'a point sacrifié
A nos dévots ; craignez la Calomnie.
Attendez-vous, s'il vous plait, dans la vie,
Aux traits malins que tout fat à la Cour
Par passe-temps souffre, & rend tour-à-tour.
La Médisance est la fille immortelle
de l'Amour-propre & de l'Oisiveté.
Ce monstre aîlé paraît mâle & femelle,
Toujours parlant, & toujours écouté.
Amusement & fléau de ce monde,
Elle y préside, & sa vertu féconde
Du plus stupide échauffe les propos :
Rebut du sage, elle est l'esprit des sots.
En ricanant, cette maigre Furie

Digitized by Google

Va de sa langue épandre les venins
Sur tous états. Mais trois sortes d'humains,
Plus que le reste, alimens de l'envie,
Sont exposés à sa dent de harpie :
Les beaux-esprits, les belles & les grands
Sont de ses traits les objets differens.
Quiconque en France avec éclat attire
L'œil du Public, est sûr de la satyre :
Un bon couplet, chez ce peuple falot,
De tout mérite est l'infaillible lot.
La jeune Eglé, de pompons couronnée,
Devant un Prêtre à minuit amenée,
Va dire un *oui*, d'un air tout ingénu,
A son mari qu'elle n'a jamis vu.
Le lendemain en triomphe on la mène
Au cours, au bal, chez Bourbon, chez la Reine.
Le lendemain, sans trop savoir comment,
Dans tout Paris on lui donne un amant.
Roi *a*) la chansonne, & son nom par la ville
Court ajusté sur l'air d'un Vaudeville.
Eglé s'en meurt : ses cris sont superflus.
Consolez-vous, Eglé, d'un tel outrage :
Vous pleurerez, hélas ! bien davantage,
Lorsque de vous on ne parlera plus.
Et nommez-moi la Beauté, je vous prie,
De qui l'honneur fut toujours à couvert.
Lisez-moi Bayle, à l'article *Schomberg* :

a) Poëte connu en son temps par quelques Opera, & par quelques petites satyres nommées *Calottes*, qui sont tombées dans un profond oubli.

Digitized by Google

b) Vous y verrez, que la Vierge Marie
Des chansonniers, comme une autre, a souffert.
Jérusalem a connu la Satyre.
Persans, Chinois, baptisés, circoncis,
Prennent ses loix, la terre est son Empire;
Mais croyez-moi, son trône est à Paris.
Là tous les soirs la troupe vagabonde
D'un peuple oisif, appelé le beau monde,
Va promener, de réduit en réduit,
L'inquiétude & l'ennui qui le suit.
Là sont en foule antiques mijaurées,
Jeunes oisons, & bégueules titrées,
Disant des riens d'un ton de perroquet,
Lorgnant des sots, & trichant au piquet.
Blondins y sont, beaucoup plus femmes qu'elles,
Profondément remplis de bagatelles,
D'un air hautain, d'une bruyante voix,
Chantant, dansant, minaudant, à la fois.
Si par hazard quelque personne honnête,
D'un sens plus droit & d'un goût plus heureux,
Des bons écrits ayant meublé sa tête,
Leur fait l'affront de penser à leurs yeux;
Tout aussi-tôt leur brillante cohue,
D'étonnement & de colère émue,
Bruyant essaim de frélons envieux,

b) Cette calomnie, citée dans Bayle & dans l'Abbé Houteville, est tirée d'un ancien Livre hébreu, intitulé *Toldos Jéscut*, dans lequel on donne pour époux à cette personne sacrée Jonathan; & celui que Jonathan soupçonne, s'appelle Joseph Panther. Ce Livre, cité par les premiers pères, est incontestablement du premier siècle.

Digitized by Google

Pique & pourſuit cette abeille charmante,
Qui leur apporte, hélas ! trop imprudente,
Ce miel ſi pur & ſi peu fait pour eux.

Quant aux Héros, aux Princes, aux Miniſtres,
Sujets uſés de nos diſcours ſiniſtres ;
Qu'on m'en nomme un dans Rome & dans Paris,
Depuis Céſar juſqu'au jeune LOUIS,
De Richelieu juſqu'à l'ami d'Auguſte,
Dont un Paſquin n'ait barbouillé le buſte.
Ce grand Colbert, dont les ſoins vigilans
Nous avaient plus enrichis en dix ans,
Que les *Mignons*, les *Catins* & les *Prêtres*
N'ont en mille ans appauvri nos ancêtres :
Cet homme unique, & l'auteur & l'appui
D'une grandeur, où nous n'oſions prétendre
Vit tout l'État murmurer contre lui ;
Et le Français oſa troubler c) la cendre
Du bienfaiteur qu'il révère aujourd'hui.

Lorſque LOUIS, qui d'un eſprit ſi ferme
Brava la mort comme ſes ennemis,
De ſes grandeurs ayant ſubi le terme,
Vers ſa Chapelle allait à Saint-Denis,
J'ai vu ſon peuple aux nouveautés en proie,
Ivre de vin, de folie & de joie,
De cent couplets égayant le convoi,
Juſqu'au tombeau maudire encor ſon Roi.

Vous avez tous connu, comme je penſe,
Ce bon Régent, qui gâta tout en France :

---

c) Le peuple voulut déterrer M. Colbert à Saint-Euſtache.

Digitized by Google

Il était né pour la société,
Pour les beaux arts & pour la volupté ;
Grand, mais facile, ingénieux, affable,
Peu scrupuleux, mais de crime incapable :
Et cependant, ô mensonge ! ô noirceur !
Nous avons vu la Ville & les Provinces,
Au plus aimable, au plus clément des Princes,
Donner les noms..... Quelle absurde fureur !
Chacun les lit, ces archives d'horreur,
Ces vers impurs, appelés *Philippiques d*),
De l'imposture éternelles chroniques ;
Et nul Français n'est assez généreux,
Pour s'élever, pour déposer contr'eux.

Que le mensonge un instant vous outrâge,
Tout est en feu soudain pour l'appuyer :
La vérité perce enfin le nuage,
Tout est de glace à vous justifier.

Mais voulez-vous, après ce grand exemple,
Baisser les yeux sur de moindres objets ?
Des Souverains descendons aux Sujets :
Des beaux-esprits ouvrons ici le temple,
Temple autrefois l'objet de mes souhaits,
Que de si loin Monsieur Bardus contemple,
Et que Damis ne visita jamais.
Entrons : d'abord on voit la Jalousie,
Du Dieu des vers la fille & l'ennemie,

d) Libelle diffamatoire en vers contre M. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, composé par La Grange-Chancel. On lui a pardonné. Bayle & Arnaud sont morts hors de leur Patrie.

Qui sous les traits de l'Émulation
Souffle l'orgueil, & porte sa furie
Chez tous ces fous courtisans d'Apollon.
Voyez leur troupe inquiette, affamée,
Se déchirant pour un peu de fumée,
Et l'un sur l'autre épanchant plus de fiel,
Que l'implacable & mordant Jansénifte
N'en a lancé sur le fin Molinifte;
Ou que Doucin, cet adroit Casuifte,
N'en a versé dessus Pasquier Quesnel.
Ce vieux rimeur, couvert d'ignominies,
Organe impur de tant de calomnies,
Cet ennemi du public outragé,
Puni sans cesse, & jamais corrigé,
Ce vil Rufus *e*), que jadis votre père
A, par pitié, tiré de la misère,
Et qui bientôt, serpent envenimé,
Piqua le sein qui l'avait ranimé;
Lui qui mêla la rage à l'imprudence,
Devant Thémis accusa l'innocence;
L'affreux Rufus, loin de cacher en paix
Des jours tissus de honte & de forfaits,
Vient rallumer, aux marais de Bruxelles,
D'un feu mourant les pâles étincelles,

e) Rousseau avait été Secrétaire du Baron de Breteuil, & avait fait contre lui une Satyre intitulée *La Baronade.* Il la lut à quelques personnes, qui vivent encore, entre autres à Madame la Duchesse de S.-Pierre. Madame la Marquise du Châtelet, fille de M. de Breteuil, était parfaitement instruite de ce fait; & il y a encore des papiers originaux de Madame du Châtelet qui l'attestent.

Digitized by Google

Et contre moi croit rejetter l'affront
De l'infamie écrite fur fon front.
Et que feront tous les traits fatyriques,
Que d'un bras faible il décoche aujourd'hui,
Et ces ramas de larcins marotiques,
Moitié Français & moitié Germaniques,
Paîtris d'erreurs, & de haîne & d'ennui?
Quel eft le but, l'effet, la récompenfe
De ces recueils* d'impure médifance?
Le malheureux, délaiffé des humains,
Meurt des poifons qu'ont préparé fes mains.
Ne craignons rien de qui cherche à médire.
En vain Boileau, dans fes févérités,
A de Quinault dénigré les beautés;
L'heureux Quinault, vainqueur de la fatyre,
Rit de fa haîne & marche à fes côtés.
Moi-même enfin, qu'une cabale inique
Voulut noircir de fon fouffle cauftique,
Je fais jouir, en dépit des cagots,
De quelque gloire, & même du repos.
  Voici le point fur lequel je me fonde:
On entre en guerre, en entrant dans le monde.
Homme privé, vous avez vos jaloux,
Rempans dans l'ombre, inconnus comme vous,
Obfcurément tourmentans votre vie.
Homme public, c'eft la publique envie
Qui contre vous lève fon front altier.
Le coq jaloux fe bat fur fon fumier,
L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine;
Tel eft l'état de la nature humaine.

La

La Jalousie, & tous ses noirs enfans,
Sont au Théâtre, au Conclave, aux Couvens.
Montez au ciel, trois Déesses rivales
Troublent le ciel, qui rit de leurs scandales.
Que faire donc ? A quel Saint recourir ?
Je n'en sais point. Il faut savoir souffrir.

Digitized by Google

LA VIE DE PARIS ET DE VERSAILLES.

A MADAME DE***

VIVONS pour nous, ma chère Rosalie ;
Que l'amitié, que le sang qui nous lie
Nous tienne lieu du reste des humains ;
Ils sont si sots, si dangereux, si vains !
Ce tourbillon, qu'on appelle le monde,
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.
Après dîner, l'indolente Glycère
Sort pour sortir, sans avoir rien à faire ;
On a conduit son insipidité
Au fond d'un char, où, montant de côté,
Son corps pressé gémit sous les barrières
D'un lourd panier qui flotte aux deux portières ;
Chez son amie au grand trot elle va,
Monte avec joie, & s'en repent déja,
L'embrasse, & bâille ; & puis lui dit : Madame
J'apporte ici tout l'ennui de mon âme ;
Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oisiveté.

Digitized by Google

Si ce ne ſont ſes paroles expreſſes,
C'en eſt le ſens. Quelques feintes careſſes,
Quelques propos ſur le jeu, ſur le temps,
Sur un ſermon, ſur le prix des rubans,
Ont épuiſé leurs âmes excédées ;
Elles chantaient déja, faute d'idées.
Dans le néant leur cœur eſt abſorbé,
Quand dans la chambre entrè Monſieur l'Abbé,
Fade plaiſant, galant, eſcroc, & Prêtre,
Et du logis pour quelques mois le maître.
Vient à la piſte un fat en manteau noir,
Qui ſe rengorge & ſe lorgne au miroir.
Nos deux pédans ſont tous deux ſûrs de plaire;
Un Officier arrive & les fait taire,
Prend la parole, & conte longuement
Ce qu'à Plaiſance eût fait ſon Régiment,
Si par malheur on n'eût pas fait retraite.
Il vous le mène au col de la Boquette,
A Nice, au Var, à Digne il le conduit ;
Nul ne l'écoute, & le cruel pourſuit.
Arrive Iſis, dévote au maintien triſte,
A l'air ſournois. Un petit Janſéniſte,
Tout plein d'orgueil & de Saint Auguſtin;
Entre avec elle en lui ſerrant la main.
D'autres oiſeaux de différent plumage
Divers de goût, d'inſtinct & de ramage,
En ſautillant font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuſes voix ;
Et dans les cris de la folle cohue
La médiſance eſt à peine entendue.

Digitized by Google

Ce chamaillis de cent propos croisés
Ressemble aux vents l'un à l'autre opposés.
Un profond calme, un stupide silence
Succède au bruit de leur impertinence :
Chacun redoute un honnête entretien ;
On veut penser, & l'on ne pense à rien.
O Roi David *a*), ô ressource assurée,
Viens ranimer leur langueur désœuvrée.
Grand Roi David, c'est toi dont les sizains
Fixent l'esprit & le goût des humains ;
Sur un tapis dès qu'on te voit paraître,
Noble, Bourgeois, Clerc, Prélat, Petit-maître,
Femmes sur-tout, chacun met son espoir
Dans tes cartons, peints de rouge & de noir ;
Leur âme vuide est du moins amusée
Par l'avarice en plaisir déguisée.
De ces exploits le beau monde occupé
Quitte à la fin le jeu pour le soupé ;
Chaque convive en liberté déploie
A son voisin son insipide joie.
L'homme machine, esprit qui tient du corps,
En bien mangeant remonte ses ressorts,
Avec le sang l'âme se renouvelle,
Et l'estomac gouverne la cervelle.
Ciel ! quels propos ! ce pédant du Palais
Blâme la guerre, & se plaint de la paix.
Ce vieux Crésus, en sablant du Champagne,
Gémit des maux que souffre la campagne ;

---

a) Tous les jeux de cartes sont à l'enseigne du Roi David.

Digitized by Google

Et cousu d'or, dans le luxe plongé,
Plaint le pays de tailles surchargé.
Monsieur l'Abbé vous entame une histoire,
Qu'il ne croit point, & qu'il veut faire croire:
On l'interrompt par un propos du jour,
Qu'un autre conte interrompt à son tour.
De froids bons-mots, des équivoques fades,
Des quolibets & des turlupinades,
Un rire faux, que l'on prend pour gaité,
Font le brillant de la société.
C'est donc ainsi, troupe absurde & frivole,
Que nous usons de ce temps qui s'envôle!
C'est donc ainsi que nous perdons des jours,
Longs pour les sots, pour qui pense si courts!
Mais que ferai-je? Où fuir loin de moi-même?
Il faut du monde; on le condamne, on l'aime:
On ne peut vivre avec lui ni sans lui;
Notre ennemi le plus grand, c'est l'ennui.
Tel qui chez soi se plaint d'un sort tranquile,
Vôle à la Cour, dégoûté de la Ville.
Si dans Paris chacun parle au hazard,
Dans cette Cour on se taît avec art;
Et de la joie, ou fausse ou passagère,
On n'a pas même une image légère.
Heureux qui peut de son maître approcher!
Il n'a plus rien désormais à chercher.
Mais Jupiter au fond de l'Empyrée
Cache aux humains sa présence adorée:
Il n'est permis qu'à quelques demi-Dieux
D'entrer le soir aux cabinets des Cieux.

Digitized by Google

Faut-il aller, confondu dans la presse,
Prier les Dieux de la seconde espèce,
Qui des mortels font le mal ou le bien ?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,
Et qui, portés sur ces rapides sphères,
Que la fortune agite en sens contraires,
L'esprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le temps d'avoir un sentiment ?
A leur lever, pressez-vous pour attendre,
Pour leur parler sans vous en faire entendre,
Pour obtenir, après trois ans d'oubli,
Dans l'anti-chambre un refus très-poli.
Non, dites-vous, la Cour ni le beau monde
Ne sont point faits pour celui qui les fronde.
Fuis pour jamais ces puissans dangereux ;
Fuis les plaisirs, qui sont trompeurs comme eux ;
Bon citoyen, travaille pour la France,
Et du public attends ta récompense.
Qui ? le public ! ce fantôme inconstant,
Monstre à cent voix, Cerbère dévorant,
Qui flatte & mord, qui dresse par sottise
Une statue, & par dégoût la brise ?
Tyran jaloux de quiconque le sert,
Il profana la cendre de Colbert ;
Et, prodiguant l'insolence & l'injure,
Il a flétri la candeur la plus pure.
Il juge, il loue, il condamne au hazard
Toute vertu, tout mérite & tout art.
C'est lui qu'on vit, de critiques avide,
Déshonorer le chef-d'œuvre d'Armide,

Digitized by Google

Et pour Judith, Pyrame, & Régulus,
Abandonner Phèdre & Britannicus;
Lui qui dix ans proſcrivit Athalie,
Qui, protecteur d'une ſcène avilie,
Frappant des mains, bat à tort, à travers,
Au mauvais ſens qui hurle en mauvais vers.....
Mais il revient, il répare ſa honte;
Le temps l'éclaire...Oui;mais la mort plus prompte
Ferme mes yeux dans ce ſiècle pervers,
En attendant que les ſiens ſoient ouverts.
Chez nos neveux on me rendra juſtice;
Mais moi vivant il faut que je jouiſſe.
Quand dans la tombe un pauvre homme eſt inclus,
Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus?
L'Ombre de Pope avec les Rois repoſe;
Un peuple entier fait ſon apothéoſe,
Et ſon nom vôle à l'immortalité;
Quand il vivait, il fut perſécuté.
Ah! cachons-nous; paſſons avec les ſages
Le ſoir ſerein d'un jour mêlé d'orages;
Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de temps que me laiſſent les Dieux.
Tendre amitié, don du Ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obſcure.
Puiſſé-je vivre & mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connaît pas,
Loin du bigot, dont la peur dangereuſe
Corrompt la vie & rend la mort affreuſe!

Digitized by Google

LE MONDAIN a).

REGRETTERA qui veut le bon vieux temps ;
Et l'âge d'or, & le regne d'Aſtrée,
Et les beaux jours de Saturne & de Rhée,
Et le jardin de nos premiers parens.
Moi je rends grace à la nature ſage,
Qui pour mon bien m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par nos triſtes frondeurs ;
Ce temps profane eſt tout fait pour mes mœurs.
J'aime le luxe, & même la molleſſe,
Tous les plaiſirs, les arts de toute eſpèce,
La propreté, le goût, les ornemens :
Tout honnête-homme a de tels ſentimens.
Il eſt bien doux pour mon cœur très-immonde ;
De voir ici l'abondance à la ronde,
Mère des arts, & des heureux travaux,
Nous apporter de ſa ſource féconde,
Et des beſoins & des plaiſirs nouveaux.
L'or de la terre & les tréſors de l'onde,
Leurs habitans & les peuples de l'air,
Tout ſert au luxe, aux plaiſirs de ce monde.
O le bon temps que ce ſiècle de fer !

a) Cette Pièce eſt de 1736. C'eſt un badinage, dont le fond eſt très - philoſophique & très - utile : ſon utilité ſe trouve expliquée dans la Pièce ſuivante. Voyez auſſi la Lettre de M. Melon à Madame la Comteſſe de Verrue.

Digitized by Google

Le superflu, chose très-nécessaire,
A réuni l'un & l'autre hémisphère.
Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux,
Qui du Texel, de Londres, de Bordeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De nouveaux biens nés aux sources du Gange;
Tandis qu'au loin, vainqueurs des Musulmans,
Nos vins de France enivrent les Sultans?
Quand la nature était dans son enfance,
Nos bons ayeux vivaient dans l'ignorance,
Ne connaissant ni le *tien* ni le *mien*;
Qu'auraient-ils pu connaître? Ils n'avaient rien;
Ils étaient nuds; & c'est chose très-claire,
Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.
Sobres étaient. Ah! je le crois encor,
Martialo *b*) n'est point du siècle d'or.
D'un bon vin frais, ou la mousse, ou la sève,
Ne grata point le triste gosier d'Ève;
La soie & l'or ne brillaient point chez eux.
Admirez-vous pour cela nos ayeux?
Il leur manquait l'industrie & l'aisance.
Est-ce vertu? C'était pure ignorance.
Quel idiot, s'il avait eu pour lors
Quelque bon lit, aurait couché dehors?
Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
Que faisais-tu dans les jardins d'Eden?
Travaillais-tu pour ce sot genre-humain?
Caressais-tu Madame Ève, ma mère?

---

b) Auteur du *Cuisinier Français*.

Digitized by Google

Avouez-moi, que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs & crasseux;
La chevelure assez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau bise & tannée.
Sans propreté l'amour le plus heureux
N'est plus amour; c'est un besoin honteux.
Bientôt lassés de leur belle aventure,
Dessous un chêne ils soupent galamment,
Avec de l'eau, du millet & du gland;
Le repas fait, ils dorment sur la dure:
Voilà l'état de la pure nature.

Or maintenant, voulez-vous, mes amis,
Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, soit dans Londre, ou dans Rome;
Quel est le train des jours d'un honnête-homme?
Entrez chez lui; la foule des Beaux-Arts,
Enfans du goût, se montre à vos regards.
De mille mains l'éclatante industrie
De ces dehors orna la symmétrie.
L'heureux pinceau, le superbe dessin
Du doux Corrège & du savant Poussin,
Sont encadrés dans l'or d'une bordure:
C'est *c*) Bouchardon qui fit cette figure;
Et cet argent fut poli par Germain *d*).
Des Gobelins l'aiguille & la teinture,
Dans ces tapis, surpassent la peinture.

---

c) Fameux Sculpteur né à Chaumont en Champagne.

d) Excellent Orfèvre, dont les dessins & les ouvrages sont du plus grand goût.

Tous ces objets ſont vingt fois répétés
Dans des trumeaux tout brillans de clartés.
De ce ſallon je vois par la fenêtre,
Dans des jardins, des myrthes en berceaux;
Je vois jaillir les bondiſſantes eaux.
Mais du logis j'entends ſortir le maître:
Un char commode, avec grâces orné,
Par deux chevaux rapidement traîné,
Paraît aux yeux une maiſon roulante,
Moitié dorée & moitié tranſparente;
Nonchalamment je l'y vois promené:
De deux reſſorts la liante ſoupleſſe
Sur le pavé le porte avec molleſſe.
Il court au bain: les parfums les plus doux
Rendent ſa peau plus fraîche & plus polie;
Le plaiſir preſſe, il vôle au rendez-vous,
Chez Camargot, chez Goſſin, chez Julie.
Il eſt comblé d'amour & de faveurs.
Il faut ſe rendre à ce Palais magique,
Où les beaux vers, la danſe, la muſique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de ſéduire les cœurs,
De cent plaiſirs font un plaiſir unique.
Il va ſiffler quelque Opéra nouveau,
Ou malgré lui court admirer Rameau.
Allons ſouper. Que ces brillans ſervices
Que ces ragoûts ont pour moi de délices!
Qu'un Cuiſinier eſt un mortel divin!
Cloris, Eglé me verſent, de leur main,
D'un vin d'Aï, dont la mouſſe preſſée,

De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait vôler son bouchon;
Il part, on rit; il frappe le plafond.
De ce vin frais l'écume pétillante
De nos Français est l'image brillante.
Le lendemain donne d'autre desirs,
D'autres soupers & de nouveaux plaisirs.
Or maintenant, Monsieur du Télémaque;
Vantez-nous bien votre petite Ithaque,
Votre Salente & vos murs malheureux,
Où vos Crétois, tristement vertueux,
Pauvres d'effet, & riches d'abstinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance.
J'admire fort votre style flatteur,
Et votre prose, encor qu'un peu traînante.
Mais, mon ami, je consens de grand cœur
D'être fessé dans vos murs de Salente,
Si je vais là pour chercher mon bonheur.
Et vous, jardin de ce premier bon-homme;
Jardin fameux par le Diable & la pomme,
C'est bien en vain que, tristement séduits,
Huet, Calmet, dans leur savante audace,
Du Paradis ont recherché la place.
Le Paradis terrestre est où je suis *e*).

---

e) Les curieux d'anecdotes seront bien aises de savoir que ce badinage, non-seulement très-innocent, mais dans le fond très-utile, fut composé dans l'année 1736, immédiatement après le succès de la Tragédie d'*Alzire*. Ce succès anima tellement les ennemis littéraires de l'Auteur, que l'Abbé des Fontaines alla dénoncer la petite plaisanterie du *Mondain* à un Prêtre nommé C...., qui avait du cré-

Digitized by Google

dit sur l'esprit du Cardinal de Fleuri. Des Fontaines falsifia l'ouvrage, y mit des vers de sa façon, comme il avait fait à *la Henriade*. L'ouvrage fut traité de scandaleux, & l'Auteur de *la Henriade*, de *Mérope*, de *Zaire*, fut obligé de s'enfuir de sa Patrie. Le Roi de Prusse lui offrit alors le même asyle qu'il lui a donné depuis; mais l'Auteur aima mieux alors aller retrouver ses amis dans sa Patrie. Nous tenons cette anecdote de la bouche même de M. de Voltaire.

Digitized by Google

LETTRE a)

DE

MONSIEUR DE MELON,

Ci-devant Secrétaire du Régent du Royaume,

A MADAME

LA COMTESSE DE VERRUE,

SUR L'APOLOGIE DU LUXE.

J'AI lu, Madame, l'ingénieuse Apologie du Luxe. Je regarde ce petit ouvrage comme une excellente leçon de politique, cachée sous un badinage agréable. Je me flatte d'avoir démontré dans mon *Essai Politique sur le Commerce*, combien ce goût des beaux-arts, & cet emploi des richesses, cette âme d'un grand État, qu'on nomme *Luxe*, sont nécessaires pour la circulation de l'espèce & pour le maintien de l'industrie; je vous regarde, Madame, comme un des grands exemples de cette vérité. Combien de familles de Paris subsistent uniquement par la

a) Cette Lettre fut écrite dans le temps que la Pièce du *Mondain* parut, en 1736.

Digitized by Google

protection que vous donnez aux arts *b*)? Que l'on cesse d'aimer les tableaux, les estampes, les curiosités en toute sorte de genre; voilà vingt-mille hommes, au moins, ruinés tout d'un coup dans Paris, & qui sont forcés d'aller chercher de l'emploi chez l'Étranger. Il est bon que dans un Canton Suisse on fasse des loix somptuaires, par la raison qu'il ne faut pas qu'un pauvre vive comme un riche. Quand les Hollandais ont commencé leur commerce, ils avaient besoin d'une extrême frugalité; mais à présent que c'est la Nation de l'Europe qui a le plus d'argent, elle a besoin de luxe, &c.

---

b) Madame la Comtesse de Verrue, mère de Madame la Princesse de Carignan, dépensait cent-mille francs par an en curiosités: elle s'était formé un des beaux Cabinets de l'Europe en raretés & en tableaux. Elle rassemblait chez elle une société de Philosophes, auxquels elle fit des legs par son testament. Elle mourut avec la fermeté & la simplicité de la philosophie la plus intrépide.

Digitized by Google

DÉFENSE DU MONDAIN, OU L'APOLOGIE DU LUXE.

A Table hier, par un triste hazard,
J'étais assis près d'un maître Caffard,
Lequel me dit : Vous avez bien la mine
D'aller un jour échauffer la cuisine
De Lucifer ; & moi, prédestiné,
Je rirai bien, quand vous serez damné....
Damné! comment? pourquoi?... Pour vos folies.
Vous avez dit en vos œuvres non pies,
Dans certain conte en rimes barbouillé,
Qu'au Paradis Adam était mouillé,
Lorsqu'il pleuvait sur notre premier père ;
Qu'Ève avec lui buvait de belle eau claire ;
Qu'ils avaient même, avant d'être déchus,
La peau tannée & les ongles crochus.
Vous avancez dans votre folle ivresse,
Prêchant le luxe, & vantant la mollesse,
Qu'il vaut bien mieux (ô blasphêmes maudits!)
Vivre à présent qu'avoir vécu jadis.
Par quoi, mon fils, votre muse pollue
Sera rôtie, & c'est chose conclue.

Digitized by Google

Disant ces mots, son gosier altéré
Humait un vin, qui, d'ambre coloré,
Sentait encor la grappe parfumée
Dont fut pour nous la liqueur exprimée.
Un rouge vif enluminait son teint.
Lors je lui dis : Pour Dieu, Monsieur le Saint,
Quel est ce vin ? D'où vient-il, je vous prie ?
D'où l'avez-vous ?... Il vient de Canarie :
C'est un nectar, un breuvage d'élu ;
Dieu nous le donne, & Dieu veut qu'il soit bu.
Et ce caffé, dont, après cinq services,
Votre estomac goûte encor les délices ?...
Par le Seigneur il me fut destiné....
Bon. Mais avant que Dieu vous l'ait donné,
Ne faut-il pas que l'humaine industrie
L'aille ravir aux champs de l'Arabie ?
La porcelaine & la frêle beauté
De cet émail à la Chine empâté,
Par mille mains fut pour vous préparée :
Cuite, & recuite, & peinte & diaprée :
Cet argent fin, ciselé, gaudronné,
En plat, en vase, en soucoupe tourné,
Fut arraché de la terre profonde,
Dans le Potose, au sein d'un nouveau monde.
Tout l'Univers a travaillé pour vous,
Afin qu'en paix, dans votre heureux courroux,
Vous insultiez, pieux atrabilaire,
Au monde entier épuisé pour vous plaire !
O faux dévot, véritable mondain !
Connaissez-vous ; & dans votre prochain

Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.
Sachez sur-tout que le luxe enrichit
Un grand État, s'il en perd un petit.
Cette splendeur, cette pompe mondaine,
D'un règne heureux est la marque certaine.
Le riche est né pour beaucoup dépenser;
Le pauvre est fait pour beaucoup amasser.
Dans ces jardins regardez ces cascades,
L'étonnement & l'amour des Nayades;
Voyez ces flots, dont les nappes d'argent
Vont inonder ce marbre blanchissant;
Les humbles prés s'abreuvent de cette onde;
La terre en est plus belle & plus féconde.
Mais de ces eaux si la source tarit,
L'herbe est séchée & la fleur se flétrit.
Ainsi l'on voit en Angleterre, en France,
Par cent canaux circuler l'abondance:
Le goût du luxe entre dans tous les rangs;
Le pauvre y vit des vanités des grands:
Et le Travail, gagé par la Mollesse,
S'ouvre à pas lents la route à la Richesse.
J'entends d'ici des pédans à rabats,
Tristes censeurs des plaisirs qu'ils n'ont pas,
Qui, me citant Denis d'Halicarnasse,
Dion, Plutarque, & même un peu d'Horace,
Vont criaillant qu'un certain Curius,
Cincinnatus, & des Consuls en *us*,
Béchaient la terre au milieu des allarmes;
Qu'ils maniaient la charrue & les armes;

Digitized by Google

Et que les bleds tenaient à grand honneur
D'être femés par la main d'un vainqueur.
C'eſt fort bien dit, mes maîtres: je veux croire
Des vieux Romains la chimérique hiſtoire.
Mais, dites-moi, ſi les Dieux, par hazard,
Faiſaient combattre Auteuil & Vaugirard,
Faudrait-il pas, au retour de la guerre,
Que le vainqueur vînt labourer ſa terre?
L'auguſte Rome, avec tout ſon orgueil,
Rome jadis était ce qu'eſt Auteuil.
Quand ces enfans de Mars & de Silvie,
Pour quelque pré ſignalant leur furie,
De leur village allaient au champ de Mars,
Ils arboraient du foin *a*) pour étendarts.
Leur Jupiter, au temps du bon Roi Tulle,
Etait de bois; il fut d'or ſous Luculle.
N'allez donc pas, avec ſimplicité,
Nommer vertu ce qui fut pauvreté.

O que Colbert était un eſprit ſage!
Certain butord conſeillait par ménage,
Qu'on abolît ces travaux précieux,
Des Lyonnais ouvrage induſtrieux.
Du conſeiller l'abſurde prud'hommie
Eût tout perdu par pure œconomie.
Mais le Miniſtre, utile avec éclat,
Sut par le luxe enrichir notre État.
De tous nos arts il aggrandit la ſource;

---

a) Une poignée de foin au bout d'un bâton, nommé *Manipulus*, était le premier étendart des Romains.

Digitized by Google

Et du Midi, du Levant & de l'Ourſe ;
Nos fiers voiſins, de nos progrès jaloux,
Payaient l'eſprit qu'ils admiraient en nous.
Je veux ici vous parler d'un autre homme,
Tel que n'en vit Paris, Pekin, ni Rome ;
C'eſt Salomon, ce ſage fortuné,
Roi philoſophe, & Platon couronné,
Qui connut tout, du cèdre juſqu'à l'herbe ;
Vit-on jamais un luxe plus ſuperbe ?
Il faiſait naître, au gré de ſes deſirs,
L'argent & l'or, mais ſur-tout les plaiſirs.
Mille Beautés ſervaient à ſon uſage...
Mille ?... On le dit : c'eſt beaucoup pour un ſage.
Qu'on m'en donne une, & c'eſt aſſez pour moi,
Qui n'ai l'honneur d'être ſage ni Roi.

Parlant ainſi, je vis que les convives
Aimaient aſſez mes peintures naïves :
Mon doux Béat très-peu me répondait,
Riait beaucoup, & beaucoup plus buvait ;
Et tout chacun préſent à cette fête
Fit ſon profit de mon diſcours honnête.

Digitized by Google

LETTRE DE L'AUTEUR A MONSIEUR LE MARECHAL DE SAXE; DEPUIS MARÉCHAL GÉNÉRAL a).

VOICI, Monsieur le Comte, la défense du Mondain ; j'ai l'honneur de vous l'envoyer, non-seulement comme à un Mondain très-aimable, mais comme à un guerrier très-philosophe, qui sait coucher au bivouac aussi lestement que dans le lit magnifique de la plus belle de ses maitresses, & tantôt faire un souper de Lucullus, tantôt un souper de Houzard.

Omnis Aristippum decuit color & status & res.

Je vous cite Horace, qui vivait dans le siècle du plus grand luxe, & des plaisirs les plus rafinés. Il se contentait de deux Demoiselles, ou de l'équivalent ; & souvent il ne se faisait servir à table que par trois laquais ;

a) Cette Lettre n'avait pas encore paru ; elle a été trouvée dans les papiers de M. le Maréchal de Saxe.

Digitized by Google

cœna miniſtratur pueris tribus. Les Poëtes de ce temps-ci, ſous un Mécène tel que le Cardinal de Fleuri, ſont encore plus modeſtes.

Oui, je ſuis loin de m'en dédire,
Le luxe a des charmes puiſſans;
Il encourage les talens,
Il eſt la gloire d'un Empire.

Il reſſemble aux vins délicats;
Il faut s'en permettre l'uſage.
Le plaiſir ſied très-bien au ſage.
Buvez, ne vous enivrez pas.

Qui ne ſait pas faire abſtinence,
Sait mal goûter la volupté;
Et qui craint trop la pauvreté,
N'eſt pas digne de l'opulence.

Digitized by Google

SUR L'USAGE DE LA VIE;

Pour répondre aux critiques qu'on avait faites du Mondain.

SACHEZ, mes très-chers amis,
Qu'en parlant de l'abondance,
J'ai chanté la jouissance
Des plaisirs purs & permis,
Et jamais l'intempérance.
Gens de bien voluptueux,
Je ne veux que vous apprendre
L'art peu connu d'être heureux:
Cet art qui doit tout comprendre,
Est de modérer ses vœux.
Gardez de vous y méprendre.
Les plaisirs dans l'âge tendre,
S'empressent à vous flatter.
Sachez que, pour les goûter,
Il faut savoir les quitter;
Les quitter pour les reprendre.
Passez du fracas des Cours
A la douce solitude;
Quittez les jeux pour l'étude;
Changez tout, hors vos amours.

Digitized by Google

D'une recherche importune
Que vos cœurs embarraſſés
Ne vôlent point empreſſés
Vers les biens que la fortune
Trop loin de vous a placés.
Laiſſez la fleur étrangère
Embellir d'autres climats;
Cueillez d'une main légère
Celle qui naît ſous vos pas.
Tout rang, tout ſexe, tout âge
Reconnaît la même loi;
Chaque mortel en partage
A ſon bonheur près de ſoi.
L'inépuiſable nature
Prend ſoin de la nourriture
Des Tigres & des Lions,
Sans que ſa main abandonne
Le Moucheron qui bourdonne
Sur les feuilles des buiſſons;
Et tandis que l'Aigle altière
S'applaudit de ſa carrière,
Dans le vaſte champ des airs,
La tranquille Philomèle,
A ſa compagne fidelle,
Module ſes doux concerts.
Jouiſſez donc de la vie,
Soit que dans l'adverſité
Elle paraiſſe avilie,
Soit que ſa proſpérité
Irrite l'œil de l'Envie.

Tout

Digitized by Google

Tout eſt égal, croyez-moi.
On voit ſouvent plus d'un Roi
Que la triſteſſe environne;
Les brillans de la couronne
Ne ſauvent point de l'ennui :
Ses valets de piéd, ſes pages,
Jeunes, indiſcrets, volages,
Sont plus fortunés que lui.
La Princeſſe & la Bergère
Soupirent également;
Et ſi leur âme diffère,
C'eſt en un point ſeulement :
Philis a plus de tendreſſe,
Philis aime conſtamment,
Et bien mieux que ſon Alteſſe.....
Comme je ſacrifierais
Tous vos auguſtes attraits
Aux larmes de ma Maitreſſe!
Un deſtin trop rigoureux
A mes tranſports amoureux
Ravit cet objet aimable :
Mais, dans l'ennui qui m'accable,
Si mes amis ſont heureux;
Je ſerai moins miſérable.

Digitized by Google

L'ANTI-GITON [a].

A MADEMOISELLE LE COUVREUR.

O Du Théâtre aimable souveraine,
Belle Chloé, fille de Melpomène !
Puissent ces vers de vous être goûtés !
Amour le veut, Amour les a dictés.
Ce petit Dieu, de son aîle légère,
Un arc en main, parcourait l'autre jour
Tous les recoins de votre sanctuaire ;
Car le Théâtre appartient à l'Amour :
Tous ses Héros sont enfans de Cythère.
Hélas, Amour ! que tu fus consterné,
Lorsque tu vis ce Temple profané,
Et ton rival, de son culte hérétique
Etablissant l'usage antiphysique,
Accompagné de ses mignons fleuris,
Fouler aux pieds les myrthes de Cypris !
  Cet ennemi jadis eut dans Gomorrhe
Plus d'un autel, & les aurait encore,
Si par le feu son pays consumé
En lac un jour n'eût été transformé,

a Cette Pièce est de 1712, & par conséquent fort ancienne ; l'auteur était alors fort jeune. On l'imprima d'abord comme adressée à la Comédienne Duclos.

Digitized by Google

Ce conte n'eſt de la métamorphoſe,
Car gens de bien m'ont expliqué la choſe
Très-doctement ; & partant ne veux pas
Mécroire en rien la vérité du cas.
Ainſi que Loth, chaſſé de ſon aſyle,
Ce pauvre Dieu courut de ville en ville ;
Il vint en Grèce, il y donna leçon
Plus d'une fois à Socrate, à Platon ;
Chez des Héros il fit ſa réſidence,
Tantôt à Rome, & tantôt à Florence ;
Cherchant toujours, ſi bien vous l'obſervez,
Peuples polis & par art cultivés.
Maintenant donc le voici dans Lutèce,
Séjour fameux des effrénés deſirs,
Et qui vaut bien l'Italie & la Grèce,
Quoi qu'on en diſe, au moins pour les plaiſirs,
Là, pour tenter notre faible nature,
Ce Dieu paraît ſous humaine figure :
Et n'a point pris bourdon de pélerin,
Comme autrefois l'a pratiqué Jupin,
Quand, voyageant au pays où nous ſommes,
Quittait les Cieux pour éprouver les hommes.
Il n'a point l'air de ce peſant Abbé
Brutalement dans le vice abſorbé,
Qui, tourmentant en tout ſens ſon eſpèce,
Mord ſon prochain, & corrompt la Jeuneſſe ;
Lui, dont l'œil louche, & le muffle effronté,
Font friſſonner la tendre Volupté ;
Et qu'on prendrait, dans ſes fureurs étranges,
Pour un démon qui viole des anges.

Digitized by Google

Ce Dieu fait trop, qu'en un pedant crasseux;
Le plaisir même est un objet hideux.
D'un beau Marquis il a pris le visage,
Le doux maintien, l'air fin, l'adroit langage:
Trente mignons le suivent en riant;
Philis le lorgne, & soupire en fuyant.
Ce faux amour se pavane à toute heure
Sur le théâtre aux Muses destiné,
Où, par Racine en triomphe amené,
L'Amour galant choisissait sa demeure.
Que dis-je? hélas! l'Amour n'habite plus
Dans ce réduit. Désespéré, confus
Des fiers succès du Dieu qu'on lui préfère,
L'Amour honnête est allé chez sa mère,
D'où rarement il descend ici-bas.
Belle Chloé, ce n'est que sur vos pas
Qu'il vient encor, Chloé, pour vous entendre;
Du haut des Cieux j'ai vu ce Dieu descendre;
Sur le théâtre il vole parmi nous,
Quand sous le nom de Phèdre, ou de Monime,
Vous partagez entre Racine & vous
De notre encens le tribut légitime.
Que si voulez que cet enfant jaloux
De ces beaux lieux désormais ne s'envole,
Convertissons ceux qui devant l'idole
De son rival ont fléchi les genoux:
Il vous créa la Prêtresse du Temple:
A l'hérétique il faut prêcher d'exemple:
Prêchez donc vîte, & venez, dès ce jour,
Sacrifier au véritable Amour.

Digitized by Google

LE CADENAT a).

JE triomphais; l'Amour était le maître,
Et je touchais à ces momens trop courts
De mon bonheur & du vôtre peut-être;
Mais un tyran veut troubler nos beaux jours;
C'est votre époux. Geolier ſexagénaire,
Il a fermé le libre ſanctuaire
De vos appas; & trompant nos deſirs,
Il tient la clef du ſéjour des Plaiſirs.
Pour éclaircir ce douloureux myſtère,
D'un peu plus haut reprenons cette affaire.
Vous connaiſſez la Déeſſe Cérès.
Or, en ſon temps Cérès eut une fille,
Semblable à vous, à vos ſcrupules près,
Brune, piquante, honneur de ſa famille,
Tendre ſur-tout, & menant à ſa Cour
L'aveugle enfant que l'on appelle Amour.
Un autre aveugle, hélas! bien moins aimable,
Le triſte Hymen la traita comme vous.
Le vieux Pluton, riche autant qu'haïſſable,
Dans les enfers fut ſon indigne époux:
Il était Dieu, mais avare & jaloux;
Il fut cocu; car c'était la juſtice.

a) Cette Pièce eſt auſſi fort ancienne. L'Auteur n'avait que dix-huit ans quand il la fit, au ſujet d'une Dame qui était en effet dans le cas dont il eſt ici queſtion.

Pyrithoüs, ſon fortuné rival,
Beau, jeune, adroit, complaiſant, libéral,
Au Dieu Pluton donna le bénéfice
De cocuage. Or ne demandez pas
Comment un homme avant ſa dernière heure
Put pénétrer dans la ſombre demeure.
Cet homme aimait, l'Amour guida ſes pas:
Mais aux Enfers, comme aux lieux où vous êtes,
Voyez qu'il eſt peu d'intrigues ſecrettes!
De ſa chaudière, un traître d'eſpion
Vit le grand cas, & dit tout à Pluton;
Il ajouta que même, à la ſourdine,
Plus d'un damné feſtoyait Proſerpine.
Le Dieu cornu, dans ſon noir tribunal,
Fit convoquer ſon Sénat infernal;
Il aſſembla les déteſtables âmes
De tous ſes Saints dévolus aux Enfers,
Qui, dès long-temps en cocuage experts,
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.
Un Florentin lui dit: Frère & Seigneur,
Pour détourner la maligne influence
Dont votre Alteſſe a fait l'expérience,
Tuer ſa Dame eſt toujours le meilleur.
Mais, las, Seigneur! la vôtre eſt immortelle.
Je voudrais donc, pour votre ſûreté,
Qu'un cadenat de ſtructure nouvelle
Fût le garant de ſa fidélité:
A la vertu par la force aſſervie,
Lors vos plaiſirs borneront ſon envie:
Plus ne ſera d'amant favoriſé;

Digitized by Google

Et plût aux Dieux que, quand j'étais en vie,
D'un tel ſecret je me fuſſe aviſé !
A ce diſcours les damnés applaudirent ;
Et ſur l'airain les Parques l'écrivirent.
En un moment, feux, enclumes, fourneaux,
Sont préparés aux gouffres infernaux.
Tiſiphoné, de ces lieux ſerrurière,
Au cadenat met la main la première :
Elle l'achève, & des mains de Pluton
Proſerpina reçut ce triſte don.
On m'a conté, qu'eſſayant ſon ouvrage ;
Le cruel Dieu fut ému de pitié,
Qu'avec tendreſſe il dit à ſa moitié :
Que je vous plains ! Vous allez être ſage.
Or, ce ſecret aux Enfers inventé,
Chez les humains tôt après fut porté ;
Et depuis ce, dans Veniſe & dans Rome,
Il n'eſt Pédant, Bourgeois, ni Gentilhomme ;
Qui, pour garder l'honneur de ſa maiſon,
De cadenats n'ait ſa proviſion.
Là, tout jaloux, ſans craindre qu'on le blâme,
Tient ſous la clef la vertu de ſa femme.
Or, votre époux dans Rome a fréquenté ;
Chez les méchans on ſe gâte ſans peine ;
Et le galant vit fort à la Romaine.
Mais ſon tréſor eſt-il en ſûreté ?
A ſes projets l'Amour ſera funeſte ;
Ce Dieu charmant ſera notre vengeur ;
Car vous m'aimez ; & quand on a le cœur
De femme honnête, on a bientôt le reſte.

Digitized by Google

A MONSIEUR

DE GERVASI,

MÉDECIN.

TU revenais couvert d'une gloire éternelle ;
Le Gévaudan *a*) surpris t'avait vu triompher
Des traits contagieux d'une peste cruelle,
Et ta main venait d'étouffer
De cent poisons cachés la semence mortelle.
Dans Maisons cependant je voyais mes beaux jours
Vers leurs derniers momens précipiter leur cours.
Déja près de mon lit la Mort inexorable
Avait levé sur moi sa faulx épouvantable.
Le vieux nocher des morts à sa voix accourut.
C'en était fait, sa main tranchait ma destinée :
Mais tu lui dis : arrête . . . & la Mort étonnée
Reconnut son vainqueur, frémit & disparut.
Hélas ! si comme moi l'aimable Génonville
Avoit de ta présence eu le secours utile,
Il vivrait, & sa vie eût rempli nos souhaits ;
De son cher entretien je goûterais les charmes ;
Mes jours, que je te dois, renaîtraient sans allarmes ;

a) M. de Gervasi, célèbre Médecin de Paris, avait été envoyé dans le Gévaudan pour la peste, & à son retour il est venu guérir l'Auteur de la petite vérole dans le château de Maisons, à six lieues de Paris, en 1723.

Digitized by Google

Et mes yeux, qui ſans toi ſe fermaient pour jamais,
Ne ſe r'ouvriraient point pour répandre des larmes.
C'eſt toi du moins, c'eſt toi par qui, dans ma douleur,
Je peux jouir de la douceur
De plaire & d'être cher encore
Aux illuſtres amis dont mon deſtin m'honore.
Je reverrai Maiſons, dont les ſoins bienfaiſans
Viennent d'adoucir ma ſouffrance;
Maiſons en qui l'eſprit tient lieu d'expérience,
Et dont j'admire la prudence
Dans l'âge des égaremens.
Je me flatte en ſecret, qu'à mon dernier ouvrage
Le vertueux Sulli donnera ſon ſuffrage;
Que ſon cœur généreux, avec quelque plaiſir,
Au ſortir du tombeau me reverra paraître,
Et que Mariamne peut-être
Pourra par ſes malheurs enchanter ſon loiſir.
Beaux jardins de Villars, ombrages toujours frais,
C'eſt ſous vos feuillages épais
Que je retrouverai ce Héros plein de gloire,
Que nous a ramené la Paix
Sur les aîles de la Victoire.
C'eſt là que Richelieu, par ſon air enchanteur,
Par ſes vivacités, ſon eſprit & ſes grâces,
Dès qu'il reparaîtra, ſaura joindre mon cœur
A tant de cœurs ſoumis qui volent ſur ſes traces.
Et toi, cher Bolingbrook, Héros qui d'Apollon
As reçu plus d'une couronne,
Qui réunis en ta perſonne
L'éloquence de Cicéron,

Digitized by Google

L'intrépidité de Caton,
L'esprit de Mécénas, l'agrément de Pétrone;
Enfin donc je respire & respire pour toi;
Je pourrai désormais te parler & t'entendre.
Mais ciel! quel souvenir vient ici me surprendre!
Cette aimable Beauté qui m'a donné sa foi,
Qui m'a juré toujours une amitié si tendre,
Daignera-t-elle encor jetter les yeux sur moi?
Hélas! en descendant sur le sombre rivage,
Dans mon cœur expirant je portais son image;
Son amour, ses vertus, ses grâces, ses appas.
Les plaisirs que cent fois j'ai goûté dans ses bras,
A ces derniers momens flattaient encor mon âme;
Je brûlais, en mourant, d'une immortelle flâme.
Grands Dieux! me faudrait-il regretter le trépas?
M'aurait-elle oublié? Serait-elle volage?
Que dis-je, malheureux? Où vais-je m'engager?
Quand on porte sur le visage,
D'un mal si redouté le fatal témoignage,
Est-ce à l'amour qu'il faut songer?

VARIANTES.

Après ce vers, *Reconnut son vainqueur, &c.*
on lisait ceux-ci:

Aussitôt ta main vigilante,
Ranimant la chaleur éteinte dans mon corps,
De ma frêle machine arrangea les ressorts.

Digitized by Google

La nature obéissante
Fut soumise à tes efforts,
Et la Parque impatiente
File aujourd'hui pour moi dans l'Empire des Morts.
Hélas ! &c.

Au lieu de ce vers, *Je me flatte en secret, &c;* on lisait ceux-ci :

Je me flatte en secret que je pourrai peut-être
Charmer encore Sulli, qui m'a trop oublié.
Mariamne à ses yeux ira bientôt paraître;
Il la verra pour elle implorer sa pitié,
Et ranimer en lui, ce goût, cette amitié,
Que pour moi dans son cœur ma Muse avoit fait naître.
Beaux jardins, &c.

Après ce vers, *L'esprit de Mécénas, &c;* on lisait ceux-ci :

Et la science de Varron.
Bolingbrook, à ma gloire, il faut que je publie
Que tes soins, pendant le cours
De ma triste maladie,
Ont daigné marquer mes jours
Par le tendre intérêt que tu prends à ma vie.
Enfin donc, &c.

A MONSIEUR
DE LA FALUÈRE DE GÉNONVILLE;
AMI INTIME DE L'AUTEUR;
Sur une maladie. 1719.

NE me ſoupçonne point de cette vanité
Qu'a notre ami Chaulieu de parler de lui-même :
Et laiſſe-moi jouir de la douceur extrême,
De t'ouvrir avec liberté
Un cœur qui te plaît & qui t'aime.
De ma Muſe, en mes premiers ans,
Tu vis les tendres fruits imprudemment éclore;
Tu vis la Calomnie avec ſes noirs ſerpens
Des plus beaux jours de mon printemps
Obſcurcir la naiſſante aurore.
D'une injuſte priſon je ſubis la rigueur;
Mais au moins de mon malheur
Je ſus tirer quelque avantage;
J'appris à m'endurcir contre l'adverſité,
Et je me vis un courage
Que je n'attendais pas de la légèreté,
Et des erreurs de mon jeune âge.
Dieux ! que n'ai-je eu depuis la même fermeté !
Mais à de moindres allarmes
Mon cœur n'a point réſiſté.

Digitized by Google

Tu ſais combien l'amour m'a fait verſer de larmes.
Frippon, tu le ſais trop bien,
Toi dont l'amoureuſe adreſſe
M'ôta mon unique bien :
Toi dont la délicateſſe,
Par un ſentiment fort humain,
Aima mieux ravir ma maitreſſe,
Que de la tenir de ma main.
Mais je t'aimai toujours, tout ingrat & vaurien ;
Je te pardonnai tout avec un cœur chrétien,
Et ma facilité fit grace à ta faibleſſe.
Hélas ! pourquoi parler encor de mes amours ?
Quelquefois ils ont fait le charme de ma vie ;
Aujourd'hui la maladie
En éteint le flambeau peut-être pour toujours.
De mes ans paſſagers la trame eſt raccourcie ;
Mes organes laſſés ſont morts pour les plaiſirs ;
Mon cœur eſt étonné de ſe voir ſans deſirs.
Dans cet état il ne me reſte
Qu'un aſſemblage vain de ſentimens confus,
Un préſent douloureux, un avenir funeſte,
Et l'affreux ſouvenir d'un bonheur qui n'eſt plus.
Pour comble de malheur, je ſens de ma penſée
Se déranger les reſſorts ;
Mon eſprit m'abandonne, & mon ame éclipſée
Perd en moi de ſon être, & meurt avant mon corps.
Eſt-ce là ce rayon de l'Eſſence ſuprême,
Qu'on nous peint ſi lumineux ?
Eſt-ce là cet eſprit ſurvivant à nous-mêmes ?
Il nait avec nos ſens, croît, s'affaiblit comme eux ;

Digitized by Google

Hélas, périrait-il de même ?
Je ne ſais, mais j'oſe eſpérer
Que, de la mort, du temps & des deſtins le maître,
Dieu conſerve pour lui le plus pur de notre être,
Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer.

Digitized by Google

ÉPITRE

DE MONSIEUR

DE GÉNONVILLE

A MONSIEUR DE VOLTAIRE,

Qui était ſur le point de partir pour Londres.

Toi que ſouvent avec furie
Attaqua le Deſtin jaloux,
O toi dont le brillant génie
A tout l'Univers pour patrie!
Voltaire, reſte parmi nous.
En vain la liberté t'appelle
Au ſein de la fière Albion,
Où, ſuivant la Loi naturelle,
Et libre en ſon opinion,
On peut, ſans crainte, être rebelle
A l'Hiſtoire antique & nouvelle
De la redoutable Sion:
Reſte près de celle qui t'aime;
Obéis à l'enfant frippon
Qui, pour ſe mieux mettre à ſon ton,
Réſout, en riant, un problême,
Et ſemble s'oublier lui-même,
Pour écouter Locke & Newton.

Digitized by Google

C'eſt-là que, de la noire Envie
Briſant les traits envenimés,
Tu dois ſerrer, toute la vie,
Les nœuds que l'Amour a formés.
Tu ſais qu'à la même Bergère
Mon cœur garde toujours ſa foi :
Tous deux même, ſur la fougère,
Nous aimons à parler de toi.
Permets que la vérité pure
Te peigne celle qu'Épicure
M'offrit par la main des Amours.
Jamais ſon eſprit, ſa figure,
De l'art n'empruntent le ſecours;
Elle ne connaît point d'atours,
Que les grâces de la nature,
Et quelques fleurs dans ſa coëffure,
Que ma main lui choiſit toujours.
Jamais de la coquetterie
Ma Chloé n'écouta la voix;
Contente de ſon premier choix,
Et ménageant ma jalouſie,
Elle ne veut donner des loix
Qu'à moi qui lui donnai ma vie.
Adieu : que les tendres Amours,
Par quelque nouvelle careſſe,
Puiſſent marquer tous les beaux jours
Que te doit donner ta maitreſſe.

Digitized by Google

RÉPONSE
DE MONSIEUR DE VOLTAIRE.

HÉLAS! que je me ſens confondre
Par tes vers & par tes talens !
Pourrai-je encore, à quarante ans,
Les mériter & leur répondre ?
Le temps, la triſte adverſité
Détend les cordes de ma lyre ;
Les Jeux, les Amours m'ont quitté :
C'eſt à toi qu'ils viennent ſourire,
C'eſt toi qu'ils veulent inſpirer ;
Toi qui ſais, dans ta double ivreſſe,
Chanter, adorer ta maitreſſe,
En jouir & la célébrer.
Adieu : quand mon bonheur s'envole,
Quand je n'ai plus que des deſirs,
Ta félicité me conſole
De la perte de mes plaiſirs.

Digitized by Google

AUX MANES

DE MONSIEUR

DE GÉNONVILLE a).

TOI que le Ciel jaloux ravit dans son printemps ;
Toi de qui je conserve un souvenir fidèle,
Vainqueur de la mort & du temps ;
Toi dont la perte, après dix ans,
M'est encore affreuse & nouvelle ;
Si tout n'est pas détruit, si sur les sombres bords
Ce souffle si caché, cette faible étincelle,
Cet esprit, le moteur & l'esclave du corps,
Ce je ne sais quel sens qu'on nomme âme immortelle,
Reste inconnu de nous, est vivant chez les morts ;
S'il est vrai que tu sois, & si tu peux m'entendre,
O mon cher Génonville ! avec plaisir reçoi
Ces vers & ces soupirs que je donne à ta cendre,
Monument d'un amour immortel comme toi.
Il te souvient du temps où l'aimable Égérie,
Dans les beaux jours de notre vie,
Ecoutoit nos chansons, partageoit nos ardeurs.
Nous nous aimions tous trois : la raison, la folie,

a) Cette Piéce est de 1729. Il n'y avait pas tout-à-fait dix ans que M. de Génonville était mort.

L'amour, l'enchantement des plus tendres erreurs,
Tout réunissoit nos trois cœurs.
Que nous étions heureux ! Même cette indigence,
Triste compagne des beaux jours,
Ne put de notre joie empoisonner le cours.
Jeunes, gais, satisfaits, sans soins, sans prévoyance;
Aux douceurs du présent bornant tous nos desirs,
Quel besoin avions-nous d'une vaine abondance?
Nous possédions bien mieux, nous avions les plaisirs.
Ces plaisirs, ces beaux jours coulés dans la mollesse,
Ces ris, enfans de l'allégresse,
Sont passés avec toi dans la nuit du trépas.
Le Ciel, en récompense, accorde à ta maitresse
Des grandeurs & de la richesse,
Appuis de l'âge mûr, éclatant embarras,
Faible soulagement quand on perd sa jeunesse.
La Fortune est chez elle où fut jadis l'Amour.
Les plaisirs ont leur temps, la sagesse a son tour.
L'Amour s'est envolé sur l'aîle du bel âge;
Mais jamais l'amitié ne fuit du cœur du sage.
Nous chantons quelquefois & tes vers & les miens;
De ton aimable esprit nous célébrons les charmes;
Ton nom se mêle encore à tous nos entretiens:
Nous lisons tes écrits, nous les baignons de larmes.
Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du sacré nom d'amis,
Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux-mêmes,
Au monde, à l'inconstance ardens à se livrer;
Malheureux, dont le cœur ne sait pas comme on aime,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer.

Digitized by Google

LA MORT
DE MADEMOISSELLE
LE COUVREUR,
FAMEUSE ACTRICE.

Que vois-je? quel objet! Quoi! ces lèvres charmantes,
Quoi! ces yeux d'où partaient ces flammes éloquentes,
Eprouvent du trépas les livides horreurs!
Muſes, Grâces, Amours, dont elle fut l'image,
O mes Dieux & les ſiens! ſécourez votre ouvrage.
Que vois-je? c'en eſt fait, je t'embraſſe, & tu meurs.
Tu meurs; on ſait déja cette affreuſe nouvelle:
Tous les cœurs ſont émus de ma douleur mortelle.
J'entends de tous côtés les Beaux-Arts éperdus
S'écrier eu pleurant; Melpomène n'eſt plus.
Que direz-vous, race future,
Lorſque vous apprendrez la flétriſſante injure
Qu'à ces Arts déſolés font des hommes cruels?
Ils privent de la ſépulture
Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels.
Quand elle était au monde, ils ſoupiraient pour elle;
Je les ai vu ſoumis, autour d'elle empreſſés:
Sitôt qu'elle n'eſt plus, elle eſt donc criminelle;
Elle a charmé le monde, & vous l'en puniſſez!
Non, ces bords déſormais ne ſeront plus profanes *a*),

a) Elle eſt enterrée ſur le bord de la Seine.

Digitized by Google

Ils contiennent ta cendre ; & ce triste tombeau,
Honoré par nos chants, consacré par tes mânes,
Est pour nous un temple nouveau.
Voilà mon Saint-Denis ; oui, c'est-là que j'adore
Tes talens, ton esprit, tes grâces, tes appas.
Je les aimai vivans, je les encense encore,
Malgré les horreurs du trépas,
Malgré l'erreur & les ingrats,
Que seuls de ce tombeau l'opprobre déshonore.
Ah ! verrai-je toujours ma faible Nation,
Incertaine en ses vœux, flétrir ce qu'elle admire,
Nos mœurs avec nos loix toujours se contredire,
Et le Français volage endormi sous l'empire
De la Superstition ?
Quoi ! n'est-ce donc qu'en Angleterre
Que les mortels osent penser ?
O rivale d'Athène ! ô Londre ! heureuse terre !
Ainsi que des tyrans, vous avez su chasser
Les Préjugés honteux qui vous livraient la guerre.
C'est-là qu'on sait tout dire & tout récompenser ;
Nul art n'est méprisé, tout succès a sa gloire.
Le vainqueur de Tallard, le fils de la Victoire ;
Le Sublime Driden, & le Sage Addisson,
Et la charmante Ophils, & l'immortel Newton,
Ont part au temple de Mémoire :
Et le Couvreur, à Londre, aurait eu des tombeaux
Parmi les Beaux-Esprits, les Rois & les Héros.
Quiconque a des talens à Londre est un grand-homme.
L'abondance & la liberté
Ont, après deux-mille ans, chez vous ressuscité

Digitized by Google

L'esprit de la Grèce & de Rome.
Des lauriers d'Apollon, dans nos steriles champs,
La feuille négligée est-elle donc flétrie ?
Dieux ! pourquoi mon pays n'est-il plus la patrie
Et de la Gloire & des Talens ?

Digitized by Google

RÉPONSE
A UNE DAME,
OU
SOI-DISANT TELLE (a).

TU commences par me louer,
Tu veux finir par me connaître.
Tu me loueras bien moins ; mais il faut t'avouer
Ce que je suis, ce que je voudrais être.
J'aurai vu dans trois ans passer quarante hivers.
Apollon présidait au jour qui m'a vu naître.
Au sortir du berceau j'ai bégayé des vers ;
Bientôt ce Dieu puissant m'ouvrit son sanctuaire :
Mon cœur vaincu par lui, se rangea sous sa loi.
D'autres ont fait des vers par le desir d'en faire ;
Je fus Poëte malgré moi.
Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon âme ;
Tout art a mon hommage, & tout plaisir m'enflâme.
La Peinture me charme ; on me voit quelquefois,
Au Palais de Philippe, ou dans celui des Rois,
Sous les efforts de l'Art admirer la Nature,

a) En 1732 il y eut un homme de Bretagne, qui s'avisa d'écrire des lettres à plusieurs gens d'esprit de Paris, sous le nom d'une femme. Chacun y fut attrapé ; & cette méprise attira cette réponse.

Digitized by Google

Du brillant b) Cagliari saisir l'esprit divin,
Et dévorer des yeux la touche noble & sûre
De Raphaël & du Poussin.
De ces appartemens qu'anime la Peinture,
Sur les pas du Plaisir, je vôle à l'Opéra.
J'applaudis tout ce qui me touche;
La fertilité de Campra,
La gaité de Mouret, les grâces de Destouche c);
Pelissier par son art, le More par sa voix d),
Tour-à-tour ont mes vœux, & suspendent mon choix.
Quelquefois embrassant la science hardie
Que la curiosité
Honora, par vanité,
Du nom de philosophie,
Je cours après Newton dans l'abîme des Cieux;
Je veux voir si des nuits la courière inégale,
Par le pouvoir changeant d'une force centrale,
En gravitant vers nous, s'approche de nos yeux,
Et pèse d'autant plus qu'elle est près de ces lieux,
Dans les limites d'un ovale.
J'en entends raisonner les plus profonds esprits,
Maupertuis & Clairaut, calculante cabale:
Je les vois qui des Cieux franchissent l'intervalle,
Et je vois trop souvent que j'ai très-peu compris.
De ces obscurités je passe à la morale;
Je lis au cœur de l'homme, & souvent j'en rougis.
J'examine avec soin les informes écrits,

b) Paul Veronese.
c) Musiciens agréables.
d) Actrices de ce temps-là.

Le

Les monumens épars & le ſtyle énergique
De ce fameux Paſcal, ce dévot ſatyrique.
Je vois ce rare eſprit trop prompt à s'enflammer;
Je combats ſes rigueurs extrêmes :
Il enſeigne aux humains à ſe haïr eux-mêmes;
Je voudrais malgré lui leur apprendre à s'aimer.
Ainſi mes jours égaux, que les Muſes rempliſſent,
Sans ſoins, ſans paſſions, ſans préjugés fâcheux,
Commencent avec joie, & vivement finiſſent
Par des ſoupers délicieux.
L'amour dans mes plaiſirs ne mêle plus ſes peines;
La tardive raiſon vient de briſer mes chaînes.
J'ai quitté prudemment ce Dieu qui m'a quitté;
J'ai paſſé l'heureux temps fait pour la volupté.
Eſt-il donc vrai, grands Dieux! il ne faut plus que j'aime?
La foule des Beaux-Arts, dont je veux tour-à-tour
Remplir le vuide de moi-même,
N'eſt point encore aſſez pour remplacer l'Amour.

AU CAMP DEVANT PHILIPSBOURG.

Le 3 Juillet 1734.

C'EST ici que l'on dort ſans lit ;
Et qu'on prend ſes repas par terre.
Je vois & j'entends l'atmoſphère,
Qui s'embrâſe & qui retentit
De cent décharges de tonnerre ;
Et dans ces horreurs de la guerre,
Le Français chante, boit & rit.
Bellone va réduire en cendres
Les courtines de Philipſbourg,
Par cinquante mille Alexandres
Payés à quatre ſous par jour.
Je les vois prodiguant leur vie,
Chercher ces combats meurtriers,
Couverts de fange & de lauriers,
Et pleins d'honneur & de folie.
Je vois briller au milieu d'eux
Ce fantôme, nommé la Gloire ;
A l'œil ſuperbe, au front poudreux,
Portant au cou cravate noire,
Ayant ſa trompette en ſa main,
Sonnant la charge & la victoire,
Et chantant quelques airs à boire,
Dont ils répètent le refrain.

Digitized by Google

O Nation brillante & vaine !
Illuſtres fous, peuple charmant,
Que la Gloire à ſon char enchaîne ;
Il eſt beau d'affronter gaiment
Le trépas & le Prince Eugène.
Mais hélas ! quel ſera le prix
De vos héroïques proueſſes ?
Vous ſerez cocus dans Paris
Par vos femmes & vos maitreſſes.

Digitized by Google

ÉPITRE

PRÉSENTÉE AU ROI, AU CAMP DEVANT FRIBOURG.

3 *Novembre* 1744.

Vous, dont l'Europe entière aime ou craint la justice,
Brave & doux à la fois, prudent sans artifice,
Roi nécessaire au monde, où portez-vous vos pas?
De la fiévre échappé, vous courez aux combats!
Vous vôlez à Fribourg! En vain la Peyronie *a*)
Vous disait: « Arrêtez, ménagez votre vie;
» Il vous faut du régime, & non des soins guerriers;
» Un Héros peut dormir couronné de lauriers.
Le zèle a beau parler, vous n'avez pu le croire.
Rebelle aux Médecins, & fidèle à la Gloire,
Vous bravez l'ennemi, les assauts, les saisons,
Le poids de la fatigue & le feu des canons.
Tout l'État en frémit, & craint votre courage.
Vos ennemis, grand Roi, le craignent davantage;
Ah! n'effrayez que Vienne, & rassurez Paris:
Rendez, rendez la joie à vos peuples chéris:
Rendez-nous ce Héros qu'on admire & qu'on aime.
Un sage nous a dit que le seul bien suprême,
Le seul bien qui du moins ressemble au vrai bonheur,
Le seul digne de l'homme, est de toucher un cœur.

a) Premier Chirurgien du Roi.

Digitized by Google

Si ce ſage eut raiſon, ſi la philoſophie
Plaça dans l'amitié le charme de la vie,
Quel eſt donc, juſtes Dieux ! le deſtin d'un bon Roi,
Qui dit, ſans ſe flatter : Tous les cœurs ſont à moi !
A cet empire heureux qu'il eſt beau de prétendre !
Vous qui le poſſédez, venez, daignez entendre,
Des bornes de l'Alſace aux remparts de Paris,
Ce cri que l'amour ſeul forme de tant de cris.
Accourez, contemplez ce peuple dans la joie,
Béniſſant le Héros que le Ciel lui renvoie.
Ne le voyez-vous pas, tout ce peuple à genoux ;
Tous ces avides yeux qui ne cherchent que vous,
Tous nos cœurs enflammés vôlant ſur notre bouche ?
C'eſt-là le vrai triomphe, & le ſeul qui vous touche.
Cent Rois au Capitole en eſclaves traînés,
Leurs Villes, leurs Tréſors, & leurs Dieux enchaînés,
Ces chars étincelans, ces Prêtres, cette armée,
Ce Sénat inſultant à la Terre opprimée ;
Ces vaincus envoyés du ſpectacle au cercueil,
Ces triomphes de Rome étaient ceux de l'orgueil :
Le vôtre eſt de l'amour, & la gloire en eſt pure ;
Un jour les effaçait, le vôtre à jamais dure ;
Ils effrayaient le monde, & vous le raſſurez,
Vous, l'image des Dieux ſur la terre adorés,
Vous, que dans l'âge d'or elle eût choiſi pour maître.
Goûtez les jours heureux que vos ſoins font renaître.
Que la paix floriſſante embelliſſe leur cours :
Mars fait des jours brillans, la paix fait les beaux jours.
Qu'elle vôle à la voix du vainqueur qui l'appelle,
Et qui n'a combattu que pour nous & pour elle.

Digitized by Google

LETTRE
A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MADAME
LA DUCHESSE DU MAINE,

Sur la Victoire remportée par le Roi à Laufeldt.

AUGUSTE fille & mère de Héros,
Vous ranimez ma voix faible & cassée,
Et vous voulez que ma muse lassée,
Comme LOUIS, ignore le repos.
D'un crayon vrai, vous m'ordonnez de peindre
Son cœur modeste, & ses brillans exploits,
Et Cumberland, que l'on a vu deux fois
Chercher ce Roi, l'admirer & le craindre :
Mais des bons vers l'heureux temps est passé ;
L'art des combats est l'art où l'on excelle :
Notre Alexandre en vain cherche un Apelle,
LOUIS s'élève, & le siécle est baissé.
De Fontenoi le nom plein d'harmonie
Pouvait au moins seconder le génie :
Boileau pâlit au seul nom de Voerden ;
Que dirait-il, si, non loin d'Helderen,
Il eût fallu suivre entre les deux Nethes
Bathiani si savant en retraites,
Avec d'Estrée à Rosmal s'avancer ?
La Gloire parle, & LOUIS me réveille ;
Le nom du Roi charme toujours l'oreille ;
Mais que Laufeldt est rude à prononcer !

Digitized by Google

Et quel besoin de nos panégyriques,
Discours en vers, Épitres héroïques,
Enregîtrés, visés par Crébillon *a*),
Signés *b*) Marville, & jamais Apollon?
De votre fils je connais l'indulgence;
Il recevra sans courroux mon encens;
Car la Bonté, la sœur de la Vaillance,
De vos ayeux passa dans vos enfans;
Mais tout lecteur n'est pas si débonnaire,
Et si j'avais, peut-être téméraire,
Représenté vos fiers Carabiniers
Donnant l'exemple aux plus braves guerriers;
Si je peignais ce soutien de nos armes,
Ce petit-fils, ce rival de Condé;
Du Dieu des vers si j'étais secondé,
Comme il le fut par le Dieu des allarmes;
Plus d'un censeur, encore avec dépit,
M'accuserait d'en avoir trop peu dit.
Très-peu de gré, mille traits de satyre,
Sont le loyer de quiconque ose écrire;
Mais pour son Prince il faut savoir souffrir:
Il est par-tout des risques à courir,
Et la censure, avec plus d'injustice,
Va tous les jours acharner sa malice
Sur des Héros, dont la fidélité
L'a mieux servi, que je ne l'ai chanté.
Allons, parlez, ma noble Académie,

a) M. de Crébillon, de l'Académie Française, examinateur des écrits en une feuille présentés à la Police.

b) M. Feydeau de Marville, alors Lieutenant de Police.

Digitized by Google

Sur vos lauriers êtes-vous endormie ?
Repréſentez ce conquérant humain,
Offrant la paix, le tonnerre à la main:
Ne louez point, Auteurs; rendez juſtice;
Et, comparant aux ſiécles reculés
Le ſiécle heureux, les jours dont vous parlez;
Liſez Céſar, vous connaîtrez Maurice c).
Si de l'État vous aimez les vengeurs,
Si la Patrie eſt vivante en vos cœurs,
Voyez ce chef, dont l'active prudence
Venge à la fois Gènes, Parme & la France;
Chantez Belle-Iſle; élevez dans vos vers
Un monument au généreux Boufflers.
Il eſt d'un ſang qui fut l'appui du trône:
Il eût pu l'être; & la faulx du trépas
Tranche ſes jours échappés à Bellone,
Au ſein des murs délivrés par ſon bras.
Mais quelle voix aſſez forte, aſſez tendre,
Saura gémir ſur l'héroïque cendre
De ces Héros que Mars priva du jour,
Aux yeux d'un Roi, leur père & leur amour ?
O vous, ſur-tout, infortuné Bavière
Jeune Froulai, ſi digne de nos pleurs,
Qui chantera votre vertu guerrière ?
Sur vos tombeaux qui répandra des fleurs ?
Anges des Cieux, puiſſances immortelles,
Qui préſidez à nos jours paſſagers,
Sauvez Lautrec au milieu des dangers;
Mettez Ségur à l'ombre de vos aîles;
Déja Rocoux vit déchirer ſon flanc:

c) Maurice, Comte de Saxe.

Digitized by Google

Ayez pitié de cet âge ſi tendre ;
Ne verſez pas les reſtes de ce ſang
Que pour LOUIS il brûle de répandre.
De cent guerriers couronnez les beaux jours :
Ne frappez pas Bonac & d'Aubeterre,
Plus accablés ſous de cruels ſecours,
Que ſous les coups des foudres de la guerre.
Mais, me dit-on, faut-il à tout propos
Donner en vers des liſtes de Héros ?
Sachez qu'en vain l'amour de la Patrie
Dicte vos vers, au vrai ſeul conſacrés ;
On flatte peu ceux qu'on a célébrés,
On déplaît fort à tous ceux qu'on oublie.
Ainſi toujours le danger ſuit mes pas ;
Il faut livrer preſqu'autant de combats,
Qu'en a cauſé ſur l'onde, & ſur la terre,
Cette balance utile à l'Angleterre.
Ceſſez, ceſſez, digne ſang de Bourbon,
De ranimer mon timide Apollon,
Et laiſſez-moi tout entier à l'hiſtoire ;
C'eſt là qu'on peut, ſans génie & ſans art,
Suivre LOUIS de l'Eſcaut juſqu'au Jart :
Je dirai tout ; car tout eſt à ſa gloire :
Il fait la mienne, & je me garde bien
De reſſembler à ce grand ſatyrique *d*),
De ſon Héros diſcret hiſtorien,
Qui, pour écrire un beau panégyrique,
Fut bien payé, mais qui n'écrivit rien.

---

d) Boileau.

Digitized by Google

ÉPITRE A UN MINISTRE D'ÉTAT, SUR L'ENCOURAGEMENT DES ARTS.

Toi qui, mêlant toujours l'agréable à l'utile,
Des plaiſirs aux travaux paſſas d'un vol agile,
Que j'aime à voir ton goût, par des ſoins bienfaiſans,
Encourager les Arts à ta voix renaiſſans !
Sansaccorder jamais d'injuſte préférence,
Entre tous ces rivaux tiens toujours la balance;
De Melpomène en pleurs anime les accens;
De ſa riante ſœur chéris les agrémens,
Anime le pinceau, le ciſeau, l'harmonie,
Et mets un compas d'or dans les mains d'Uranie.
Le véritable eſprit ſait ſe plier à tout;
On ne vit qu'à demi, quand on n'a qu'un ſeul goût.
Je plains tout être faible, aveugle en ſa manie,
Qui dans un ſeul objet confina ſon génie,
Et qui, de ſon idole adorateur charmé,
Veut immoler le reſte au DIEU qu'il s'eſt formé.
Entends-tu murmurer ce ſauvage algébriſte,
A la démarche lente, au teint blême, à l'œil triſte,
Qui, d'un calcul aride à peine encore inſtruit,
Sait que quatre eſt à deux, comme ſeize eſt à huit.

Digitized by Google

Il méprise Racine, il insulte à Corneille;
Lulli n'a point de sons pour sa pesante oreille;
Et Rubens vainement, sous ses pinceaux flatteurs,
De la belle nature assortit les couleurs.
Des *xx* redoublés admirant la puissance,
Il croit que Varignon fut seul utile en France;
Et s'étonne, sur-tout, qu'inspiré par l'amour,
Sans algèbre autrefois Quinault charmât la Cour.
Avec non moins d'orgueil & non moins de folie,
Un élève d'Euterpe, un enfant de Thalie,
Qui dans ses vers pillés nous répète aujourd'hui
Ce qu'on a dit cent fois, & toujours mieux que lui;
De sa frivole muse admirateur unique,
Conçoit pour tout le reste un dégoût léthargique;
Prend pour des arpenteurs Archimède & Newton,
Et voudrait mettre en vers Aristote & Platon.
Ce bœuf qui pesamment rumine ses problêmes,
Ce papillon folâtre ennemi des systêmes,
Sont regardés tous deux avec un ris moqueur
Par un bavard en robe, apprentif chicaneur,
Qui, de papiers timbrés barbouilleur mercénaire,
Vous vend pour un écu sa plume & sa colère.
Pauvres fous, vains esprits, s'écrie avec hauteur
Un ignorant fourré, fier du nom de Docteur:
Venez à moi, laissez Massillon, Bourdaloue;
Je veux vous convertir; mais je veux qu'on me loue.
Je divise en trois points le plus simple des cas;
J'ai vingt ans, sans l'entendre, expliqué Saint-Thomas.
Ainsi ces charlatans, de leur art idolâtres,
Attroupent un vain peuple au pied de leurs théâtres.

Digitized by Google

L'honnête-homme est plus juste, il approuve en autrui
Les arts & les talens qu'il ne sent point en lui.
Jadis avant que Dieu, consommant son ouvrage,
Eût d'un souffle de vie animé son image,
Il se plut à créer des animaux divers :
L'aigle au regard perçant pour régner dans les airs;
Le paon pour étaler l'iris de son plumage,
Le coursier pour servir, le loup pour le carnage;
Le chien fidèle & prompt, l'âne docile & lent,
Et le taureau farouche, & l'animal bêlant,
Le chantre des forêts, la douce tourterelle,
Qu'on a cru faussement des amans le modèle;
L'homme les nomma tous, & par un heureux choix
Discernant leurs instincts, assigna leurs emplois.
On conte que l'époux de la célèbre Hortense *a*)
Signala plaisamment sa sainte extravagance;
Craignant de faire un choix par sa faible raison,
Il tirait aux trois dés les rangs de sa maison.
Le Sort d'un postillon faisait un secrétaire;
Son cocher étonné devint homme d'affaire;
Un Docteur Hibernois, son très-digne Aumônier,
Rendit grace au Destin qui le fit Cuisinier.
On a vu quelquefois des choix aussi bisarres.
Il est beaucoup d'emplois, mais les talens sont rares;
Si dans Rome avilie, un Empereur brutal
Des faisceaux d'un Consul honora son cheval,

a) Le Duc de Mazarin, mari d'Hortense Mancini, faisait tous les ans une loterie de plusieurs emplois de sa maison, & ce qu'on rapporte ici a un fondement très-véritable.

Digitized by Google

Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence
Dans d'indignes mortels a mis sa confiance.
L'ignorant a porté la robe de Cujas;
La mître a décoré des têtes de Midas:
Et tel au gouvernail a présidé sans peine,
Qui, la rame à la main, dût servir à la chaîne.
Le mérite est caché. Qui sait si de nos temps
Il n'est point, quoi qu'on dise, encor quelques talens.
Peut-être qu'un Virgile, un Ciceron sauvage,
Est Chantre de Paroisse, ou Juge de village.
Le Sort, aveugle Roi des aveugles humains,
Contredit la nature, & détruit ses desseins;
Il affaiblit ses traits, les change ou les efface.
Tout s'arrange au hazard, & rien n'est à sa place.

VARIANTES.

Cette Epître commençait ainsi:

Esprit sage & brillant que le Ciel a fait naître,
Et pour plaire aux sujets & pour servir leur maître;
Que j'aime à voir ton goût, par des soins bienfaisans,
Encourager les Arts à ta voix renaissans!
Sans accorder jamais d'injuste préférence,
Entre tous ces rivaux ta main tient la balance;
Tel qu'un père éclairé qui sait de ses enfans
Discerner, applaudir, employer les talens.
Je plains, &c.

Digitized by Google

Après ce vers, *Un ignorant fourré*, &c. on lisait ceux-ci :

Venez à moi, je suis l'oracle de l'Eglise,
J'argumente, j'écris, je bénis, j'exorcise;
J'ai des péchés en chaire épluché tous les cas;
J'ai vingt ans, &c.

Après ce vers, *Discernant leurs instincts*, &c. on lisait ceux-ci :

Ainsi par un goût sûr, par un choix toujours sage,
Des talens différens tu fais un juste usage;
Tu sais de Melpomène animer les accens,
De sa riante sœur chérir les agrémens,
Protéger de Rameau la profonde harmonie,
Et mettre un compas d'or dans les mains d'Uranie.
Le véritable esprit peut se plier à tout :
On ne vit qu'à demi, quand on n'a qu'un seul goût.
Heureux qui sait mêler l'agréable à l'utile,
Des travaux aux plaisirs passer d'un vol agile,
S'occuper en Ministre, & vivre en Citoyen,
Et se prêter à tout, sans s'asservir à rien!
Un semblable génie au-dessus du vulgaire,
A l'art de gouverner, joint le grand art de plaire.
On voit d'autres mortels auprès du Trône admis;
Ils ont tous des flatteurs, il a seul des amis.

Digitized by Google

SUR

LES ÉVÈNEMENS

DE L'ANNÉE 1744,

DISCOURS EN VERS.

Quoi! verrai-je toujours des sottises en France?
Disait, l'hiver dernier, d'un ton plein d'importance,
Timon, qui, du passé profond admirateur,
Du présent qu'il ignore est l'éternel frondeur.
Pourquoi, s'écriait-il, le Roi va-t-il en Flandre?
Quel étrange vertu, qui s'obstine à défendre
Les débris dangereux du Trône des Césars,
Contre l'or des Anglais & le fer des Hussards!
Dans le jeune Conti, quel excès de folie,
D'escalader les monts qui gardent l'Italie,
Et d'attaquer vers Nice, un Roi victorieux,
Sur ces sommets glacés dont le front touche aux Cieux!
Pour franchir cet amas de neiges éternelles,
Dédale à cet Icare a-t-il prêté ses aîles?
A-t il reçu du moins, dans son dessein fatal,
Pour briser les rochers, le secret d'Annibal?
Il parle, & Conti vôle. Une ardente Jeunesse,
Voyant peu les dangers que voit trop la vieillesse,
Se précipite en foule autour de son Héros:
Du Var, qui s'épouvante, on traverse les flots;

Digitized by Google

De torrens en rochers, de montagne en abîme,
Des Alpes en courroux on assiége la cîme;
On y brave la foudre; on voit de tous côtés,
Et la nature, & l'art, & l'ennemi domptés.
Conti qu'on censurait, & que l'Univers loue,
Est un autre Annibal, qui n'a point de Capoue.
Critiques orgueilleux, frondeurs, en est-ce assez?
Avec Nice & Demont vous voilà terrassés.
Mais, tandis que sous lui les Alpes s'applanissent,
Que sur les flots voisins les Anglais en frémissent,
Vers les bords de l'Escaut LOUIS fait tout trembler;
Le Batave s'arrête, & craint de le troubler.
Ministres, Généraux, suivent d'un même zèle,
Du Conseil aux dangers, leur Prince & leur modèle.
L'Ombre du grand Condé, l'Ombre du grand LOUIS,
Dans les champs de la Flandre ont reconnu leur fils:
L'Envie alors se taît, la Médisance admire.
Zoïle, un jour du moins, renonce à la satyre;
Et le vieux nouvelliste, une canne à la main,
Trace au Palais-Royal, Ypre, Furne & Menin.
Ainsi, lorsqu'à Paris la tendre Melpomène
De quelque ouvrage heureux vient embellir sa scène;
En dépit des sifflets de cent Auteurs malins,
Le Spectateur sensible applaudit des deux mains;
Ainsi, malgré Bussi, ses chansons & sa haîne,
Nos ayeux admiraient Luxembourg & Turenne.
Le Français quelquefois est léger & moqueur;
Mais toujours le mérite eut des droits sur son cœur;
Son œil perçant & juste est prompt à le connaître;
Il l'aime en son égal, il l'adore en son maître.

Digitized by Google

La vertu sur le trône est dans son plus beau jour,
Et l'exemple du monde en est aussi l'amour.
Nous l'avons bien prouvé, quand la fièvre fatale,
A l'œil creux, au teint sombre, à la marche inégale,
De ses tremblantes mains ministres du trépas,
Vint attaquer LOUIS au sortir des combats.
Jadis Germanicus fit verser moins de larmes:
L'Univers éploré ressentit moins d'allarmes,
Et goûta moins l'excès de sa félicité,
Lorsqu'Antonin mourant reparut en santé.
Dans nos emportemens de douleur & de joie,
Le cœur seul a parlé, l'amour seul se déploie.
Paris n'a jamais vu de transports si divers,
Tant de feux d'artifice, & tant de mauvais vers.
Autrefois, ô grand Roi! les Filles de Mémoire,
Chantant au pied du trône, en égalaient la gloire.
Que nous dégénérons de ce temps si chéri!
L'éclat du trône augmente, & le nôtre est flétri.
O ma prose & mes vers! gardez-vous de paraître:
Il est dur d'ennuyer son Héros & son maître:
Cependant nous avons la noble vanité
De mener les Héros à l'immortalité;
Nous nous trompons beaucoup, un Roi juste & qu'on aime
Va sans nous à la gloire, & doit tout à lui-même.
Chaque âge le bénit; le vieillard expirant,
De ce Prince, à son fils, fait l'éloge en pleurant;
Le fils, éternisant des images si chères,
Raconte à ses neveux le bonheur de leurs pères;
Et ce nom, dont la terre aime à s'entretenir,
Est porté par l'amour aux siécles à venir.

Digitized by Google

Si pourtant, ô grand Roi ! quelqu'esprit moins vulgaire,
Des vœux de tout un peuple interprète sincère,
S'élevant jusqu'à vous par le grand art des vers,
Osait, sans vous flatter, vous peindre à l'Univers;
Peut-être on vous verrait, séduit par l'harmonie,
Pardonner à l'éloge en faveur du génie;
Peut-être d'un regard le Parnasse excité,
De son lustre terni reprendrait la beauté.
L'œil du maître peut tout; c'est lui qui rend la vie
Au mérite expirant sous les dents de l'Envie;
C'est lui dont les rayons ont cent fois éclairé
Le modeste talent dans la foule ignoré.
Un Roi qui sait régner nous fait ce que nous sommes :
Les regards d'un Héros produisent les grands-hommes.

Digitized by Google

ODE

SUR LE FANATISME a).

CHARMANTE & ſublime Émilie,
Amante de la vérité,
Ta ſolide philoſophie
T'a prouvé la Divinité.
Ton âme éclairée & profonde,
Franchiſſant les bornes du monde,
S'élance au ſein de ſon auteur.
Tu parais ſon plus bel ouvrage;
Et tu lui rends un digne hommage,
Exempt de faibleſſe & d'erreur.

Mais ſi les traits de l'Athéiſme
Sont repouſſés par ta raiſon,
De la coupe du Fanatiſme
Ta main renverſe le poiſon:
Tu ſers la juſtice éternelle,
Sans l'âcreté de ce faux zèle

a) Cette Ode eſt de l'an 1732. Elle eſt adreſſée à l'illuſtre Madame la Marquiſe du Châtelet, qui s'eſt rendue par ſon génie l'admiration de tous les vrais ſavans & de tous les bons eſprits de l'Europe.

Digitized by Google

De tant de dévots *b*) malfaisans ;
Tel qu'un sujet sincère & juste
Sait approcher d'un trône auguste
Sans les vices des courtisans.

Ce Fanatisme sacrilége
Est sorti du sein des Autels ;
Il les profane , il les assiége ;
Il en écarte les mortels.
O Religion bienfaisante !
Ce farouche ennemi se vante
D'être né dans ton chaste flanc.
Mère tendre , mère adorable !
Croira-t-on qu'un fils si coupable
Ait été formé de ton sang ?

On a vu du moins des Athées
Sociables dans leurs erreurs :
Leurs opinions infectées
N'avaient point corrompu leurs mœurs.
Des Barreaux fut doux , juste , aimable *c*) :
Le Dieu que son esprit coupable
Avait follement combattu ,
Prenant pitié de sa faiblesse ,

---

b) Faux dévots.

c Il étoit Conseiller au Parlement ; il paya à des plaideurs les frais de leur procès , qu'il avait trop différé de rapporter.

Digitized by Google

Lui laissa l'humaine sagesse,
Et les ombres de la vertu.

Je sentirais quelque indulgence
Pour un aveugle audacieux,
Qui nierait l'utile existence
De l'astre qui brille à mes yeux.
Ignorer ton être suprême,
Grand DIEU! c'est un moindre blasphême,
Et moins digne de ton courroux,
Que de te croire impitoyable,
De nos malheurs insatiable,
Jaloux, injuste comme nous.

Lorsqu'un dévot atrabilaire,
Nourri de superstition,
A, par cette affreuse chimère,
Corrompu sa Religion,
Le voilà stupide & farouche;
Le fiel découle de sa bouche;
Le Fanatisme arme son bras;
Et dans sa piété profonde
Sa rage immolerait le monde
A son DIEU qu'il ne connaît pas.

Ce Sénat proscrit dans la France,
Cette infâme Inquisition,

Digitized by Google

Ce Tribunal, où l'ignorance
Traîna si souvent la raison ;
Ces Midas en mître, en soutane,
Au Philosophe de Toscane,
Sans rougir, ont donné des fers.
Aux pieds de leur troupe aveuglée,
Abjurez, sage Galilée,
Le systême de l'Univers.

Ecoutez ce signal terrible
Qu'on vient de donner dans Paris ;
Regardez ce carnage horrible ;
Entendez ces lugubres cris.
Le frère est teint du sang du frère ;
Le fils assassine son père ;
La femme égorge son époux.
Leurs bras sont armés par des Prêtres.
O Ciel ! sont-ce là les ancêtres
De ce peuple léger & doux ?

Jansénistes & Molinistes,
Vous qui combattez aujourd'hui
Avec les raisons des Sophistes,
Leurs traits, leur bile & leur ennui ;
Tremblez qu'enfin votre querelle
Dans vos murs un jour ne rappelle
Ces temps de vertige & d'horreur ;
Craignez ce zèle qui vous presse.

Digitized by Google

On ne ſent pas dans ſon ivreſſe,
Juſqu'où peut aller ſa fureur.

Vous riez des ſages d'Athènes ;
Que la terre a trop reſpectés :
Vous diſſipez leurs ombres vaines
Par vos immortelles clartés.
Mais au moins dans leur nuit profonde,
Conducteurs aveugles du monde,
Ils n'étaient point perſécuteurs :
Imitez l'eſprit pacifique,
Et du Lycée & du Portique,
Quand vous condamnez leurs erreurs.

Malheureux, voulez-vous entendre
La loi de la Religion ?
Dans Marſeille il fallait l'apprendre,
Au ſein de la contagion ;
Lorſque la tombe était ouverte,
Lorſque la Provence couverte
Par les ſemences du trépas,
Pleurant ſes villes déſolées,
Et ſes campagnes dépeuplées,
Fit trembler tant d'autres Etats.

Belzuns *d*), ce Paſteur vénérable,

d) M. de Belzunce, Evêque de Marſeille, & M. Langeron, Commandant, allaient porter eux-mêmes les ſecours

Sauvait ſon peuple périſſant :
Langeron, guerrier ſecourable,
Bravait un trépas renaiſſant ;
Tandis que vos lâches cabales,
Dans la molleſſe & les ſcandales,
Occupaient votre oiſiveté
De la diſpute ridicule
Et ſur Queſnel, & ſur la Bulle,
Qu'oublîra la Poſtérité.

Pour inſtruire la race humaine,
Faut-il perdre l'Humanité ?
Faut-il le flambeau de la haîne
Pour nous montrer la vérité ?
Un ignorant, qui de ſon frère
Soulage en ſecret la miſère,
Eſt mon exemple & mon docteur ;
Et l'eſprit hautain qui diſpute,
Qui condamne, qui perſécute,
N'eſt qu'un déteſtable impoſteur.

& les remèdes aux peſtiférés moribonds, dont les Méde-cins & les Prêtres n'oſaient approcher.

VARIANTES

Digitized by Google

VARIANTES.

Après le quatrième vers de la première strophe, on lisait ceux-ci :

Tout connaît cet Être-Suprême ;
Dans ton cœur est sa bonté même ;
Dans ton esprit est sa grandeur ;
Tu parais, &c.

Après le quatrième vers de la sixième strophe :

Son âme alors est endurcie ;
Sa raison s'enfuit obscurcie ;
Rien n'a plus sur lui de pouvoir ;
Sa justice est folle & cruelle :
Il est dénaturé par zèle,
Et sacrilége par devoir.

Après le quatrième vers de la septième strophe :

Cette troupe folle, inhumaine,
Qui tient le bon sens à la gêne
Et l'innocence dans les fers ;
Par son zèle absurde aveuglée ;
Osa condamner Galilée,
Pour avoir connu l'Univers.

Digitized by Google

Au lieu de la dixième ſtrophe, on liſait celle-ci :

Enfans ingrats du même père,
Si vous prétendez le ſervir,
Si vous aſpirez à lui plaire,
Eſt-ce à force de vous haïr ?
Eſt-ce en déchirant l'héritage
Qu'un père ſi tendre & ſi ſage,
Du haut des Cieux, nous a tranſmis ?
L'amour était votre partage.
Cruels ! auriez-vous plus de rage,
Si vous étiez nés ennemis ?

Au lieu des trois derniers vers de la douzième ſtrophe :

De ces diſputes furieuſes,
Sur des chimères épineuſes
Qu'oublîra la Poſtérité.

Au lieu de la dernière ſtrophe, on liſait celle-ci :

Dans votre pédanteſque audace,
Digne de votre faux ſavoir,
Vous argumentez ſur la grâce,
Et vous êtes loin de l'avoir.
Un ignorant, qui de ſon frère
Soulage en ſecret la miſère,
Qui fuit la Cour & les flatteurs ;
Doux, clément, ſans être timide ;
Voilà mon apôtre & mon guide :
Les autres ſont des impoſteurs.

Digitized by Google

ODE
SUR L'INGRATITUDE.

O TOI, mon support & ma gloire,
Que j'aime à nourrir ma mémoire
Des biens que ta vertu m'a faits!
Lorsqu'en tous lieux l'Ingratitude
Se fait une pénible étude
De l'oubli honteux des bienfaits.

Doux nœuds de la reconnaissance,
C'est par vous que dès mon enfance
Mon cœur à jamais fut lié;
La voix du sang, de la nature,
N'est rien qu'un languissant murmure,
Près de la voix de l'amitié.

Eh! quel est, en effet, mon père?
Celui qui m'instruit, qui m'éclaire,
Dont le secours m'est assuré;
Et celui dont le cœur oublie
Les biens répandus sur sa vie,
C'est-là le fils dénaturé.

Digitized by Google

Ingrats, monſtres que la Nature
A paîtris d'une ſange impure
Qu'elle dédaigna d'animer,
Il manque à votre âme ſauvage,
Des humains le plus beau partage:
Vous n'avez pas le don d'aimer.

Nous admirons le fier courage
Du lion fumant de carnage,
Symbole du Dieu des combats.
D'où vient que l'Univers déteſte
La couleuvre bien moins funeſte?
Elle eſt l'image des ingrats.

Quel monſtre plus hideux s'avance?
La Nature fuit & s'offenſe
A l'aſpect de ce vieux Giton;
Il a la rage de Zoïle,
De Gâcon *a*) l'eſprit & le ſtyle,
Et l'âme impure de Chauſſon.

C'eſt des Fontaines; c'eſt ce Prêtre,
Venu de Sodome à Bicêtre,

a) Gâcon était un miſérable Ecrivain ſatyrique univerſellement mépriſé. Chauſſon fut brûlé publiquement pour le même crime pour lequel l'Abbé des Fontaines fut mis à Bicêtre.

De Bicêtre au sacré vallon.
A-t-il l'espérance bisarre,
Que le bucher qu'on lui prépare
Soit fait des lauriers d'Apollon ?

Il m'a dû l'honneur & la vie,
Et dans son ingrate furie,
De Rufus lâche imitateur,
Avec moins d'art & plus d'audace ;
De la fange où sa voix croasse,
Il outrage son bienfaiteur.

Qu'un Hibernois *b*), loin de la France ;
Aille ensevelir dans Bizance
Sa honte à l'abri du croissant ;
D'un œil tranquille & sans colère,
Je vois son crime & sa misère ;
Il n'emporte que mon argent.

Mais l'ingrat dévoré d'envie,
Trompette de la calomnie,

b) Un Abbé Irlandais, fils d'un Chirurgien de Nantes, qui se disait de l'ancienne maison de M**, ayant subsisté longtemps des bienfaits de M. de Voltaire, & lui ayant en dernier lieu emprunté deux mille livres, s'associa en 1732 avec un Ecossais, nommé Ramsai, qui se disait aussi des bons Ramsai, & avec un Officier Français, nommé Mornay ; ils passèrent tous trois à Constantinople, & se firent circoncire chez le Comte de Bonneval.

Digitized by Google

Qui cherche à flétrir mon honneur ;
Voilà le ravisseur coupable,
Voilà le larcin déteſtable,
Dont je dois punir la noirceur.

Pardon, ſi ma main vengereſſe
Sur ce monſtre un moment s'abaiſſe
A lancer ces utiles traits ;
Et ſi de la douce peinture
De ta vertu brillante & pure,
Je paſſe à ces ſombres portraits.

Mais lorſque Virgile, & le Taſſe
Ont chanté, dans leur noble audace,
Les Dieux de la terre & des mers,
Leur Muſe, que le Ciel inſpire,
Ouvre le ténébreux Empire,
Et peint les monſtres des Enfers.

Digitized by Google

ODE

SUR LA PAIX DE 1736.

L'ETNA renferme le tonnerre
Dans ſes épouvantables flancs;
Il vomit le feu ſur la terre,
Il dévore ſes habitans.
Fuyez, Dryades gémiſſantes,
Ces campagnes toujours brûlantes,
Ces abîmes toujours ouverts,
Ces torrens de flamme & de ſouffre,
Echappés du ſein de ce gouffre,
Qui touche aux voûtes des Enfers.

Plus terrible dans ſes ravages,
Plus fier dans ſes débordemens,
Le Pô renverſe ſes rivages
Cachés ſous ſes flots écumans:
Avec lui marchent la ruine,
L'effroi, la douleur, la famine,
La mort, les déſolations;
Et dans les fanges de Ferrare
Il entraîne à la mer avare
Les dépouilles des Nations.

Digitized by Google

Mais ces débordemens de l'onde,
Et ces combats des élémens,
Et ces secousses, qui du monde
Ont ébranlé les fondemens,
Fléaux que le ciel en colère
Sur ce malheureux hémisphère
A fait éclater tant de fois,
Sont moins affreux, sont moins sinistres,
Que l'ambition des Ministres,
Et que les discordes des Rois.

De l'Inde aux bornes de la France
Le soleil, en son vaste tour,
Ne voit qu'une famille immense,
Que devait gouverner l'amour.
Mortels, vous êtes tous des frères :
Jettez ces armes mercénaires.
Que cherchez-vous dans les combats ?
Quels biens poursuit votre imprudence ?
En aurez-vous la jouissance
Dans l'horrible nuit du trépas ?

Encor si pour votre patrie
Vous saviez vous sacrifier !
Mais non ; vous vendez votre vie
Aux mains qui daignent la payer.
Vous mourez pour la cause inique
De quelque tyran politique

Digitized by Google

Que vos yeux ne connaissent pas ;
Et vous n'êtes, dans vos misères,
Que des assassins mercénaires,
Armés pour des maîtres ingrats.

Tels sont ces oiseaux de rapine ;
Et ces animaux malfaisans,
Apprivoisés pour la ruine
Des paisibles hôtes des champs ;
Aux sons d'un instrument sauvage,
Animés, ardens, pleins de rage,
Ils vont d'un vol impétueux,
Sans choix, sans intérêt, sans gloire,
Saisir une folle victoire,
Dont le prix n'est jamais pour eux.

O superbe, ô triste Italie !
Que tu plains ta fécondité !
Sous tes débris ensevelie,
Que tu déplores ta beauté !
Je vois tes moissons dévorées
Par les nations conjurées
Qui te flattaient de te venger.
Faible, désolée, expirante,
Tu combats d'une main tremblante,
Pour le choix d'un maître étranger.

Digitized by Google

Que, toujours armés pour la guerre,
Nos Rois ſoient les Dieux de la paix;
Que leurs mains portent le tonnerre,
Sans ſe plaire à lancer ſes traits.
Nous chériſſons un berger ſage,
Qui, dans un heureux pâturage,
Unit les troupeaux ſous ſes loix.
Malheur au paſteur ſanguinaire,
Qui les expoſe en téméraire
A la dent du tyran des bois!

Eh! que m'importe la victoire
D'un Roi qui me perce le flanc,
D'un Roi dont j'achète la gloire
De ma fortune & de mon ſang?
Quoi! dans l'horreur de l'indigence,
Dans les langueurs, dans la ſouffrance,
Mes jours feront-ils plus ſereins,
Quand on m'apprendra que nos Princes,
Aux frontières de nos Provinces,
Nagent dans le ſang des Germains?

Colbert, toi qui dans ta patrie
Amenas les Arts & les Jeux,
Colbert, ton heureuſe induſtrie
Sera plus chère à nos neveux,
Que la vigilance inflexible
De Louvois, dont la main terrible

Digitized by Google

Embrâſait le Palatinat ;
Et qui, ſous la Mer irritée,
De la Hollande épouvantée
Voulait anéantir l'État.

Que LOUIS, juſqu'au dernier âge,
Soit honoré du nom de *Grand* :
Mais que ce nom s'accorde au ſage ;
Qu'on le refuſe au conquérant.
C'eſt dans la paix que je l'admire ;
C'eſt dans la paix que ſon Empire
Floriſſait ſous ſes juſtes loix,
Quand ſon peuple aimable & fidèle
Fut des peuples l'heureux modèle,
Et lui le modèle des Rois.

VARIANTES.

Au lieu des ſtrophes quatre & cinq, on liſait celles-ci :

Que de Nations fortunées
Repoſaient au ſein des Beaux-Arts,
Avant qu'au haut des Pyrénées
Tonnât la trompette de Mars !
Des Jeux la troupe enchantereſſe,
Les plaiſirs, les chants d'allégreſſe,

Digitized by Google

Régnaient dans nos brillans palais,
Tandis que les flûtes champêtres,
Mollement à l'ombre des hêtres,
Vantaient les charmes de la Paix.

Paix aimable, éternel partage
Des heureux habitans des Cieux,
Vous étiez l'unique avantage
Qui pouviez nous approcher d'eux.
Ce tigre, acharné sur sa proie,
Sent une impitoyable joie,
Son âme horrible s'enflammer;
Notre cœur n'est point né sauvage;
Grand Dieu! si l'homme est votre image,
C'est qu'il était fait pour aimer.

Digitized by Google

ODE

POUR

MESSIEURS

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES,

Qui ont été au Cercle Polaire & ſous l'Équateur, déterminer la figure de la Terre.

O VÉRITÉ ſublime ! ô céleſte Uranie !
Eſprit né de l'Eſprit qui forma l'Univers,
Qui meſures des cieux la carrière infinie,
Et qui péſes les airs;

Tandis que tu conduis ſur les gouffres de l'onde,
Ces voyageurs ſavans, miniſtres de tes loix;
De l'ardent équateur, ou du pole du monde,
Entend ma faible voix.

Que font tes vrais enfans? Vainqueurs de la nature,
Ils arrachent ſon voile; & ces rares eſprits
Fixent la peſanteur, la maſſe & la figure
De l'Univers ſurpris.

Les Enfers ſont émus au bruit de leur voyage:
Je vois paraître au jour les Ombres des Héros,

Digitized by Google

De ces Grecs renommés, qu'admira le rivage
De l'antique Colchos.

Argonautes fameux, demi-Dieux de la Grèce;
Castor, Pollux, Orphée, & vous heureux Jason,
Vous, de qui la valeur, & l'amour, & l'adresse
Ont conquis la toison;

En voyant les travaux, & l'art de nos grands-hommes,
Que vous êtes honteux de vos travaux passés!
Votre siècle est vaincu par le siècle où nous sommes:
Venez & rougissez.

Quand la Grèce parlait, l'Univers en silence
Respectait le mensonge annobli par sa voix;
Et l'Admiration, fille de l'Ignorance,
Chanta de vains exploits.

Heureux, qui les premiers marchent dans la carrière!
N'y fassent-ils qu'un pas, leurs noms sont publiés:
Ceux qui, trop tard venus, la franchissent entière,
Demeurent oubliés.

Le Mensonge réside au temple de Mémoire;
Il y grava, des mains de la Crédulité,
Tous ces fastes des temps destinés pour l'Histoire
Et pour la vérité.

Digitized by Google

Uranie, abaissez ces triomphes des fables;
Effacez tous ces noms qui nous ont abusés;
Montrez aux nations les Héros véritables
Que vous seule instruisez.

Le Génois, qui chercha, qui trouva l'Amérique,
Cortez, qui la vainquit par de plus grands travaux,
En voyant des Français l'entreprise héroïque,
Ont prononcé ces mots:

L'ouvrage de nos mains n'avait point eu d'exemples,
Et par nos descendans ne peut être imité:
Ceux à qui l'univers a fait bâtir des temples,
L'avaient moins mérité.

Nous avons fait beaucoup, vous faites davantage:
Notre nom doit céder à l'éclat qui vous suit.
Plutus guida nos pas dans ce monde sauvage;
La vertu vous conduit.

Comme ils parlaient ainsi, Newton dans l'Empyrée,
Newton les regardait, & du Ciel entr'ouvert:
Confirmez, disait-il, à la Terre éclairée,
Ce que j'ai découvert.

Tandis que des humains le troupeau méprisable,
Sous l'empire des sens indignement vaincu,

Digitized by Google

De ses jours indolens traînant le fil coupable,
Meurt sans avoir vécu;

Donnez un digne essor à votre âme immortelle;
Eclairez des esprits nés pour la vérité:
DIEU vous a confié la plus vive étincelle
De la Divinité.

De la raison qu'il donne il aime à voir l'usage;
Et le plus digne objet des regards éternels,
Le plus brillant spectacle est l'âme du vrai sage,
Instruisant les mortels.

Mais sur-tout écartez ces serpens détestables,
Ces enfans de l'Envie, & leur souffle odieux;
Qu'ils n'empoisonnent pas ces âmes respectables,
Qui s'élèvent aux cieux.

Laissez un vil Zoïle aux fanges du Parnasse,
De ses croassemens importuner le Ciel,
Agir avec bassesse, écrire avec audace,
Et s'abreuver de fiel.

Imitez ces Esprits, ces fils de la lumière,
Confidens du Très-Haut, qui vivent dans son sein;
Qui jettent, comme lui, sur la nature entière,
Un œil pur & serein.

Digitized by Google

VARIANTE.

Après le premier vers de la neuvième strophe, on lisait ceux-ci:

Ses mains ont tout écrit, & la Postérité
N'aura plus désormais de place dans l'Histoire,
Et pour la vérité.

Digitized by Google

ODE
AU ROI DE PRUSSE,
SUR SON AVÈNEMENT AU TRONE.

EST-CE aujourd'hui le jour le plus beau de ma vie ?
Ne me trompé-je point, dans un eſpoir ſi doux ?
Vous régnez. Eſt-il vrai que la Philoſophie
Va régner avec vous ?

✠

Fuyez loin de ſon trône, impoſteurs fanatiques ;
Vils tyrans des eſprits, ſombres perſécuteurs ;
Vous dont l'âme implacable, & les mains frénétiques
Ont tramé tant d'horreurs.

✠

Quoi ! je t'entends encore, abſurde Calomnie !
C'eſt toi, monſtre inhumain, c'eſt toi qui pourſuivis
Et Deſcartes & Bayle, & ce puiſſant génie *a*),
Succeſſeur de Leibnitz.

✠

Tu prenais ſur l'autel un glaive qu'on révère,
Pour frapper ſaintement les plus ſages humains.

---

a) Volf, Chancelier de l'Univerſité de Hall. Il fut chaſſé ſur la dénonciation d'un théologien, & rétabli enſuite. Voyez la Préface de l'*Hiſtoire du Brandebourg*, où il eſt dit, *qu'il a noyé le Syſtème de Leibnitz dans un fatras de volumes, & dans un déluge de paroles.*

Mon Roi va te percer du fer que le vulgaire
Adorait dans tes mains.

✱

Il te frappe, tu meurs : il venge notre injure.
La vérité renaît, l'erreur s'évanouit ;
La Terre élève au Ciel une voix libre & pure,
Le Ciel se réjouit.

✱

Et vous de Borgia détestables maximes,
Science d'être injuste à la faveur des loix,
Art d'opprimer la Terre, art malheureux des crimes,
Qu'on nomme l'art des Rois ;

✱

Périssent à jamais vos leçons tyranniques ;
Le crime est trop facile, il est trop dangereux.
Un esprit faible est fourbe ; & les grands politiques
Sont les cœurs généreux.

✱

Ouvrons du monde entier les annales fidelles,
Voyons-y les tyrans ; ils sont tous malheureux.
Les foudres qu'ils portaient dans leurs mains criminelles
Sont retombés sur eux.

✱

Ils sont morts dans l'opprobre, ils sont morts dans la rage :
Mais Antonin, Trajan, Marc-Aurèle, Titus,
Ont eu des jours sereins, sans nuit & sans orage,
Purs comme leurs vertus.

✱

Digitized by Google

Tout ſiècle eut ſes guerriers; tout peuple a dans la guerre
Signalé des exploits par le ſage ignorés.
Cent Rois que l'on mépriſe ont ravagé la terre.
Régnez & l'éclairez.

*

On a vu trop long-temps l'orgueilleuſe Ignorance
Ecrâſant ſous ſes pieds le Mérite abattu,
Inſulter aux talens, aux arts, à la ſcience,
Autant qu'à la vertu.

*

Avec un ris moqueur, avec un ton de maître,
Un eſclave de Cour, enfant des voluptés,
S'eſt écrié ſouvent : Eſt-on fait pour connaître ?
Eſt-il des vérités ?

*

Il n'en eſt point pour vous, âme ſtupide & fière.
Abſorbé dans la nuit, vous mépriſez les cieux.
Le Salomon du Nord apporte la lumière;
Barbare, ouvrez les yeux.

Digitized by Google

ODE
SUR LA MORT DE L'EMPEREUR
CHARLES VI.
2 Novembre 1740.

IL tombe pour jamais, ce cèdre dont la tête
Défia si long-temps les vents & la tempête ;
Et dont les grands rameaux ombrageaient tant d'États,
En un instant frappée,
Sa racine est coupée
Par la faulx du trépas.

✻

Voilà ce Roi des Rois, & ses grandeurs suprêmes :
La Mort a dechiré ces trente diadêmes,
D'un front chargé d'ennuis dangereux ornement.
O race auguste & fière !
Un reste de poussière
Est ton seul monument.

✻

Son nom même est détruit ; le tombeau le dévore ;
Et si le faible bruit s'en fait entendre encore,
On dira quelquefois : Il règnait, il n'est plus ;
Eloges funéraires

Digitized by Google

De tant de Rois vulgaires
Dans la foule perdus.

✱

Ah! s'il avait lui-même, en ces plaines fumantes,
Qu'Eugène enſanglanta de ſes mains triomphantes,
Conduit de ſes Germains les nombreux armemens,
Et raffermi l'Empire,
De qui la gloire expire
Sous les fiers Ottomans!

✱

S'il n'avait pas langui dans ſa ville allarmée,
Redoutable en ſa Cour, aux Chefs de ſon armée,
Puniſſant ſes guerriers par lui-même avilis:
S'il eût été terrible
Au Sultan invincible,
Et non pas à Vallis!

✱

Ou ſi, plus ſage encore, & détournant la guerre,
Il eût par ſes bienfaits ramené ſur la terre
Les beaux jours, les vertus, l'abondance & les Arts,
Et cette paix profonde
Que ſut donner au monde
Le ſecond des Céſars!

✱

La Renommée alors, en étendant ſes aîles,
Eût répandu ſur lui les clartés immortelles
Qui de la nuit du temps percent les profondeurs;

Digitized by Google

Et son nom respectable
Eût été plus durable
Que ceux de ses vainqueurs.

✠

Je ne profane point les dons de l'harmonie :
Le sévère Apollon défend à mon génie
De verser, en bravant & les mœurs & les Loix,
Le fiel de la satyre
Sur la tombe où respire
La majesté des Rois.

✠

Mais, ô Vérité sainte ! ô juste Renommée !
Amour du genre-humain, dont mon âme enflammée
Reçoit avidement les ordres éternels,
Dictez à la mémoire
Les leçons de la gloire
Pour le bien des mortels.

✠

Rois, la Mort vous appelle au tribunal auguste,
Où vous êtes pesés aux balances du Juste.
Votre siècle est témoin, le juge est l'avenir.
Demi-Dieux mis en poudre,
Lui seul peut vous absoudre,
Lui seul peut vous punir.

Digitized by Google

ODE

SUR LA MORT DE SON ALTESSE ROYALE MADAME LA PRINCESSE DE BAREITH.

Lorsqu'en des tourbillons de flamme & de fumée,
Cent tonnerres d'airain, précédés des éclairs,
De leurs globes brûlans renversent une armée,
Quand de guerriers mourans les sillons sont couverts;
Tous ceux qu'épargna la foudre,
Voyant rouler dans la poudre
Leurs compagnons massacrés,
Sourds à la pitié timide,
Marchent d'un pas intrépide
Sur leurs membres déchirés.

✱

Ces féroces humains, plus durs, plus inflexibles,
Que l'acier qui les couvre au milieu des combats,
S'étonnent à la fin de devenir sensibles,
D'éprouver la pitié qu'ils ne connaissaient pas;
Lorsque la Mort en silence,
D'un pas terrible, s'avance
Vers un objet plein d'attraits;

Quand

Digitized by Google

Quand ces yeux qui dans les âmes
Lançaient les plus douces flâmes,
Vont s'éteindre pour jamais.

✻

Une famille entière, interdite, éplorée,
Se presse, en gémissant, vers un lit de douleurs;
La victime l'attend, pâle, défigurée,
Tendant une main faible à ses amis en pleurs;
Tournant en vain la paupière
Vers un reste de lumière
Qu'elle gémit de trouver,
Elle présente sa tête;
La faulx redoutable est prête;
Et la Mort va la lever.

✻

Le coup part, l'âme fuit, c'en est fait, il ne reste;
De tant de dons heureux, de tant d'attraits si chers;
De ces sens animés d'une flamme céleste,
Qu'un cadâvre glacé, la pâture des vers.
Ce spectacle lamentable,
Cette perte irréparable,
Vous frappe d'un coup plus fort,
Que cent mille funérailles
De ceux qui dans les batailles
Donnaient & souffraient la mort.

✻

O Bareith! ô vertus! ô graces adorées!
Femme sans préjugés, sans vice & sans erreur,

Digitized by Google

Quand la Mort t'enleva de ces triftes contrées,
De ce féjour de fang, de rapine & d'horreur ;
Les Nations acharnées
De leurs haînes forcenées
Sufpendirent les fureurs :
Les difcordes s'arrêtèrent ;
Tous les peuples s'accordèrent
A t'honorer de leurs pleurs.

✠

De la douce vertu tel eft le fûr empire ;
Telle eft la digne offrande à tes mânes facrés.
Vous qui n'êtes que grands, vous qu'un flatteur admire,
Vous traitons-nous ainfi, lorfque vous expirez ?
La mort que Dieu vous envoie,
Eft le feul moment de joie
Qui confole nos efprits.
Emportez, âmes cruelles,
Ou nos haînes éternelles,
Ou nos éternels mépris,

✠

Mais toi dont la vertu fut toujours fecourable,
Toi, dans qui l'héroïfme égala la bonté,
Qui penfais en grand-homme, en Philofophe aimable,
Qui de ton fexe enfin n'avais que la beauté :
Si ton infenfible cendre
Chez les morts pouvait entendre
Tous ces cris de notre amour,
Tu dirais dans ta penfée :

Digitized by Google

Les Dieux m'ont recompensée,
Quand ils m'ont ôté le jour.

✱

C'est nous, tristes humains, nous qui sommes à plaindre,
Dans nos champs désolés, sous nos boulevards,
Condamnés à souffrir, condamnés à tout craindre
Des serpens de l'Envie & des fureurs de Mars.
Les peuples foulés gémissent,
Les arts, les vertus périssent,
On assassine les Rois;
Tandis que l'on ose encore,
Dans ce siècle que j'abhorre,
Parler de mœurs & de loix!

✱

Hélas! qui désormais, dans une Cour paisible,
Retiendra sagement la Superstition,
Le sanglant Fanatisme, & l'Athéïsme horrible,
Enchaînés sous les pieds de la Religion?
Qui prendra pour son modèle
La loi pure & naturelle
Que Dieu grava dans nos cœurs?
Loi sainte, aujourd'hui proscrite
Par la fureur hypocrite
D'ignorans persécuteurs.

✱

Des tranquiles hauteurs de la philosophie,
Ta pitié contemplait avec des yeux sereins
Ces fantômes changeans du songe de la vie,

Digitized by Google

Tant de travaux détruits, tant de projets si vains;
Ces factions indociles,
Qui tourmentent dans nos villes
Nos citoyens obstinés;
Ces intrigues si cruelles,
Qui font des Cours les plus belles
Un séjour d'infortunés;

Du temps qui fuit toujours tu fis toujours usage;
O combien tu plaignais l'infâme oisiveté
De ces esprits sans goût, sans force & sans courage,
Qui meurent pleins de jours, & n'ont point existé!
La vie est dans la pensée,
Si l'âme n'est exercée,
Tout son pouvoir se détruit;
Ce flambeau sans nourriture
N'a qu'une lueur obscure
Plus affreuse que la nuit.

Illustres meurtriers, victimes mercénaires,
Qui, redoutant la honte & maîtrisant la peur,
L'un par l'autre animés aux combats sanguinaires,
Fuiriez, si vous l'osiez, & mourez par honneur:
Une femme, une Princesse,
Dans sa tranquile sagesse,
Du Sort dédaignant las coups,
Souffrant ses maux sans se plaindre,
Voyant la mort sans la craindre,
Etait plus brave que vous.

Digitized by Google

Mais qui célébrera l'amitié courageuse,
Première des vertus, passion des grands cœurs,
Feu sacré dont brûla ton âme généreuse,
Qui s'épurait encore au creuset des malheurs?
Rougissez, âmes communes,
Dont les diverses fortunes
Gouvernent les sentimens;
Frêles vaisseaux sans boussole,
Qui tournez au gré d'Éole,
Plus légers que ses enfans.

*

Cependant elle meurt, & Zoïle respire!
Et des lâches Séjans un lâche imitateur
A la vertu tremblante insulte avec empire;
Et l'hypocrite en paix sourit au délateur!
Le troupeau faible des sages
Dispersé par les orages,
Va périr sans successeurs;
Leurs noms, leurs vertus s'oublient;
Et les Enfers multiplient
La race des oppresseurs.

*

Tu ne chanteras plus, solitaire Silvandre,
Dans ce Palais des Arts, où les sons de ta voix
Contre les préjugés osaient se faire entendre,
Et de l'Humanité faisaient parler les droits.
Mais dans ta noble retraite,
Ta voix, loin d'être muette,

Redouble ses chants vainqueurs,
Sans flatter les faux critiques,
Sans craindre les fanatiques,
Sans chercher des protecteurs.

Vils tyrans des esprits, vous serez mes victimes;
Je vous verrai pleurer à mes pieds abattus;
A la postérité je peindrai tous vos crimes,
De ces mâles crayons dont j'ai peint les vertus.
Craignez ma main raffermie:
A l'opprobre, à l'infamie,
Vos noms seront consacrés,
Comme le sont à la gloire
Les enfans de la Victoire,
Que ma Muse a célébrés.

RÉFLEXIONS.

LA Princesse à qui on a élevé ce monument, en méritait un plus beau, & les monstres dont on daigne parler à la fin de cette Ode, méritent une punition plus sévère.

Dans les beaux jours de la Littérature, il y avait, à la vérité, de plats Critiques, comme aujourd'hui. *Claveret* écrivait contre *Corneille*; *Subligni* & *Visé* attaquaient toutes les Piéces de *Racine*; chaque siècle a eu ses *Frérons*. Mais on ne vit jamais (que dans nos jours) une troupe infâme de délateurs vomir hardiment leurs impostures, & en inventer encore de nouvelles, quand les premières ont été confondues; cabaler insolemment, en accusant de cabales les plus paisibles des hommes; attaquer jusques dans les Tribunaux des gens de Lettres, dont ils ne peuvent attaquer la gloire; porter l'audace de la calomnie jusqu'à les accuser de penser en secret tout le contraire de ce qu'ils écrivent en public; & vouloir rendre odieux par leurs imputations le nom respectable de Philosophe.

La manie de ces délations a été poussée au point de dire & d'imprimer, que les Phi-

Digitized by Google

losophes sont dangereux dans un État.

Et qui sont ces hardis délateurs? Tantôt c'est un pédant qui compromet la société dont il est, & qui ose parler de morale, tandis que ses confrères sont accusés & punis d'un parricide. Tantôt c'est le factieux Auteur d'une Gazette nommée *Ecclésiastique*, qui pour quelques écus par mois a calomnié les *Buffon*, les *Montesquieu*, & jusqu'à un Ministre d'État, Auteur d'un livre excellent sur une partie du Droit Public. C'est une troupe d'Écrivains affamés, qui se vantent de défendre le Christianisme à quinze sous par Tome, & qui accusent d'irreligion le sage & savant Auteur des *Essais sur Paris*, & qui enfin sont forcés de lui demander pardon.

C'est sur-tout le misérable Auteur d'un libelle intitulé l'*Oracle des Philosophes*, qui prétend avoir été admis à la table d'un homme qu'il n'a jamais vu, & dans l'anti-chambre duquel il ne serait pas souffert; qui se vante d'avoir été dans un château, lequel n'a jamais existé; & qui pour prix du bon accueil qu'il dit avoir reçu dans cette seule maison, divulgue les secrets qu'il suppose lui avoir été confiés. Ce poliçon, nommé *Guyon*, se donne ainsi lui-même de gaité de cœur pour un mal-honnête homme. N'ayant point d'honneur à perdre, il ne songe qu'à regagner, par le débit d'un mauvais libelle, l'ar-

Digitized by Google

gent qu'il a perdu à l'impreſſion de ſes mauvais livres. L'opprobre le couvre, & il ne le ſent pas ; il ne ſent que le dépit honteux de n'avoir pu même vendre ſon libelle. C'eſt donc à cet excès de turpitude, qu'on eſt parvenu dans le métier d'Écrivain !

Ces valets de Libraires, gens de la lie du peuple, & de la lie des Auteurs, les derniers des Ecrivains inutiles, & par conſéquent les derniers des hommes, ſont ceux qui ont attaqué le Roi, l'Etat & l'Égliſe dans leurs feuilles ſcandaleuſes écrites en faveur des Convulſionnaires. Ils fabriquent leurs impoſtures, comme les filous commettent leurs larcins, dans les ténèbres de la nuit, changeant continuellement de nom & de demeure, aſſociés à des receleurs, fuyant à tout moment la Juſtice, & pour comble d'horreur ſe couvrant du manteau de la Religion, & pour comble de ridicule ſe perſuadant qu'ils rendent ſervice.

Ces deux partis, le Janſéniſte & le Moliniſte, ſi fameux long-temps dans Paris, & ſi dédaignés dans l'Europe, fourniſſent des deux côtés les plumes vénales dont le Public eſt ſi fatigué ; ces champions de la folie, que l'exemple des ſages & les ſoins paternels du Souverain n'ont pu réprimer, s'acharnent l'un contre l'autre avec toute l'abſurdité de nos ſiècles de barbarie, & tout le rafinement

Digitized by Google

d'un temps également éclairé dans la vertu & dans le crime ; & après s'être ainsi déchirés, ils se jettent sur les Philosophes. Ils attaquent la raison comme des brigands réunis volent un honnête-homme pour partager ses dépouilles.

Qu'on me montre dans l'Histoire du monde entier un Philosophe qui ait ainsi troublé la paix de sa patrie : en est-il un seul depuis *Confucius* jusqu'à nos jours, qui ait été coupable, je ne dis pas de cette rage de parti & de ces excès monstrueux, mais de la moindre cabale contre les puissances, soit Séculières, soit Ecclésiastiques ? Non, il n'y en eut jamais, & il n'y en aura point. Un Philosophe fait son premier devoir d'aimer son Prince & sa patrie ; il est attaché à sa Religion, sans s'élever outrageusement contre celles des autres peuples ; il gémit de ces disputes insensées & fatales qui ont coûté autrefois tant de sang, & qui excitent aujourd'hui tant de haînes. Le Fanatique allume la discorde, & le Philosophe l'éteint ; il étudie en paix la nature, il paie gaiement les contributions nécessaires à l'État ; il regarde ses maîtres comme les députés de DIEU sur la terre, & ses concitoyens comme ses frères ; bon mari, bon père, bon maître, il cultive l'amitié ; il sait que, si l'amitié *est un besoin de l'âme*, c'est le plus noble be-

Digitized by Google

soin des âmes les plus belles ; que c'est un contrat entre les cœurs, contrat plus sacré que s'il était écrit, & qui nous impose les obligations les plus chères ; il est persuadé que les méchans ne peuvent aimer.

Ainsi le Philosophe, fidèle à tous ses devoirs, se repose sur l'innocence de sa vie. S'il est pauvre, il rend la pauvreté respectable ; s'il est riche, il fait de ses richesses un usage utile à la société. S'il fait des fautes comme tous les hommes en font, il s'en repent & il se corrige ; s'il a écrit librement dans sa jeunesse comme *Platon*, il cultive la sagesse comme lui dans un âge avancé ; il meurt en pardonnant à ses ennemis, & en implorant la miséricorde de l'Être-Suprême.

Qu'il soit du sentiment de *Leibnitz* sur les Monades & sur les Insdiscernables, ou du sentiment de ses adversaires ; qu'il admette les idées innées avec *Descartes*, ou qu'il voye tout dans le Verbe avec *Mallebranche* ; qu'il croye au plein, qu'il croye au vuide : ces innocentes spéculations exercent son esprit, & ne peuvent nuire en aucun temps à aucun homme ; mais plus il est éclairé, plus les esprits contentieux & absurdes redoutent son mépris. Et voilà la source secrette & véritable de cette persécution qu'on a suscitée quelquefois aux plus pacifiques & aux plus estimables des mortels. Voilà pour-

Digitized by Google

quoi les factieux, les enthousiastes, les fourbes, les pédans orgueilleux ont si souvent étourdi le Public de leurs clameurs. Ils ont frappé à toutes les portes; ils ont pénétré chez les personnes les plus respectables, ils les ont séduites; ils ont animé la vertu même contre la vertu; & un sage a été quelquefois tout étonné d'avoir persécuté un sage.

Quand l'Évêque Irlandais *Barklay* se fut trompé sur le calcul différentiel, & que le célèbre *Jurin* eut confondu son erreur, *Barklay* écrivit que les Géomètres n'étaient pas Chrétiens; quand *Descartes* eut trouvé de nouvelles preuves de l'existence de DIEU, *Descartes* fut accusé juridiquement d'athéïsme; dès que ce même Philosophe eut adopté les idées innées, nos Théologiens l'anathématisèrent, pour s'être écarté de l'opinion d'*Aristote* & de l'axiome de l'École: *Que rien n'est dans l'entendement qui n'ait été dans les sens.* Cinquante ans après, la mode changea; ils traitèrent de matérialistes ceux qui revinrent à l'ancienne opinion d'*Aristote* & de l'École.

A peine *Leibnitz* eut-il proposé son systême, rédigé depuis dans la Théodicée, que mille voix crièrent qu'il introduisait le fatalisme, qu'il renversait la créance de la chûte de l'homme, qu'il détruisait les fondemens de la Religion chrétienne. D'autres Philoso-

Digitized by Google

phes ont-ils combattu le système de *Leibinitz* ; on leur a dit : Vous insultez la Providence.

Lorsque Mylord *Shaftersbury* assura que l'homme était né avec l'instinct de la bienveillance pour ses semblables, on lui imputa de nier le péché originel : d'autres ont-ils écrit que l'homme est né avec l'instinct de l'amour-propre ; on leur a reproché de détruire toute vertu.

Ainsi, quelque parti qu'ait pris un Philosophe, il a toujours été en bute à la calomnie, fille de cette jalousie secrette, dont tant d'hommes sont animés, & que personne n'avoue ; enfin, de quoi pourra-t-on s'étonner depuis que le Jésuite *Hardouin* a traité d'athées les *Pascal*, les *Nicole*, les *Arnaud*, & les *Mallebranche* ?

Qu'on fasse ici une réflexion. Les Romains, ce peuple le plus religieux de la terre, nos vainqueurs, nos maîtres, & nos législateurs, ne connurent jamais la fureur absurde qui nous dévore ; il n'y a pas dans l'*Histoire Romaine* un seul exemple d'un citoyen Romain opprimé pour ses opinions ; & nous, sortis à peine de la barbarie, nous avons commencé à nous acharner les uns contre les autres, dès que nous avons appris, je ne dis pas à penser, mais à balbutier les pensées des Anciens. Enfin depuis les combats des Réalistes & des Nominaux, depuis *Ramus* assassiné par

Digitized by Google

les Écoliers de l'Université de Paris pour venger *Aristote*, jusqu'à *Galilée* emprisonné, & jusqu'à *Descartes* banni d'une ville Batave, il y a de quoi gémir sur les hommes, & de quoi se déterminer à les fuir.

Ces coups ne paraissent d'abord tomber que sur un petit nombre de sages obscurs, dédaignés, ou écrâsés pendant leur vie, par ceux qui ont acheté des dignités à prix d'or ou à prix d'honneur. Mais il est trop certain que, si vous rétrécissez le génie, vous abâtardissez bientôt une nation entière. Qu'était l'Angleterre avant la Reine *Élisabeth*, dans le temps qu'on employait l'autorité sur la prononciation de l'*Upsilon?* L'Angleterre était alors la dernière des nations policées en fait d'Arts utiles & agréables, sans aucun bon Livre, sans Manufactures, négligeant jusqu'à l'Agriculture, & très-faible même dans sa Marine : mais dès qu'on laissa un libre essor au génie, les Anglais eurent des *Spencer*, des *Shakespear*, des *Bacon*, & enfin des *Locke* & des *Newton*.

On sait que tous les Arts sont frères, que chacun d'eux en éclaire un autre, & qu'il en résulte une lumière universelle. C'est par ces mutuels secours que le génie de l'invention s'est communiqué de proche en proche; c'est par-la qu'enfin la Philosophie a secouru la Politique, en donnant de nou-

velles vues pour les Manufactures, pour les Finances, pour la construction des vaisseaux. C'est par-là que les Anglais sont parvenus à mieux cultiver la terre qu'aucune nation, & à s'enrichir par la science de l'Agriculture comme par celle de la Marine ; le même génie entreprenant & persévérant, qui leur fait fabriquer des draps plus forts que les nôtres, leur fait écrire aussi des livres de Philosophie plus profonds. La devise du célèbre Ministre d'État Walpol[illegible] *fari quæ sentiat*, est la devise des Philosophes Anglais. Ils marchent plus ferme & plus loin que nous dans la même carrière ; ils creusent à cent pieds le sol que nous effleurons. Il y a tel Livre français qui nous étonne par sa hardiesse, & qui paraîtrait écrit avec timidité, s'il était confronté avec ce que vingt Auteur Anglais ont écrit sur le même sujet.

Pourquoi l'Italie, la mère des Arts, de qui nous avons appris à lire, a-t-elle langui près de deux-cents ans dans une décadence déplorable ? C'est qu'il n'a pas été permis jusqu'à nos jours à un Philosophe Italien d'oser regarder la vérité à travers son télescope ; de dire, par exemple, que le soleil est au centre de notre monde, & que le bled ne pourrit point dans la terre pour y germer. Les Italiens ont dégénéré jusqu'au temps de *Muratori*, & de ses il-

Digitized by Google

lustres contemporains. Ces peuples ingénieux ont craint de penser ; les Français n'ont osé penser qu'à demi, & les Anglais, qui ont volé jusqu'au ciel, parce qu'on ne leur a point coupé les aîles, sont devenus les précepteurs des nations. Nous leur devons tout, depuis les loix primitives de la gravitation, depuis le calcul de l'infini, & la connaissance précise de la lumière, si vainement combattus, jusqu'à la nouvelle charrue, & l'insertion de la petite-vérole, combattues encore.

Il faudrait savoir un peu mieux distinguer le dangéreux & l'utile, la licence & la sage liberté, abandonner l'école à son ridicule, & respecter la raison. Il a été plus facile aux Hérules, aux Vandales, aux Goths & aux Francs, d'empêcher la raison de naître, qu'il ne le serait aujourdhui de lui ôter sa force quand elle est née. Cette raison épurée, soumise à la Religion & à la Loi, éclaire enfin ceux qui abusent de l'une & de l'autre ; elle pénètre lentement, mais sûrement ; & au bout d'un demi-siècle une Nation est surprise de ne plus ressembler à ses barbares ancêtres.

Peuple nourri dans l'oisiveté & dans l'ignorance, peuple si aisé à enflammer, & si difficile à instruire, qui courez des farces du Cimetière de *S.-Médard* aux farces de la

Digitized by Google

Foire ; qui vous passionnez tantôt pour un *Quesnel*, & tantôt pour une Actrice de la Comédie Italienne ; qui élevez une statue en un jour, & le lendemain la couvrez de boue ; peuple qui dansez, chantez en murmurant, sachez que vous vous seriez égorgés sur la tombe du Diacre ou Sous-Diacre *Pâris*, & dans vingt autres occasions aussi belles, si les Philosophes n'avaient depuis environ soixante ans adouci un peu les moeurs en éclairant les esprits par degrés ; sachez que ce sont eux (& eux seuls) qui ont éteint enfin les buchers, & détruit les échaffauds où l'on immolait autrefois & le Prêtre *Jean Hus*, & le Moine *Savonarole*, & le Chancelier *Thomas Morus*, & le Conseiller *Anne du Bourg*, & le Médecin *Michel Servet*, & l'Avocat-Général de Hollande *Barnevelt*, & tant d'autres, dont les noms seuls feraient un immense volume, registre sanglant de la plus infernale superstition, & de la plus abominable démence.

Digitized by Google

A MONSEIGNEUR LE PRINCE DE VENDOME a).

De Sulli, salut & bon vin
Au plus aimable de nos Princes,
De la part de l'Abbé Courtin,
Et d'un rimailleur des plus minces,
Que son bon Ange & son lutin
Ont envoyé dans ces Provinces.

Vous voyez, Monseigneur, que l'envie de faire quelque chose pour vous, a réuni deux hommes bien différens.

L'un gras, rond, gros, court, séjourné,
Citadin de Papimanie,
Porte un teint de prédestiné,
Avec la croupe rebondie.
Sur son front respecté du temps,
Une fraîcheur toujours nouvelle,
Au bon Doyen de nos galans,
Donne une jeunesse éternelle.

a) C'est le frère du Duc de Vendôme. Il était Grand-Prieur de France. L'Abbé Courtin était un de ses amis, fils d'un Conseiller d'État, & homme de Lettres. Il était tel qu'on le dépeint ici. Cette lettre est de 1716.

Digitized by Google

L'autre dans Papefigue eſt né,
Maigre, long, ſec & décharné,
N'ayant eu croupe de ſa vie,
Moins malin qu'on ne vous le dit,
Mais peut-être de DIEU maudit,
Puiſqu'il aime & qu'il verſifie.

Notre premier deſſein était d'envoyer à Votre Alteſſe un ouvrage dans les formes, moitié vers, moitié proſe, comme en uſaient les *Chapelle*, les *des Barreaux*, les *Hamilton*, contemporains de l'Abbé, & nos maîtres. J'aurais preſque ajouté *Voiture*, ſi je ne craignais de fâcher mon confrère, qui prétend, je ne ſais pourquoi, n'être pas aſſez vieux pour l'avoir vu.

Comme il y a des choſes aſſez hardies à dire, par le temps qui court, le plus ſage de nous deux, qui n'eſt pas moi, ne voulait en parler qu'à condition qu'on n'en ſaurait rien.

Il alla donc vers le Dieu du myſtère,
Dieu des Normands, par moi très-peu fêté,
Qui parle bas, quand il ne peut ſe taire,
Baiſſe les yeux, & marche de côté.
Il favoriſe (& certes c'eſt dommage)
Force frippons; mais il conduit le ſage.
Il eſt au Bal, à l'Égliſe, à la Cour;
Au tems jadis il a guidé l'Amour.

Malheureuſement ce Dieu n'était pas à

Digitized by Google

Sulli ; il était en tiers dit-on, entre . . . & Madame de . . . ſans cela nous euſſions achevé notre ouvrage ſous ſes yeux.

Nous euſſions peint les Jeux voltigeans ſur vos traces,
Et cet eſprit charmant, au ſein d'un doux loiſir,
Agréable dans le plaiſir,
Héroïque dans les diſgrâces.
Nous vous euſſions parlé de ces bienheureux jours,
Jours conſacrés à la tendreſſe.
Nous vous euſſions, avec adreſſe,
Fait la peinture des Amours,
Et des Amours de toute eſpèce.
Vous en euſſiez vu de Paphos ;
Vous en euſſiez vu de Florence,
Mais avec tant de bienſéance,
Que le plus âpre des dévots
N'en eût pas fait la différence.
Bacchus y paraîtraît de tocane échauffé,
D'un bonnet de pampre coëffé,
Célébrant avec vous ſa plus joyeuſe orgie.
L'Imagination ſerait à ſon côté,
De ſes brillantes fleurs ornant la volupté,
Entre les bras de la Folie.
Petits ſoupers, jolis feſtins,
Ce fut parmi vous que naquirent
Mille Vaudevilles malins,
Que les Amours, à rire enclins,
Dans leurs ſottiſiers recueillirent,
Et que j'ai vus entre leurs mains.
Ah ! que j'aime ces vers badins,

Digitized by Google

Ces riens naïfs & pleins de grâce,
Tels que l'ingénieux Horace
En eût fait l'âme d'un repas,
Lorsqu'à table il tenait sa place,
Avec Auguste & Mécénas.

Voilà un faible crayon du portrait que nous voulions faire. Mais

Il faut être inspiré pour de pareils écrits;
Nous ne sommes point Beaux-Esprits,
Et notre flageolet timide
Doit céder cet honneur charmant
Au luth aimable, au luth galant
De ce successeur de Clément,
Qui dans votre Temple réside *b*).
Sachez donc que l'oisiveté
Fait notre grande affaire.
Jadis de la Divinité
C'était le partage ordinaire;
C'est le vôtre, & vous m'avoûrez
Qu'après tant de jours consacrés
A Mars, à la Cour, à Cythère,
Lorsque de tout on a tâté,
Tout fait, ou du moins tout tenté,
Il est bien doux de ne rien faire.

b) L'Abbé de Chaulieu demeurait au Temple, qui appartient aux Grands-Prieurs de France. C'était autrefois la demeure des Templiers.

A MONSIEUR
L'ABBÉ DE CHAULIEU a);

A vous, l'Anacréon du Temple;
A vous le sage si vanté,
Qui nous prêchez la volupté,
Par vos vers & par votre exemple;
Vous, dont le luth délicieux,
Quand la goutte au lit vous condamne,
Rend des sons aussi gracieux,
Que quand vous chantez la tocane,
Assis à la table des Dieux.

Je vous écris de Sulli, où *Chapelle* a demeuré, c'est-à-dire, s'est enivré deux ans de suite. Je voudrais bien, qu'il eût laissé dans ce Château un peu de son talent poëtique; cela accommoderait fort ceux qui veulent vous écrire. Mais comme on prétend qu'il vous l'a laissé tout entier, j'ai été obligé d'avoir recours à la magie, dont vous m'avez tant parlé.

Et dans une tour assez sombre
Du château qu'habita jadis

a) Cette Lettre, mêlée de prose & de vers, est un des premiers ouvrages de notre Auteur. Chapelle, dont il est ici question, était un homme d'un génie facile & libertin; il avait beaucoup bü, ce qui était le vice de son temps: ce vice fit beaucoup de tort à sa santé, & enfin à son esprit.

Digitized by Google

Le plus léger des Beaux-Esprits ;
Un beau soir j'évoquai son Ombre.
Aux Déïtés des sombres lieux
Je ne fis point de sacrifice,
Comme ces frippons qui des Dieux
Chantaient autrefois le service ;
Où la sorcière Pythonisse,
Dont la grimace & l'artifice
Avaient fait dresser les cheveux
A ce sot Prince des Hébreux,
Qui crut bonnement que le Diable,
D'un Prédicateur ennuyeux
Lui montrait le spectre effroyable.
Il n'y faut point tant de façon
Pour une Ombre aimable & légère :
C'est bien assez d'une chanson,
Et c'est tout ce que je puis faire.
Je lui dis sur mon violon :
Eh ! de grace, Monsieur Chapelle ;
Quittez le manoir de Pluton ;
Pour cet enfant qui vous appelle ;
Mais non, sur la voûte éternelle,
Les Dieux vous ont reçu, dit-on,
Et vous ont mis entre Apollon
Et le fils joufflu de Semèle.
Du haut de ce divin canton,
Descendez, aimable Chapelle.
Cette familière oraison,
Dans la demeure fortunée,
Reçut quelque approba.ion ;

Digitized by Google

Car enfin, quoique mal tournée,
Elle était faite en votre nom.
Chapelle vint. A son approche,
Je sentis un transport soudain;
Car il avait sa lyre en main,
Et son Gassendi *b*) dans sa poche;
Il s'appuyait sur Bachaumon,
Qui lui servit de compagnon
Dans le récit de ce voyage,
Qui du plus charmant badinage
Fut la plus charmante leçon.

Je lui demandai, comme il s'y prenait autrefois dans le monde,

Pour chanter toujours sur sa lyre
Ces vers aisés, ces vers coulans,
De la nature heureux enfans,
Où l'art ne trouve rien à dire?
L'amour, me dit-il, & le vin,
Autrefois me firent connaître
Les grâces de cet art divin:
Puis à Chaulieu l'Épicurien
Je servis quelque temps de maître;
Il faut que Chaulieu soit le tien.

---

b) Gassendi avait élevé la jeunesse de Chapelle, qui devint grand partisan du systême de philosophie de son Précepteur. Toutes les fois qu'il s'enivrait, il expliquait le systême aux convives, & lorsqu'ils étaient sortis de table, il continuait la leçon au Maître-d'Hôtel.

RÉPONSE

RÉPONSE
A LA PRÉCÉDENTE.

A Paris, ce 26 *Juillet* 1717.

JE n'aurais jamais cru qu'un homme comme vous, Monsieur, eût pu croire aux Esprits, & moins encore ajouter foi à ce qu'ils disent quand ils veulent bien revenir, je ne sais pas d'où. La secte des Philosophes où vous avez la bonté de m'associer de votre autorité, m'a fait douter, grâce au Ciel, de l'apparition de *Chapelle*, & m'a préservé des coquetteries de son Ombre, de votre politesse, & de la complaisance de mon amour-propre, que vous avez tâché si galamment de mettre de la partie. Parmi toutes les bonnes raisons que vous devez avoir de vous défier un peu de cette apparition, vous en avez une essentielle en vous, qui doit vous déterminer à ne la pas croire, & qui m'y a, en mon particulier, entièrement déterminé.

D'une Ombre qui vous dit de me prendre pour maître
Ne croyez pas l'illusion.
Quand avec vos talens le Ciel vous a fait naître,
Il n'est pour vous de maître qu'Apollon.

Digitized by Google

Voilà en trois mots ce que je puis répondre à la plus jolie lettre du monde, que vous m'avez écrite, trop flatteuse pour l'écouter, trop brillante d'imagination pour me hazarder à y faire une réponse en forme, qui serait indigne peut-être d'un élève de *Chapelle*, à qui vous pourriez la montrer dans le commerce étroit où je vous vois avec lui quarante ans apres sa mort.

Mais si je me défie de mon esprit, je suis toujours sûr de mon cœur; & je vais répondre au sentiment d'estime & d'amitié que j'ai pour vous, dont vous me demandez une marque essentielle, qui est de vous dire avec la sincérité dont je fais profession, ce que je pense de la petite affaire dont vous me faites ouverture, &c.

Digitized by Google

A MADAME
DE GONDRIN,
DEPUIS
MADAME LA COMTESSSE
DE TOULOUSE,

Sur le péril qu'elle avait couru en traversant la Loire en 1719.

SAVEZ-VOUS, gentille Douairière,
Ce que dans Sulli l'on faisait,
Lorsqu'Éole vous conduisait
D'une si terrible manière ?
Le malin Périgni riait,
Et pour vous déja préparait
Une épitaphe familière,
Disant qu'on vous repêcherait
Incessamment dans la rivière,
Et qu'alors il observerait
Ce que votre humeur un peu fière
Sans ce hasard lui cacherait.
Cependant l'Espar, la Valière,
Guiche, Sulli, tout soupirait;
Roussi parlait peu, mais jurait,
Et l'Abbé Courtin qui pleurait,
En voyant votre heure dernière,

Adressait à DIEU sa prière,
Et pour vous tout bas murmurait
Quelque Oraison de son Bréviaire,
Qu'alors, contre son ordinaire,
Dévotement il fredonnait,
Dont à peine il se souvenait,
Et que même il n'entendait guère.
Mais quel spectacle ! j'envisage
Les Amours, qui de tous côtés
S'opposent à l'affreuse rage
Des Vents contre vous irrités.
Je les vois : ils sont à la nage;
Et, plongés jusqu'au cou dans l'eau,
Ils conduisent votre bateau;
Et vous voilà sur le rivage.
GONDRIN, songez à faire usage
Des jours qu'Amour a conservés;
C'est pour lui qu'il les a sauvés;
Il a des droits sur son ouvrage.

VARIANTE.

Après ce vers, *Il a des droits sur son ouvrage;* il y avait encore;

Daignez pour moi vous employer
Près de ce Duc aimable & sage,
Qui fit avec vous ce voyage,
Où vous pensâtes vous noyer;

Digitized by Google

Et que votre bonté l'engage
A conjurer un peu l'orage
Qui sur moi gronde maintenant,
Et qu'enfin au Prince régent
Il tienne à-peu-près ce langage :
Prince dont la vertu va changer nos destins ;
Toi qui par tes bienfaits signalès ta puissance,
Toi qui fais ton plaisir du bonheur des humains,
Philippe, il est pourtant un malheureux en France.
Du Dieu des vers un fils infortuné,
Depuis un temps, fut par toi condamné
A fuir loin de ces bords qu'embellit ta présence ;
Songe que d'Apollon souvent les favoris
D'un Prince assurent la mémoire ;
Philippe, quand tu les bannis,
Souviens-toi que tu te ravis
Autant de témoins de ta gloire.
Jadis le tendre Ovide eut un pareil destin ;
Auguste l'exila dans l'affreuse Scythie.
Auguste est un Héros ; mais ce n'est pas enfin
Le plus bel endroit de sa vie.
Grand Prince, puisses-tu devenir aujourd'hui ;
Et plus clément qu'Auguste, & plus heureux que lui.

A MONSIEUR LE DUC DE SULLI.

A Paris le 18 Août 1720.

J'IRAI chez vous, Duc adorable,
Vous, dont le goût, la vérité,
L'esprit, la candeur, la bonté,
Et la douceur inaltérable,
Font respecter la volupté,
Et rendent la sagesse aimable.
Que dans ce champêtre séjour
Je me fais un plaisir extrême
De parler sur la fin du jour,
De vers, de musique, & d'amour;
Et pas un seul mot du systême *a*),
De ce systême tant vanté,
Par qui nos héros de Finance
Embourfent l'argent de la France,
Et le tout par pure bonté;
Pareils à la vieille Sybile
Dont il est parlé dans Virgile,
Qui, possédant, pour tout trésor,
Des recettes d'énergumène,
Prend du Troyen le rameau d'or,
Et lui rend des feuilles de chêne.
    Peut-être, les larmes aux yeux,

a) Le systême de M. Law, 1720. Cette Lettre est de ce qui bouleversa la France en temps-là.

Digitized by Google

Je vous apprendrai pour nouvelle
Le trépas de ce vieux goutteux
Qu'anima l'esprit de Chapelle:
L'éternel Abbé de Chaulieu
Paraîtra bientôt devant DIEU;
Et si d'une muse féconde
Les vers aimables & polis
Sauvent une âme en l'autre monde,
Il ira droit en Paradis.
L'autre jour, à son agonie,
Son Curé vint, de grand matin,
Lui donner en cérémonie,
Avec son huile & son latin,
Un passe-port pour l'autre vie.
Il vit tous ses péchés lavés
D'un petit mot de pénitence,
Et reçut ce que vous savez,
Avec beaucoup de bienséance.
Il fit même un très-beau sermon,
Qui satisfit tout l'auditoire.
Tout haut il demanda pardon,
D'avoir eu trop de vaine gloire.
C'était-là, dit-il, le péché
Dont il fut le plus entiché:
Car on sait qu'il était Poëte;
Et que sur ce point tout Auteur,
Ainsi que tout Prédicateur,
N'a jamais eu l'âme bien nette.
Il sera pourtant regretté,
Comme s'il eût été modeste.

Digitized by Google

Sa perte au Parnasse est funeste.
Presque seul il était resté
D'un siècle plein de politesse.
On dit qu'aujourd'hui la Jeunesse
A fait à la délicatesse
Succéder la grossiéreté,
La débauche à la volupté,
Et la vaine & lâche paresse
A cette sage oisiveté
Que l'étude occupait sans cesse.
Pour notre petit Génonville,
Si digne du siècle passé,
Et des faiseurs de Vaudeville,
Il me paraît très-empressé
D'abandonner pour vous la ville.
Le Systême n'a point gâté
Son esprit aimable & facile ;
Il a toujours le même style,
Et toujours la même gaité.
Je sais que, par déloyauté,
Le frippon n'aguère a tâté
De la maitresse tant jolie
Dont j'étais si fort entêté.
Il rit de cette perfidie,
Et j'aurais pu m'en courroucer:
Mais je sais qu'il faut se passer
Des bagatelles dans la vie.

Digitized by Google

A MONSIEUR
LE DUC DE LA FEUILLADE.

CONSERVEZ précieusement
L'imagination fleurie,
Et la bonne plaisanterie,
Dont vous possédez l'agrément,
Au défaut du tempérament,
Dont vous vous vantez hardiment,
Et que tout le monde vous nie.
La Dame, qui depuis longtemps
Connaît à fond votre personne,
A dit : Hélas ! je lui pardonne
D'en vouloir imposer aux gens :
Son esprit est dans son printemps,
Mais son corps est dans son automne.
Adieu, Monsieur le Gouverneur,
Non plus de Province frontière,
Mais d'une Beauté singulière,
Qui par son esprit, par son cœur,
Et par son humeur libertine
De jour en jour fait grand honneur
Au Gouverneur qui l'endoctrine.
Priez le Seigneur seulement,
Qu'il empêche que Cythérée
Ne substitue incessamment
Quelque jeune & frais Lieutenant,
Qui ferait sans vous son entrée
Dans un si beau gouvernement.

A MONSIEUR
DE FONTENELLE.

De Villars le 1 Septembre 1720.

LES Dames, qui sont à Villars, Monsieur, se sont gâtées par la lecture de vos *Mondes*. Il vaudrait mieux que ce fût par vos Églogues, & nous les verrions plus volontiers ici bergères, que Philosophes. Elles mettent à observer les astres un temps quelles pouraient beaucoup mieux employer; & comme leur goût décide des nôtres, nous nous sommes tous fait Physiciens pour l'amour d'elles.

Le soir sur des lits de verdure,
Lits que de ses mains la Nature,
Dans ces jardins délicieux,
Forma pour une autre aventure,
Nous brouillons tous l'ordre des Cieux;
Nous prenons Vénus pour Mercure;
Car vous saurez qu'ici l'on n'a,
Pour examiner les planètes,
Au lieu de vos longues lunettes,
Que les lorgnettes d'Opéra.

Comme nous passons la nuit à observer

Digitized by Google

les étoiles, nous négligeons fort le ſoleil, à qui nous ne rendons viſite que lorſqu'il a fait près des deux tiers de ſon tour. Nous venons d'apprendre tout-à-l'heure, qu'il a paru de couleur de ſang tout le matin; qu'enſuite, ſans que l'air fût obſcurci d'aucun nuage, il a perdu ſenſiblement de ſa lumière & de ſa grandeur. Nous n'avons ſu cette nouvelle que ſur les cinq heures du ſoir. Nous avons mis la tête à la fenêtre, & nous avons pris le ſoleil pour la lune, tant il était pâle. Nous ne doutons point, que vous n'ayez vu la même choſe à Paris.

C'eſt à vous que nous nous adreſſons, Monſieur, comme à notre Maître. Vous ſavez rendre aimables les choſes que beaucoup d'autres Philoſophes rendent à peine intelligibles; & la nature devait à la France & à l'Europe un homme comme vous, pour corriger les Savans, & pour donner aux ignorans le goût des Sciences.

Or dites-nous donc, Fontenelles,
Vous, qui par un vol imprévu,
De Dédale prenant les aîles,
Dans les cieux avez parcouru
Tant de carrières immortelles,
Où Saint Paul avant vous a vu
Force beautés ſurnaturelles,

Dont très-prudemment il s'est tû:
Du soleil par vous si connu,
Ne savez-vous point de nouvelles?
Pourquoi sur un char tout sanglant
A-t-il commencé sa carrière?
Pourquoi perd-il, pâle & tremblant,
Et sa grandeur & sa lumière?
Que dira le Boulainvilliers *a*)
Sur ce terrible phénomène?
Va-t-il à des peuples entiers
Annoncer leur perte prochaine?
Verrons-nous des incursions,
Des édits, des guerres sanglantes,
Quelques nouvelles actions,
Ou le retranchement des rentes?
Jadis, quand vous étiez pasteur,
On vous eût vu sur la fougère,
A ce changement de couleur
Du Dieu brillant qui nous éclaire,
Annoncer à votre bergère
Quelque changement dans son cœur.
Mais depuis que votre Apollon
Voulut quitter la bergerie
Pour Euclide & pour Varignon,
Et les rubans de Céladon

a) Le Comte de Boulainvilliers, homme d'une grande érudition, mais qui avait la faiblesse de croire à l'Astrologie. Le Cardinal de Fleuri disait de lui, qu'il ne connaissait ni l'avenir, ni le passé, ni le présent. Cependant il a fait de très-belles recherches sur l'*Histoire de France*.

Pour l'astrolabe d'Uranie,
Vous nous parlerez le jargon
De calcul, de réfraction.
Mais daignez un peu, je vous prie,
Si vous voulez parler raison,
Nous l'habiller en poësie;
Car sachez que, dans ce canton,
Un trait d'imagination
Vaut cent pages d'astronomie.

Digitized by Google

RÉPONSE a)
DE MONSIEUR
DE FONTENELLE.

Vous dites donc, gens de village,
Que le ſoleil, à l'horiſon,
Avait aſſez mauvais viſage?
Eh bien! quelque ſubtil nuage
Vous avait fait la trahiſon
De défigurer ſon image.
Elle était là comme en priſon,
D'un air malade; mais je gage
Que le drôle en ſon haut étage
Ne craignait point la pâmoiſon.
Vous n'en ſaurez pas davantage,
Et voici ma peroraiſon.
Adieu, votre jeune ſaiſon
A tout autre ſoin vous engage;
L'ignorance eſt ſon appanage,
Avec les plaiſirs à foiſon,
Convenable & doux aſſemblage.
J'avoûrai bien (& j'en enrage)

a) Cette réponſe de Fontenelle eſt aſſez mauvaiſe; il en fit une autre, adreſſée à Madame la Maréchale de Villars, qui vaut beaucoup mieux, & dans laquelle eſt ce vers: *Il faut des hochets à tout âge.* Mais nous n'avons pu retrouver cette Piéce.

Digitized by Google

Que le ſavoir & la raiſon
N'eſt preſqu'auſſi qu'un badinage,
Mais badinage de griſon ;
Que de ſon brillant équipage,
Toujours de maiſon en maiſon
L'inquiet Phœbus déménage ;
Laiſſez-le en paix faire voyage,
Rabattez-vous ſur le gazon ;
Un gazon, canapé ſauvage,
Des ſoucis de l'humain lignage
Eſt un puiſſant contrepoiſon.
Pour en avoir bien ſu l'uſage,
On chante encore, en vieux langage,
Martin & l'adroite Aliſon.
Ce n'eſt pourtant pas que je doute,
Qu'un beau jour, qui ſera bien noir,
Le pauvre ſoleil ne s'encroûte,
En nous diſant : Meſſieurs, bon ſoir ;
Cherchez dans la céleſte voûte
Quelqu'autre qui vous faſſe voir ;
Pour moi j'en ai fait mon devoir,
Et moi-même ne vois plus goute :
Encore un coup, Meſſieurs bon ſoir ;
Et peut-être, en ſon déſeſpoir,
Oſera-t-il rimer en oute,
Si quelque Déeſſe n'écoute.
Mais ſur notre triſte manoir
Combien de maux fera pleuvoir
Cette céleſte banqueroute !
On allumera maint bougeoir,

Digitized by Google

Mais qui n'aura pas grand pouvoir.
Tout ſera pêle & mêle, & toute
Société ſera diſſoute,
Sans qu'on diſe, juſqu'au revoir.
Chacun de l'éternel dortoir
Enfilera bientôt la voûte,
Sans teſter & ſans laiſſer d'hoir ;
Et ce que le plus je redoute,
Chacun demandera l'abſoute,
Et croira ne plus rien valoir.

Digitized by Google

A M. LE MARECHAL DE VILLARS.

JE me flattais de l'espérance
D'aller goûter quelque repos
Dans votre maison de plaisance ;
Mais Vinache *a*) a ma confiance,
Et j'ai donné la préférence,
Sur le plus grand de nos Héros,
Au plus grand charlatan de France.
Ce discours vous déplaira fort,
Et je confesse que j'ai tort
De parler du soin de ma vie,
A celui qui n'eut d'autre envie
Que de chercher par-tout la mort.
Mais souffrez que je vous réponde,
Sans m'attirer votre couroux,
Que j'ai plus de raisons que vous
De vouloir rester dans ce monde :
Car si quelque coup de canon,
Dans vos beaux jours brillans de gloire,
Vous eût envoyé chez Pluton,
Voyez la consolation,
Que vous auriez dans la nuit noire,
Lorsque vous sauriez la façon,
Dont vous aurait traité l'Histoire.
Paris vous eût premièrement
Fait un service fort célèbre,
En présence du Parlement ;

a) Médecin Empyrique. Cette lettre est de 1721.

Digitized by Google

Et quelque Prélat ignorant
Aurait prononcé hardiment
Une longue oraison funèbre,
Qu'il n'eût pas faite assûrément.
Puis en vertueux Capitaine
On vous aurait proprement mis
Dans l'Église de Saint-Denis,
Entre du Guesclin & Turenne.
Mais si quelque jour, moi chétif,
J'allais passer le noir esquif,
Je n'aurais qu'une vile bière :
Deux Prêtres s'en iraient gaîment
Porter ma figure légère,
Et la loger mesquinement
Dans un recoin du cimetière.
Mes nièces, au lieu de prière,
Et mon jansénifte de frère *b*),
Riraient à mon enterrement;
Et j'aurais l'honneur seulement,
Que quelque muse médisante
M'affublerait pour monument
D'une Épitaphe impertinente.
Vous voyez donc très-clairement
Qu'il est bon que je me conserve,
Pour être encor témoin long-temps
De tous les exploits éclatans
Que le Seigneur DIEU vous réserve.

---

b) L'Auteur avait un frère, Trésorier de la Chambre des Comptes, qui était en effet un Janséniste outré, & qui se brouilloit toujours avec son frère, toutes les fois que celui-ci disait du bien des Jésuites.

Digitized by Google

LETTRE
A MONSIEUR
LE CARDINAL DUBOIS a).

De Cambrai, Juillet 1722.

Une Beauté qu'on nomme Rupelmonde,
Avec qui les Amours & moi
Nous courons depuis peu le monde,
Et qui nous donne à tous la loi,
Veut qu'à l'inſtant je vous écrive.
Ma muſe, comme à vous, à lui plaire attentive,
Accepte, avec tranſport, un ſi charmant emploi.

Nous arrivons, Monſeigneur, dans votre Métropole, où je crois que tous les Ambaſſadeurs & tous les Cuiſiniers de l'Europe ſe ſont donné rendez-vous. Il ſemble que les Miniſtres d'Allemagne ne ſoient à Cambrai que pour faire boire la ſanté de l'Empereur. Pour Meſſieurs les Ambaſſadeurs d'Eſpagne, l'un entend deux meſſes par jour, l'autre dirige la troupe des Comédiens. Les Miniſtres Anglais envoient beaucoup de couriers

a) Cette Lettre eſt de 1722. On l'a imprimée pluſieurs fois, mais on la donne ici ſur l'original. Madame de Rupelmonde était fille du Maréchal d'Alègre, mariée à un Seigneur Flamand, & mère du Marquis de Rupelmonde, tué en Bavière.

Digitized by Google

en Champagne, & peu à Londres. Au reste, personne n'attend votre Éminence : on ne pense pas que vous quittiez le Palais-Royal pour venir visiter vos ouailles. Vous seriez trop fâché, & nous aussi, s'il vous fallait quitter le Ministère pour l'Apostolat.

Puissent Messieurs du Congrès,
En buvant dans cet asyle,
De l'Europe assurer la paix !
Puissiez-vous aimer votre Ville,
Seigneur, & n'y venir jamais !
Je sais que vous pouvez faire des homélies,
Marcher avec un porte-croix,
Entonner la Messe par fois,
Et marmoter des litanies.
Donnez, donnez plutôt des exemples aux Rois;
Unissez à jamais l'esprit à la prudence;
Qu'on publie en tous lieux vos grandes actions :
Faites-vous bénir de la France,
Sans donner à Cambrai des bénédictions,

Souvenez-vous quelquefois, Monseigneur, d'un homme, qui n'a, en vérité, d'autre regret que de ne pouvoir pas entretenir vorre Éminence aussi souvent qu'il le voudrait, & qui, de toutes les grâces que vous pouvez lui faire, regarde l'honneur de votre conversation comme la plus flatteuse.

Digitized by Google

LETTRE SUR LA TRACASSERIE,

A M. DE BUSSI, *Évêque de Luçon, en 1724.*

ORNEMENT de la Bergerie,
Et de l'Église & de l'Amour,
Aussitôt que Flore, à son tour,
Peindra la campagne fleurie,
Revoyez la Ville chérie;
Est-il pour vous d'autre patrie?
Et serait-il dans l'autre vie
Un plus beau ciel, un plus beau jour,
Si l'on pouvait de ce séjour
Exiler la *Tracasserie*?
Evitons ce monstre odieux,
Monstre femelle, dont les yeux
Portent un poison gracieux;
Et que le Ciel, en sa furie,
De notre bonheur envieux,
A fait naître dans ces beaux lieux
Au sein de la galanterie.
Voyez-vous, comme un miel flatteur
Distile de sa bouche impure?
Voyez-vous comme l'imposture
Lui prête un secours séducteur?
Le courroux étourdi la guide,
L'Embarras, le Soupçon timide,
En chancelant, suivent ses pas.
Des faux rapports l'Erreur avide
Court au-devant de la perfide,

Et la careſſe dans ſes bras.
Que l'Amour, ſecouant ſes aîles,
De ces commerces infidèles
Puiſſe s'envôler à jamais!
Qu'il ceſſe de forger des traits
Pour tant de Beautés criminelles
Je hais bien tout mauvais railleur
De qui le bel-eſprit baptiſe
Du nom d'ennui la paix du cœur,
Et la conſtance de ſottiſe.
Heureux qui voit couler ſes jours
Dans la molleſſe & l'incurie,
Sans intrigues, ſans faux détours;
Près de l'objet de ſes amours,
Et loin de la coquetterie!
Que chaque jour rapidement
Pour de pareils amans s'écoule!
Ils ont tous les plaiſirs en foule,
Hors ceux du raccommodement.
Rendez-nous donc votre préſence,
Galant Prieur de Frigolet,
Très-aimable, & très-frivolet;
Venez voir votre humble valet
Dans le Palais de la Conſtance;
Les Grâces, avec la Complaiſance,
Vous ſuivront en petit-collet;
Et moi, leur ſerviteur follet,
J'ébaudirai votre Excellence
Par des airs de mon flageolet,
Dont l'Amour marque la cadence;
En faiſant des pas de ballet.

Digitized by Google

LETTRE

Ecrite de Plombières,

A MONSIEUR PALLU, CONSEILLER D'ÉTAT.

Août 1729.

Du fond de cet antre pierreux,
Entre deux montagnes cornues,
Sous un Ciel noir & pluvieux,
Où les tonnerres orageux
Sont portés sur d'épaisses nues,
Près d'un bain chaud, toujours crotté,
Plein d'une eau qui fume & bouillonne,
Où tout malade empaqueté,
Et tout hypocondre entêté,
Qui sur son mal toujours raisonne,
Se baigne, s'enfume, & se donne
La question pour la santé :
De cet antre, où je vois venir
D'impotentes sempiternelles,
Qui toutes pensent rajeunir ;
Un petit nombre de pucelles,
Mais un beaucoup plus grand de celles
Qui voudraient le redevenir ;
Où par le coche on nous amène

Digitized by Google

De vieux citadins de Nanci ;
Et des Moines de Commerci,
Avec l'attribut de Lorraine,
Que nous rapporterons d'ici :
De ces lieux où l'ennui foisonne,
J'ose encore écrire à Paris.
Malgré Phœbus, qui m'abandonne,
J'invoque l'Amour & les Ris ;
Ils connaissent peu ma personne ;
Mais c'est à PALLU que j'écris,
Alcibiade me l'ordonne ;
Alcibiade, qu'à la Cour
Nous vîmes briller, tour-à-tour,
Par ses grâces, par son courage,
Gai, généreux, tendre, volage,
Et séducteur comme l'Amour,
Dont il fut la brillante image.
L'Amour ou le Temps l'a défait
Du beau vice d'être infidèle ;
Il prétend d'un Amant parfait
Être devenu le modèle.
J'ignore, quel objet charmant
A produit ce grand changement,
Et fait sa conquête nouvelle :
Mais, qui que vous soyez, la Belle,
Je vous en fais mon compliment.
On pourrait bien, à l'aventure,
Choisir un autre greluchon,
Plus Alcide pour la figure,
Et pour le cœur plus Céladon ;

Mais

Digitized by Google

Mais quelqu'un plus aimable ? non ;
Il n'en est point dans la nature ;
Car, Madame, où trouvera-t-on
D'un ami la discrétion,
D'un vieux Seigneur la politesse,
Avec l'imagination,
Et les grâces de la jeunesse ;
Un tour de conversation,
Sans empressement, sans paresse,
Et l'esprit monté sur le ton
Qui plaît à gens de toute espèce ?
Et n'est-ce rien d'avoir tâté
Trois ans de la formalité
Dont on assomme une ambassade,
Sans nous avoir rien rapporté
De la pesante gravité
Dont cent Ministres font parade ?
A ce portrait si peu flatté,
Qui ne voit mon Alcibiade ?

VARIANTES.

Après ce vers, *Gai, généreux, &c*, on lisait celui-ci :

Et non moins trompeur que l'Amour.

Après ce vers, *Dont il fut, &c*, on lisait ceux-ci :

Toutes les femmes l'adoraient,
Toutes avaient la préférence ;
Toutes à leur tour se plaignaient
Des excès de son inconstance,
Qu'à grand' peine elles égalaient.
L'Amour, &c.

Digitized by Google

A MONSIEUR

DE FORMONT,

En lui envoyant les Œuvres de Descartes & de Malebranche.

Rimeur charmant, plein de raison,
Philosophe entouré des Grâces,
Epicure, avec Apollon,
S'empresse à marcher sur vos traces.
Je renonce au fatras obscur
Du grand rêveur de l'Oratoire *a*),
Qui croit parler de l'esprit pur,
Ou qui veut nous le faire accroire;
Nous disant qu'on peut, à coup sûr,
Entretenir Dieu dans sa gloire.
Ma raison n'a pas plus de foi
Pour René, le visionnaire *b*),
Songeur de la nouvelle loi;
Il éblouit plus qu'il n'éclaire;
Dans une épaisse obscurité
Il fait briller des étincelles.
Il a gravement débité
Un tas brillant d'erreurs nouvelles,
Pour mettre à la place de celles

a) Malebranche. *b*) Descartes.

De la bavarde Antiquité.
Dans sa cervelle trop féconde,
Il prend, d'un air fort important,
Des dés pour arranger le monde;
Bridoie en aurait fait autant.
Adieu. Je vais chez ma Sylvie;
Un esprit fait comme le mien
Goûte bien mieux son entretien,
Qu'un Roman de philosophie.
De ses attraits toujours frappé,
Je ne la crois pas trop fidelle;
Mais, puisqu'il faut être trompé,
Je ne veux l'être que par elle.

Digitized by Google

ÉPITRE

A MAD.......

FORMONT, vous, & les Dudeffans,
C'eſt-à-dire, les agrémens,
L'eſprit, les bons-mots, l'éloquence,
Et vous, Plaiſirs, qui valez tout,
Plaiſirs, que je ſuivis par goût,
Et les Newtons par complaiſance;
Que m'ont ſervi tous ces efforts
De notre incertaine ſcience,
Et ces quarrés de la diſtance,
Ces corpuſcules, ces reſſorts,
Cet infini ſi peu traitable?
Hélas! tout ce qu'on dit des corps
Rend-t-il le mien moins miſérable?
Mon eſprit eſt-il plus heureux,
Plus droit, plus éclairé, plus ſage;
Quand de René, le ſonge-creux,
J'ai lu le romaneſque ouvrage;
Quand avec l'Oratorien a)
Je vois qu'en DIEU je ne vois rien,
Ou qu'après quarante eſcalades
Au château de la Vérité,
Sur le dos de Leibnitz monté,

a) Malebranche.

Digitized by Google

Je ne trouve que des Monades ?
Ah ! fuyez, songes imposteurs
Ennuyeuse & froide chimère ;
Et, puisqu'il nous faut des erreurs,
Que nos mensonges sachent plaire.
L'esprit méthodique & commun
Qui calcule, un, par un, donne un,
S'il fait ce métier importun,
C'est qu'il n'est pas né pour mieux faire.
Du creux profond des antres sourds
De la sombre Philosophie,
Ne voyez-vous pas Émilie
S'avancer avec les Amours ?
Sans ce cortège qui toujours
Jusqu'à Bruxelles l'a suivie,
Elle aurait perdu ses beaux jours,
Avec son Leibnitz qui m'ennuie.

Digitized by Google

A LA MÊME.

J'AI reçu, Madame, une Lettre charmante ; comment ne le serait-elle pas, écrite par vous & par M. *de Formont* ? une Lettre de vous est une faveur, dont je n'avais pas besoin d'être privé si long-temps pour en sentir tout le prix ; mais des vers ! des vers ! des rimes redoublées ! voilà de quoi me tourner la cervelle mille fois, si votre prose d'ailleurs ne suffisait pas.

De qui sont-ils ces vers heureux,
Légers, faciles, gracieux ?
Ils ont comme vous l'art de plaire :
Dudeffans vous êtes la mère
De ces enfans ingénieux.
Formont, cet autre paresseux,
En est-il avec vous le père ?
Ils sont bien dignes de tous deux ;
Mais je ne les méritais guère.

Je suis enchanté pourtant, comme si je les méritais ; il est triste de n'avoir de ces bonnes fortunes-là qu'une fois par an tout au plus.

Ah ! ce que vous faites si bien,
Pourquoi si rarement le faire ?
Si tel est votre caractère,

Je plains celui qu'un doux lien
Soumet à votre humeur sévère.

Il eſt bien vrai qu'il y a des perſonnes fort pareſſeuſes en amitié, & très-actives en amour. Il eſt vrai encore qu'une de vos faveurs eſt ſans doute plus précieuſe que mille empreſſemens d'une autre. Je le ſens bien par cette Lettre ſéduiſante que vous m'avez écrite, & c'eſt préciſément ce qui fait que j'en voudrais avoir de pareilles tous les jours.

Je me ſais bien bon gré d'avoir griffonné dans ma vie tant de proſe & tant de vers, puiſque cela a l'honneur de vous amuſer quelquefois ; mes pauvres Quakers vous ſont bien obligés de les aimer. Ils ſont bien plus fiers de votre ſuffrage, que fâchés d'avoir été brûlés. Vous plaire eſt un excellent onguent pour la brûlure. Je vois que DIEU a touché votre cœur, & que vous n'êtes pas loin du royaume des cieux, puiſque vous avez du penchant pour mes bons Quakers.

Ils ont le ton bien familier ;
Mais c'eſt celui de l'innocence.
Un Quakre dit tout ce qu'il penſe ;
Il faut, s'il vous plaît, eſſuyer
Sa naïve & rude eloquence :
Car, en voulant vous avouer
Que ſur ſon cœur ſimple & groſſier
Vous avez entière puiſſance,

Digitized by Google

Il eſt homme à vous tutoyer.
Heureux le mortel enchanté
Qui dans vos bras, belle Délie,
Dans ces momens où l'on s'oublie,
Peut prendre cette liberté
Sans choquer la civilité
De notre Nation polie!

Quelque bégueule reſpectable trouvera peut-être ces derniers vers un peu forts; mais vous qui êtes reſpectable ſans être bégueule, vous me pardonnerez.

Digitized by Google

A MONSIEUR DE CIDEVILLE.

DEVERS Pâque on doit pardonner
Aux Chrétiens qui font pénitence :
Je l'ai fait : un ſi long ſilence
A de quoi me faire damner.
Donnez-moi plénière indulgence.
Après avoir, en grand courier,
Voyagé pour chercher un ſage,
J'ai regagné mon colombier,
Je n'en veux ſortir davantage ;
J'y trouve ce que j'ai cherché ;
J'y vis heureux, j'y ſuis caché.
Le Trône, & ſon fier eſclavage,
Ces grandeurs dont on eſt touché,
Ne valent pas notre hermitage.
    Vers les champs Hyperboréens,
J'ai vu des Rois dans la retraite,
Qui ſe croyaient des Antonins ;
J'ai vu s'enfuir les bons deſſeins
Aux premiers ſons de la trompette.
Ils ne ſont plus rien que des Rois.
Ils vont, par de ſanglans exploits,
Prendre ou ravager des Provinces :
L'ambition les a ſoumis ;
Moi j'y renonce. Adieu les Princes,
Il ne me faut que des amis.

Digitized by Google

A MADAME DE FONTAINE-MARTEL a).

En 1732.

O TRÈS-singulière Martel,
J'ai pour vous estime profonde :
C'est dans votre petit Hôtel,
C'est sur vos soupers que je fonde
Mon plaisir, le seul bien réel
Qu'un honnête-homme ait en ce monde.
Il est vrai qu'un peu je vous gronde ;
Mais, malgré cette liberté,
Mon cœur vous trouve, en vérité,
Femme à peu de femmes féconde ;
Car sous vos cornettes de nuit,
Sans préjugés & sans faiblesse,
Vous logez esprit qui séduit,
Et qui tient fort à la sagesse.
Or votre sagesse n'est pas
Cette pointilleuse harpie,
Qui raisonne sur tous les cas,
Et qui, triste sœur de l'Envie,
Ouvrant un gosier édenté,
Contre la tendre Volupté

a) La Comtesse de Fontaine-Martel, fille du Président Desbordeaux ; elle était telle qu'elle est peinte ici. Sa maison était très libre & très aimable.

Toujours prêche, argumente & crie ;
Mais celle, qui si doucement,
Sans effort & sans industrie,
Se bornant toute au sentiment,
Sait jusques au dernier moment
Répandre un charme sur la vie.
Voyez-vous pas de tous côtés
De très-décrépites Beautés,
Pleurant de n'être plus aimables,
Dans leur besoin de passion,
S'affoler de dévotion,
Et rechercher l'ambition
D'être bégueules respectables ?
Bien loin de cette triste erreur,
Vous avez, au lieu de vigiles,
Des soupers longs, gais & tranquiles ;
Des vers aimables & faciles,
Au lieu des fatras inutiles
De Quesnel & de le Tourneur ;
Voltaire, au lieu d'un Directeur ;
Et, pour mieux chasser toute angoisse ;
Au Curé préférant Campra,
Vous avez loge à l'Opéra,
Au lieu de banc dans la Paroisse :
Et ce qui rend mon sort plus doux,
C'est que ma maitresse chez vous,
La Liberté, se voit logée ;
Cette Liberté mitigée,
A l'œil ouvert, au front serein,
A la démarche dégagée,

Digitized by Google

N'étant ni Prude, ni Catin,
Décente, & jamais arrangée,
Souriant d'un ſouris badin
A ces paroles chatouilleuſes,
Qui font baiſſer un œil malin
A Meſdames les Précieuſes.
C'eſt-là qu'on trouve la Gaité,
Cette ſœur de la Liberté,
Jamais aigre dans la ſatyre,
Toujours vive dans les bons-mots,
Se moquant quelquefois des ſots,
Et très-ſouvent, mais à propos,
Permettant au ſage de rire.
Que le Ciel béniſſe le cours
D'un ſort auſſi doux que le vôtre!
Martel, l'automne de vos jours
Vaut mieux que le printemps d'une autre.

Digitized by Google

LETTRE
A SON ALTESSE ROYALE
MADAME
LA PRINCESSE DE***.

SOUVENT la plus belle Princeſſe
Languit dans l'âge du bonheur ;
L'étiquette de la grandeur,
Quand rien n'occupe & n'intéreſſe,
Laiſſe un vuide affreux dans le cœur.

Souvent même un grand Roi s'étonne,
Entouré de ſujets ſoumis,
Que tout l'éclat de ſa couronne
Jamais en ſecret ne lui donne
Ce bonheur qu'elle avait promis.

On croirait que le jeu conſole ;
Mais l'ennui vient, à pas comptés,
A la table d'un cavagnole *a*)
S'aſſeoir entre des Majeſtés.

a) Jeu à la mode à la Cour.

On fait triſtement grande chère,
Sans dire & ſans écouter rien,
Tandis que l'hébété vulgaire
Vous aſſiége, vous conſidère,
Et croit voir le ſouverain bien.

Le lendemain, quand l'hémiſphère
Eſt brûlé des feux du ſoleil,
On s'arrache au bras du ſommeil,
Sans ſavoir ce que l'on và faire.

De ſoi-même peu ſatisfait,
On veut du monde; il embarraſſe:
Le plaiſir fuit; le jour ſe paſſe,
Sans ſavoir ce que l'on a fait.

O temps, ô perte irréparable!
Quel eſt l'inſtant où nous vivons?
Quoi! la vie eſt ſi peu durable,
Et les jours paraîtraient ſi longs!

Princeſſe au-deſſus de votre âge,
De deux Cours auguſte ornement,
Vous employez utilement
Ce temps qui ſi rapidement
Trompe la jeuneſſe volage.

Digitized by Google

Vous cultivez l'eſprit charmant
Que vous a donné la nature ;
Les réflexions, la lecture
En ſont le ſolide aliment,
Et ſon uſage eſt ſa parure.

S'occuper, c'eſt ſavoir jouir.
L'oiſiveté pèſe & tourmente.
L'âme eſt un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint, s'il ne s'augmente.

Digitized by Google

ÉPITRE CONNUE SOUS LE NOM DES *VOUS* ET DES *TU*.

PHILIS, qu'eſt devenu ce temps,
Où, dans un fiacre promenée,
Sans laquais, ſans ajuſtemens,
De tes grâces ſeules ornée,
Contente d'un mauvais ſoupé,
Que tu changeais en ambroiſie,
Tu te livrais, dans ta folie,
A l'amant heureux & trompé
Qui t'avait conſacré ſa vie ?
Le ciel ne te donnait alors,
Pour tout rang & pour tous tréſors,
Que les agrémens de ton âge,
Un cœur tendre, un eſprit volage,
Un ſein d'albâtre, & de beaux yeux.
Avec tant d'attraits précieux,
Hélas ! qui n'eût été friponne !
Tu le fus, objet gracieux,
Et (que l'Amour me le pardonne)
Tu ſais que je t'en aimais mieux.
  Ah ! madame, que votre vie,
D'honneur aujourd'hui ſi remplie,
Diffère de ces doux inſtans !
Ce large Suiſſe à cheveux blancs,

Digitized by Google

Qui ment sans cesse à votre porte,
Philis, est l'image du temps;
Il semble qu'il chasse l'escorte
Des tendres Amours & des Ris.
Sous vos magnifiques lambris
Ces enfans tremblent de paraître.
Hélas! je les ai vu jadis
Entrer chez toi par la fenêtre,
Et se jouer dans ton taudis.

Non, Madame, tous ces tapis
Qu'a tissu la Savonnerie *a*),
Ceux que les Persans ont ourdis,
Et toute votre orfévrerie,
Et ces plats si chers que Germain *b*)
A gravés de sa main divine;
Et ces cabinets où Martin *c*)
A surpassé l'art de la Chine;
Vos vases Japonnois & blancs,
Toutes ces fragiles merveilles;
Ces deux lustres de diamans
Qui pendent à vos deux oreilles;
Ces riches carcans, ces colliers,
Et cette pompe enchanteresse,
Ne valent pas un des baisers
Que tu donnais dans ta jeunesse.

---

a) La Savonnerie est une belle manufacture de tapis établie par le grand Colbert.

b) Germain, excellent Orfévre dont il est parlé dans le *Mondain*.

c) Martin, excellent Vernisseur.

Digitized by Google

ÉPITHALAME
SUR LE MARIAGE
DE MONSIEUR
LE DUC DE RICHELIEU
AVEC MADEMOISELLE DE GUISE,
En 1734.

UN Prêtre, un oui, trois mots latins,
A jamais fixent vos destins;
Et le Célébrant d'un village,
Dans la Chapelle de Montjeu,
Très-chrétiennement vous engage
A coucher avec Richelieu;
Avec Richelieu, ce volage,
Qui va jurer par ce saint nœu
D'être toujours fidèle & sage.
Nous nous en défions un peu;
Et vos grands yeux noirs, pleins de feu,
Nous rassurent bien davantage
Que les sermens qu'il fait à DIEU.
Mais vous, Madame la Duchesse,
Quand vous reviendrez à Paris,
Songez-vous combien de maris
Viendront se plaindre à Votre Altesse?
Ces nombreux cocus qu'il a faits

Digitized by Google

Ont mis en vous leur espérance ;
Ils diront, voyant vos attraits :
Dieux ! quel plaisir que la vengeance !
Vous sentez bien qu'ils ont raison,
Et qu'il faut punir le coupable ;
L'heureuse loi du talion
Est des loix la plus équitable.
Quoi ! votre cœur n'est point rendu !
Votre sévérité me gronde !
Ah ! quelle espèce de vertu,
Qui fait enrager tout le monde !
Faut-il donc que de vos appas
Richelieu soit l'unique maître ?
Est-il dit qu'il ne sera pas
Ce qu'il a tant mérité d'être ?
Soyez donc sage, s'il le faut ;
Que ce soit là votre chimère ;
Avec tous les talens de plaire,
Il faut bien avoir un défaut.
Dans cet emploi noble & pénible
De garder ce qu'on nomme honneur,
Je vous souhaite un vrai bonheur ;
Mais voilà la chose impossible.

Digitized by Google

A MONSIEUR LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU,

*A qui le Sénat de Gênes avait érigé une Statue *).*

JE la verrai cette ſtatue
Que Gène élève juſtement
Au Héros qui l'a défendue.
Votre grand-oncle, moins brillant,
Vit ſa gloire moins étendue;
Il ſerait jaloux à la vue
De cet unique monument.
Dans l'âge frivole & charmant,
Où le plaiſir ſeul eſt d'uſage,
Où vous reçûtes en partage
L'art de tromper ſi tendrement,
Pour modeler ce beau viſage,
Qui de Vénus ornait la Cour,
On eût pris celui de l'Amour,
Et ſur tout de l'Amour volage;
Et quelques traits moins enfantins
Auraient été la vive image
Du Dieu qui préſide aux jardins.

*) De Lunéville, le 18 Novembre 1748.

Digitized by Google

Ce double & charmant avantage
Peut diminuer à la fin ;
Mais la gloire augmente avec l'âge.
Du Sculpteur la modeste main
Vous fera l'air moins libertin ;
C'est de quoi mon Héros enrage.
On ne peut filer tous ses jours
Sur le Trône heureux des Amours :
Tous les plaisirs sont de passage ;
Mais vous saurez régner toujours
Par l'esprit & par le courage.
Les traits du Richelieu coquet,
De cette aimable créature,
Se trouveront en mignature
Dans mille boëtes à portrait,
Où Macé mit votre figure.
Mais ceux du Richelieu vainqueur,
Du Héros, soutien de nos armes ;
Ceux du père, du défenseur
D'une République en allarmes ;
Ceux de Richelieu son vengeur,
Ont pour moi cent fois plus de charmes.
Pardon. Je sens tous les travers
De la Morale où je m'engage :
Pardon, vous n'êtes pas si sage
Que je le prétends dans ces vers.
Je ne veux pas que l'univers
Vous croye un grave personnage.
Après ce jour de Fontenoi,
Où, couvert de sang & de poudre,

On vous vit ramener la foudre
Et la victoire à votre Roi ;
Lorsque, prodiguant votre vie,
Vous eutes fait pâlir d'effroi,
Les Anglais, l'Autriche, & l'Envie,
Vous revîntes vîte à Paris,
Mêler les myrthes de Cypris
A tant de palmes immortelles.
Pour vous seul, à ce que je vois,
Le Temps & l'Amour n'ont point d'aîles ;
Et vous servez encor les Belles,
Comme la France & les Génois.

Digitized by Google

AU MÊME SUR LA CONQUÊTE DE MAHON,

En 1756.

Depuis plus de quarante années
Vous avez été mon Héros ;
J'ai préſagé vos deſtinées.
Ainſi, quand Achille à Scyros
Paraiſſait ſe livrer en proie
Aux jeux, aux Amours, au repos,
Il devait un jour ſur les flots
Porter la flamme devant Troie ;
Ainſi, quand Phryné dans ſes bras
Tenait le jeune Alcibiade,
Phryné ne le poſſédait pas ;
Et ſon nom fut dans les combats
Egal au nom de Miltiade.
Jadis les amans, les époux
Tremblaient en vous voyant paraître.
Près des Belles & près du Maître,
Vous avez fait plus d'un jaloux :
Enfin c'eſt aux Héros à l'être.
C'eſt rarement que dans Paris,
Parmi les feſtins & les ris,

On

Digitized by Google

On démêle un grand caractère :
Le préjugé ne conçoit pas
Que celui qui sait l'art de plaire,
Sache aussi sauver les États :
Le grand-homme échappe au vulgaire.
Mais lorsqu'aux champs de Fontenoi,
Il sert sa Patrie & son Roi ;
Quand sa main des peuples de Gènes
Défend les jours & rompt les chaînes ;
Lorsqu'aussi prompt que les éclairs,
Il chasse les tyrans des mers
Des murs de Minorque opprimée,
Alors ceux qui l'ont méconnu,
En parlent comme son armée :
Chacun dit je l'avais prévu.
Le succès fait la renommée.
Homme aimable, illustre Guerrier,
En tout temps l'honneur de la France,
Triomphez de l'Anglais altier,
De l'Envie & de l'Ignorance.
Je ne sais si dans Port-Mahon
Vous trouverez un statuaire :
Mais vous n'en avez plus à faire :
Vous allez graver votre nom
Sur les débris de l'Angleterre ;
Il sera béni chez l'Ibère,
Et chéri dans ma Nation.
Des deux Richelieu sur la terre
Les exploits seront admirés.
Déja tous deux sont comparés,

Digitized by Google

Et l'on ne sait qui l'on préfère.
  Le Cardinal affermissait
Et partageait le rang suprême
D'un maître qui le haïssait ;
Vous vengez un Roi qui vous aime.
Le Cardinal fut plus puissant,
Et même un peu trop redoutable ;
Vous me paraissez bien plus grand,
Puisque vous êtes plus aimable.

Digitized by Google

LETTRE

DE MONSIEUR LE CARDINAL ALBERONI, A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

A Rome, le 10 *Février* 1735.

IL m'eſt arrivé aſſez tard, Monſieur, la connoiſſance de la Vie que vous avez écrite du feu Roi de Suède, pour vous rendre bien des grâces pour ce qui me regarde. Votre prévention & votre penchant pour ma perſonne vous ont porté aſſez loin, puiſqu'avec votre ſtyle ſublime vous avez dit plus en deux mots de moi, que ce qu'a dit *Pline* de *Trajan* dans ſon panégyrique. Heureux les Princes qui auront le bonheur de vous intéreſſer dans leurs faits! Votre plume ſuffit pour les rendre immortels. A mon égard, Monſieur, je vous proteſte les ſentimens de la plus parfaite reconnoiſſance; & je vous aſſûre, Monſieur, que perſonne au monde ne vous aime, ne vous eſtime & reſpecte plus que le Cardinal ALBERONI.

Digitized by Google

RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR,

LA Lettre dont votre Éminence m'a honoré, est un prix aussi flatteur de mes ouvrages, que l'estime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remercîment, Monseigneur; je n'ai été que l'organe du Public en parlant de vous. La liberté & la vérité, qui ont toujours conduit ma plume, m'ont valu votre suffrage. Ces deux caractères doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas, pourra bien être un homme puissant, mais ne sera jamais un grand-homme. Je voudrais être à portée d'admirer de plus près celui à qui j'ai rendu justice de si loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bonheur de voir Votre Éminence. Mais si Rome entend assez ses intérêts pour vouloir au moins rétablir les Arts, le Commerce, & remettre quelque splendeur dans un pays qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du monde, j'espère alors que je vous écrirai sous un autre titre, que sous celui de Votre Éminence, dont j'ai l'honneur d'être avec autant d'estime que de respect, &c.

Digitized by Google

LETTRE
DE MONSIEUR
LE CARDINAL DE FLEURI,
A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

A Issi, ce 14 Novembre 1740.

JE reçois dans le moment, Monsieur, une seconde Lettre de vous, & je n'en perds pas un aussi pour y répondre, dans la crainte que M. le Marquis *de Beauveau* ne soit parti de Berlin. Je ne puis qu'approuver le voyage que vous y allez faire; & vous êtes attaché par des titres trop justes & trop puissans au Roi de Prusse, pour ne pas lui donner cette marque de votre respect & de votre reconnoissance. Le seul motif de la Reine de Saba vous eût suffi pour ne pas vous y refuser.

Je ne savois pas que le précieux présent que m'a fait Madame la Marquise du Châtelet, de l'*Anti-Machiavel*, vînt de vous; il ne m'en est que plus cher, & je vous remercie de tout mon cœur. Comme j'ai peu de momens à donner à mon plaisir, je n'ai

Digitized by Google

pu en lire jusqu'ici qu'une quarantaine de pages, & je tâcherai de l'achever dans ce que j'appelle fort improprement *ma retraite*; car elle est, par malheur, trop troublée pour mon repos.

Quel que soit l'Auteur de cet ouvrage, s'il n'est pas Prince, il mérite de l'être; & le peu que j'en ai lu est si sage, si raisonnable, & renferme des principes si admirables, que celui qui l'a fait seroit digne de commander aux autres hommes, pourvû qu'il eût le courage de les mettre en pratique. S'il est né Prince, il contracte un engagement bien solemnel avec le Public : & l'Empereur *Antonin* ne se seroit pas acquis la gloire immortelle, qu'il conservera dans tous les siècles, s'il n'avoit soutenu, par la justice de son gouvernement, la belle morale dont il avoit donné des leçons si instructives à tous les Souverains.

Vous me dites des choses si flatteuses pour moi, que je n'ai garde de les prendre à la lettre; mais elles ne laissent pas de me faire un sensible plaisir, parce qu'elles sont du moins une preuve de votre amitié. Je serois infiniment touché, que Sa Majesté Prussienne pût trouver dans ma conduite quelque conformité avec ses principes; mais du moins puis-je vous assurer que je sens & regarde les siens comme le modèle du plus parfait &

Digitized by Google

du plus glorieux Gouvernement. . . . .

Je tombe, sans y penser, dans des réfléxions politiques, & je finis en vous assurant que je tâcherai de ne pas me rendre indigne de la bonne opinion que Sa Majesté Prussienne daigne avoir de moi. Il a la qualité de Prince de trop, & s'il n'étoit qu'un simple particulier, on se feroit un honneur de vivre avec lui en société. Je vous porte envie, Monsieur, d'en jouir, & vous félicite d'autant plus, que vous ne le devez qu'à vos talens & à vos sentimens, &c.

Digitized by Google

RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE.

A Berlin, ce 26 Novembre 1740.

J'AI reçu, Monseigneur, votre Lettre du 14, que M. le Marquis *de Beauveau* m'a remise. J'ai obéi aux ordres que Votre Éminence ne m'a point donnés. J'ai montré votre Lettre au Roi de Prusse; il est d'autant plus sensible à vos éloges, qu'il les mérite; & il me paraît qu'il se dispose à mériter ceux de toutes les Nations de l'Europe. Il est à souhaiter pour leur bonheur, ou du moins pour celui d'une grande partie, que le Roi de France & le Roi de Prusse soient amis. C'est votre affaire. La mienne est de faire des voeux, & de vous être toujours dévoué avec le plus profond respect.

Digitized by Google

PREMIÈRE LETTRE DU PRINCE ROYAL DE PRUSSE, A M. DE VOLTAIRE.

Du 8 *Août* 1736.

MONSIEUR,

QUOIQUE je n'aie pas la satisfaction de vous connaître personnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos ouvrages. Ce sont des trésors d'esprit, si l'on peut s'exprimer ainsi, & des piéces travaillées avec tant de goût, que les beautés en paraissent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de leur ingénieux Auteur, qui fait honneur à notre siécle & à l'esprit humain. Les grands hommes modernes vous auront un jour l'obligation, & à vous uniquement, en cas que la dispute, à qui d'eux ou des Anciens la préférence est due, vienne a renaître, que vous ferez pencher la balance de leur côté.

Vous ajoutez à la qualité d'excellent Poëte, une infinité d'autres connaissances, qui, à la vérité, ont quelque affinité avec la Poé-

Digitized by Google

ſie, mais qui ne lui ont été appropriées que par votre plume. Jamais Poëte ne cadença des penſées métaphyſiques ; l'honneur vous en étoit réſervé le premier. C'eſt ce goût que vous marquez dans vos écrits pour la Philoſophie, qui m'engage à vous envoyer la traduction que j'ai fait faire de l'accuſation & de la juſtification du Sieur *Volf*, le plus célèbre Philoſophe de nos jours, qui, pour avoir porté la lumière dans les endroits les plus ténébreux de la métaphyſique, & pour avoir traité ces difficiles matières d'une manière également relevée, que préciſe & nette, eſt cruellement accuſé d'irreligion & d'athéïſme. Tel eſt le deſtin des grands-hommes ; leur génie ſupérieur les expoſe toujours en bute aux traits envenimés de la calomnie & de l'envie.

Je ſuis à préſent à faire traduire le *Traité de* DIEU, *de l'Ame & du Monde*, émané de la plume du même Auteur. Je vous l'envoyerai, Monſieur, dès qu'il ſera achevé ; & je ſuis ſûr, que la force de l'évidence vous frappera dans toutes ſes propoſitions, qui ſe ſuivent géométriquement, & connectent les unes avec les autres comme les anneaux d'une chaîne.

La douceur & le ſupport que vous marquez pour tous ceux qui ſe vouent aux Arts & aux Sciences, me font eſpérer que vous

ne m'exclurez pas du nombre de ceux que vous trouvez dignes de vos instructions. Je nomme ainsi votre commerce de lettres, qui ne peut être que profitable à tout être pensant. J'ose même avancer, sans déroger au mérite d'autrui, que dans l'univers entier il n'y aurait guère d'exception à faire de ceux dont vous ne pourriez être le maître. Sans vous prodiguer un encens indigne de vous être offert, je peux vous dire, que je trouve des beautés sans nombre dans vos ouvrages. Votre *Henriade* me charme, & triomphe heureusement de la critique peu judicieuse que l'on a faite d'elle. La Tragédie de *César* nous fait voir des caractères soutenus. Les sentimens y sont tous magnifiques & grands, & l'on sent que *Brutus* est ou Romain, ou Anglais. *Alzire* ajoûte aux grâces de la nouveauté cet heureux contraste des moeurs des Sauvages & des Européens. Vous faites voir par le caractère de *Gusman*, qu'un Christianisme mal entendu, & guidé par le faux zèle, rend plus barbare & plus cruel que le paganisme même.

Corneille, le grand *Corneille*, lui qui s'attirait l'admiration de tout son siècle, s'il ressuscitait de nos jours, il verrait avec étonnement, & peut-être avec envie, que la tragique Déesse vous prodigue avec profusion les grâces dont elle était avare envers lui. A

Digitized by Google

quoi n'a-t-on pas lieu de s'attendre de l'Auteur de tant de chef-d'œuvres ? Quelles nouvelles merveilles ne vont pas ſortir de la plume qui jadis traça ſi ſpirituellement & ſi élégamment le *Temple du Goût* ?

C'eſt ce qui me fait deſirer ſi ardemment d'avoir tous vos ouvrages. Je vous prie, Monſieur, de me les envoyer, & de me les communiquer tous ſans réſerve. Si parmi les manuſcrits il y en a quelqu'un que par une circonſpection néceſſaire vous trouviez à propos de cacher aux yeux du Public, je vous promets de le conſerver dans le ſein du ſecret, & de me contenter d'y applaudir dans mon particulier. Je ſais malheureuſement que la foi des Princes eſt un objet peu reſpectable de nos jours ; mais j'eſpère néanmoins que vous ne vous laiſſerez pas préoccuper par des préjugés généraux, & que vous ferez une exception à la régle en ma faveur.

Je me croirai plus riche en poſſédant vos ouvrages, que je ne le ſerais par la poſſeſſion de tous les biens paſſagers & mépriſables de la fortune, qu'un même hazard fait acquérir & perdre. L'on peut ſe rendre propres les premiers, s'entend vos ouvrages, moyennant le ſecours de la mémoire, & ils nous durent autant qu'elle. Connaiſſant le peu d'étendue de la mienne, je balance long-temps

avant de me déterminer ſur le choix des choſes que je juge dignes d'y placer.

Si la Poëſie était encore ſur le pied où elle fut autrefois, ſavoir que les Poëtes ne ſavaient que fredonner des Idylles ennuyeuſes, des Eglogues faites ſur un même moule, des Stances inſipides, ou que tout-au-plus ils ſavaient monter leur lyre ſur le ton d'Elégie, j'y renoncerais à jamais: mais vous annobliſſez cet Art, vous nous montrez des chemins nouveaux & des routes inconnues aux ** & aux ***.

Vos Poëſies ont des qualités qui les rendent reſpectables, & dignes de l'admiration & de l'étude des honnêtes-gens. Elles ſont un cours de morale, où l'on apprend à penſer & à agir. La vertu y eſt peinte des plus belles couleurs. L'idée de la véritable gloire y eſt déterminée, & nous inſinue le goût des Sciences d'une manière ſi fine & ſi délicate, que quiconque a lu vos ouvrages reſpire l'ambition de ſuivre vos traces. Combien de fois ne me ſuis-je pas dit: « Malheu-» reux! laiſſe là un fardeau dont le poids » ſurpaſſe tes forces; l'on ne peut imiter » *Voltaire*, à moins que d'être *Voltaire* mê-» me ». C'eſt dans ces momens que j'ai ſenti que les avantages de la naiſſance ſervent à peu de choſe, ou, pour mieux dire, à rien. Ce ſont des diſtinctions étrangères de

Digitized by Google

nous-mêmes, & qui ne décorent que la figure. De combien les talens de l'esprit ne leur sont-ils pas préférables ?

Que ne doit-on pas aux gens que la nature a distingués par ce qu'elle les a fait naître ? Elle se plaît à former des sujets qu'elle doue de toute la capacité nécessaire pour faire des progrès dans les Arts & les Sciences, & c'est aux Princes à récompenser leurs veilles. Eh ! que la gloire ne se sert-elle de moi pour couronner vos succès ? Je ne craindrais autre chose, sinon que le pays, peu fertile en lauriers, n'en fournirait pas autant que vos ouvrages en méritent. Si mon destin ne me favorise pas jusques au point de pouvoir vous posséder, du moins puis-je espérer de voir un jour celui que, depuis si long-temps, j'admire de loin, & de vous assurer, de vive voix, que je suis, avec toute l'estime & la considération due à ceux qui, suivant pour guide le flambeau de la vérité, consacrent leurs travaux au bien public,

MONSIEUR,

Votre affectionné ami,
FRÉDERIC, P. R. de Prusse.

Digitized by Google

RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE
AU
PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

A Paris, le 26 *Août* 1736.

MONSEIGNEUR,

IL faudrait être insensible, pour n'être pas infiniment touché de la Lettre dont V. A. R. a daigné m'honorer ; mon amour-propre en a été trop flatté ; mais l'amour du genre-humain, que j'ai eu toujours dans le cœur, & qui, j'ose dire, fait mon caractère, m'a donné un plaisir mille fois plus pur, quand j'ai vu qu'il y a dans le monde un Prince qui pense en homme, un Prince Philosophe, qui rendra les hommes heureux.

Souffrez que je vous dise qu'il n'y a personne sur la terre, qui ne doive des actions de grâces aux soins que vous prenez de cultiver, par la saine Philosophie, une âme née pour commander. Croyez qu'il n'y a eu de véritables bons Rois, que ceux qui ont commencé, comme vous, par s'instruire, par connaître

Digitized by Google

les hommes, par aimer le vrai, par détester la persécution & la superstition. Il n'y a point de Prince qui, en pensant ainsi, ne puisse ramener l'âge d'or dans ses États. Pourquoi si peu de Rois cherchent-ils cet avantage ? Vous le sentez, Monseigneur, c'est que presque tous songent plus à la royauté qu'à l'Humanité. Vous faites précisément le contraire. Soyez sûr que, si un jour le tumulte des affaires & la méchanceté des hommes n'altèrent point un si divin caractère, vous serez adoré de vos peuples, & chéri du monde entier : les Philosophes, dignes de ce nom, vôleront dans vos États ; & comme les artisans célèbres viennent en foule dans le pays où leur Art est le plus favorisé, les hommes qui pensent viendront entourer votre Trône.

L'illustre Reine *Christine* quitta son Royaume pour aller chercher les Arts. Régnez, Monseigneur, & que les Arts viennent vous chercher.

Puissiez-vous n'être jamais dégoûté des Sciences par les querelles des Sçavans ! Vous voyez, Monseigneur, par les choses que vous daignez me mander, qu'ils sont hommes pour la plupart, comme les courtisans mêmes ; ils sont quelquefois aussi avides, aussi intriguans, aussi faux, aussi cruels ; & toute la différence qui est entre les pestes de Cour & les pestes de l'Ecole, c'est que ces derniers sont plus ridicules.

Digitized by Google

Il eſt bien triſte pour l'Humanité, que ceux qui ſe diſent les déclarateurs des commandemens céleſtes, les interprètes de la Divinité, en un mot les Théologiens, ſoient quelquefois les plus dangereux de tous; qu'il s'en trouve d'auſſi pernicieux dans la ſociété, qu'obſcurs dans leurs idées; & que leur âme ſoit gonflée de fiel & d'orgueil, à proportion qu'elle eſt vuide de vérités. Ils voudraient troubler la terre pour un ſophiſme, & intéreſſer tous les Rois à venger par le fer & par le feu l'honneur d'un argument *in ferio* ou *in barbara*. Tout être penſant, qui n'eſt pas de leur avis, eſt un athée; & tout Roi, qui ne les favoriſe pas, ſera damné. Vous ſavez, Monſeigneur, que le mieux qu'on puiſſe faire, c'eſt d'abandonner à eux-mêmes ces prétendus précepteurs, & ces ennemis réels du genre-humain. Leurs paroles, quand elles ſont négligées, ſe perdent en l'air comme du vent: mais ſi le poids de l'autorité s'en mêle, ce vent acquiert une force, qui renverſe quelquefois le Trône.

Je vois, Monſeigneur, avec la joie d'un cœur rempli d'amour pour le bien public, la diſtance immenſe que vous mettez entre les hommes qui cherchent en paix la vérité, & ceux qui veulent faire la guerre pour des mots qu'ils n'entendent pas. Je vois que les *Newton*, les *Leibnitz*, les *Bayle*, les *Locke*,

Digitized by Google

ces âmes ſi élevées & ſi douces, ſont ceux qui nourriſſent votre eſprit, & que vous rejettez les autres alimens prétendus, que vous trouveriez empoiſonnés, ou ſans ſubſtance.

Je ne ſaurais trop remercier V. A. R. de la bonté qu'elle a eue de m'envoyer le petit Livre concernant M. *Volf*; je regarde ſes idées métaphyſiques comme des choſes qui font honneur à l'eſprit humain. Ce ſont des éclairs au milieu d'une nuit profonde; c'eſt tout ce qu'on peut eſpérer, je crois, de la Métaphyſique. Il n'y a pas d'apparence que les premiers principes des choſes ſoient jamais bien connus. Les ſouris qui habitent quelques petits trous d'un bâtiment immenſe, ne ſavent ni ſi ce bâtiment eſt éternel, ni quel en eſt l'architecte, ni pourquoi cet architecte a bâti : elles tâchent de conſerver leur vie, de peupler leurs trous, & de fuir les animaux deſtructeurs qui les pourſuivent. Nous ſommes les ſouris, & le divin Architecte, qui a bâti cet univers, n'a pas encore, que je ſache, dit ſon ſecret à aucun de nous. Si quelqu'un peut prétendre à deviner juſte, c'eſt M. *Volf*. On peut le combattre; mais il faut l'eſtimer: ſa philoſophie eſt bien loin d'être pernicieuſe. Y a-t-il rien de plus beau & de plus vrai, que de dire, comme il fait, que les hommes doivent être juſtes, quand même ils auroient le malheur d'être Athées?

Digitized by Google

Vous avez la bonté, Monseigneur, de me promettre de m'envoyer le *Traité de* DIEU, *de l'Ame & du Monde.* Quel présent & quel commerce ! L'héritier d'une Monarchie daigne du sein de son Palais envoyer des instructions à un solitaire ! Daignez me faire ce présent, Monseigneur ; mon amour extrême pour le vrai est la seule chose qui m'en rende digne ; la plupart des Princes craignent d'entendre la vérité, & ce sera vous qui l'enseignerez.

A l'égard des vers dont vous me parlez, vous pensez sans doute sur cet article aussi sensément que sur tout le reste. Les vers qui n'apprennent pas aux hommes des vérités neuves & touchantes, ne méritent guères d'être lus ; vous sentez qu'il n'y aurait rien de plus méprisable, que de passer sa vie à renfermer dans des rimes, des lieux communs usés, qui ne méritent pas le nom de *pensées.* S'il y a quelque chose de plus vil, c'est de n'être que Poëte satyrique, & de n'écrire que pour décrier les autres. Ces Poëtes sont dans le Parnasse, ce que sont dans les Ecoles ces Docteurs qui ne savent que des mots, & qui cabalent contre ceux qui écrivent des choses.

Si la *Henriade* a pu ne pas déplaire à V. A. R., j'en dois rendre grâce à cet amour du vrai, à cette horreur que mon Poëme

Digitized by Google

respire pour les factieux, pour les persécuteurs, pour les superstitieux, pour les tyrans, & pour les rebelles. C'est l'ouvrage d'un honnête-homme; il devait trouver grâce devant un Prince Philosophe.

Vous m'ordonnez de vous envoyer mes autres ouvrages; je vous obéïrai, Monseigneur : vous serez mon juge, & vous me tiendrez lieu du Public. Je vous soumettrai ce que j'ai hazardé en Philosophie; vos lumières seront ma récompense; c'est un prix que peu de Souverains peuvent donner. Je suis sûr de votre secret; votre vertu doit égaler vos connaissances.

Je regarderais comme un bonheur bien précieux celui de venir faire ma cour à Votre Altesse Royale. On va à Rome pour voir des églises, des tableaux, des ruines, & des bas-reliefs. Un Prince tel que vous mérite bien mieux un voyage; c'est une rareté bien plus merveilleuse. Mais l'amitié qui me retient dans la retraite où je suis, ne me permet pas d'en sortir. Vous paraissez plus homme que Prince, & vous permettrez sans doute, Monseigneur, que les amis soient préférés aux Rois.

Dans quelque coin du monde que j'achève ma vie, soyez sûr, Monseigneur, que je ferai continuellement des vœux pour vous, c'est-à-dire, pour le bonheur de tout un

Digitized by Google

peuple. Mon eſprit ſera toujours au rang de vos Sujets ; votre gloire me ſera toujours chère. Je ſouhaiterais que vous reſſembliez toujours à vous-même, & que les autres Rois vous reſſemblent.

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, &c.
VOLTAIRE.

Digitized by Google

DE L'USAGE DE LA SCIENCE DANS LES PRINCES a).

A MONSEIGNEUR

LE PRINCE ROYAL DE PRUSSE, DEPUIS ROI DE PRUSSE.

PRINCE, il eſt peu de Rois, que les Muſes inſtruiſent;
Peu ſavent éclairer les Peuples qu'ils conduiſent.
Le ſang des Antonins ſur la terre eſt tari;
Car depuis ce Héros, à Rome ſi chéri,
Ce Philoſophe Roi, ce divin Marc-Aurèle,
Des Princes, des Guerriers, des Savans le modèle,
Quel Roi, ſous un tel joug oſant ſe captiver,
Dans les ſources du vrai ſut jamais s'abreuver?
Deux ou trois tout-au-plus, prodiges dans l'Hiſtoire,
Du nom de Philoſophe ont mérité la gloire:
Le reſte eſt à vos yeux le vulgaire des Rois,
Eſclaves des plaiſirs, fiers oppreſſeurs des Loix,
Fardeaux de la nature, ou fléaux de la terre,
Endormis ſur le Trône, ou lançant le tonnerre.
Le monde aux pieds des Rois les voit ſous un faux jour;
Qui ſait régner ſait tout, ſi l'on en croit la Cour.
Mais quel eſt, en effet, ce grand art politique,
Ce talent ſi vanté dans un Roi deſpotique?
Tranquile ſur le Trône, il parle, on obéit;
S'il ſourit, tout eſt gai; s'il eſt triſte, on frémit.

---

a) Cette Pièce eſt de 1738.

Quoi ! régir d'un coup-d'œil une foule ſervile,
Eſt-ce un poids ſi peſant, un art ſi difficile ?
Non : mais fouler aux pieds la coupe de l'erreur,
Dont veut vous enivrer un ennemi flatteur ;
Des Prélats courtiſans confondre l'artifice ;
Aux organes des Loix enſeigner la juſtice ;
Du ſéjour Doctoral chaſſant l'abſurdité,
Dans ſon ſein ténébreux placer la vérité ;
Eclairer le Savant, & ſoutenir le Sage ;
Voilà ce que j'admire, & c'eſt-là votre ouvrage.
L'ignorance, en un mot, flétrit toute grandeur.
Du dernier Roi d'Eſpagne un grave *b*) Ambaſſadeur
De deux Savans Anglais reçut une prière :
Ils voulaient, dans l'École apportant la lumière,
De l'air qu'un long cryſtal enferme en ſa hauteur
Aller au haut d'un mont marquer la peſanteur.
Il pouvait les aider dans ce ſavant voyage ;
Il les prit pour des fous : lui ſeul était peu ſage.
Que dirai-je d'un Pape & de ſept Cardinaux,
D'un zèle apoſtolique uniſſant les travaux,
Pour apprendre aux humains dans leurs auguſtes Codes
Que c'était un péché de croire aux Antipodes ?
Combien de Souverains, Chrétiens & Muſulmans,
Ont tremblé d'une éclipſe, ont craint des Taliſmans !
Tout Monarque indolent, dédaigneux de s'inſtruire,
Eſt le jouet honteux de qui veut le ſéduire.
Un Aſtrologue, un Moine, un Chymiſte effronté,
Se font un revenu de ſa crédulité.

---

b) Cette aventure ſe paſſa à Londres la première année du règne de Charles II, Roi d'Eſpagne.

Digitized by Google

Il prodigue au dernier ſon or par avarice ;
Il demande au premier, ſi Saturne propice,
D'un aſpect fortuné regardant le ſoleil,
L'appelle à table, au lit, à la chaſſe, au conſeil.
Il eſt aux pieds de l'autre ; &, d'une âme ſoumiſe,
Par la crainte du Diable, il enrichit l'Egliſe.
Un pareil Souverain reſſemble à ces faux Dieux,
Vils marbres adorés, ayant en vain des yeux ;
Et le Prince éclairé, que la raiſon domine,
Eſt un vivant portrait de l'Eſſence divine

Je ſais que dans un Roi l'étude, le ſavoir,
N'eſt pas le ſeul mérite & l'unique devoir ;
Mais qu'on me nomme enfin dans l'Hiſtoire Sacrée,
Le Roi dont la mémoire eſt la plus révérée ;
C'eſt ce Héros Savant que DIEU même éclaira,
Qu'on chérit dans Sion, que la terre admira,
Qui mérita des Rois le volontaire hommage.
Son peuple était heureux, il vivait ſous un Sage :
L'abondance, à ſa voix, paſſa le ſein des mers,
Vôlait pour l'enrichir des bouts de l'univers,
Comme à Londre, à Bordeaux, de cent voiles ſuivie,
Elle apporte au printemps les tréſors de l'Aſie.
Ce Roi, que tant d'éclat ne pouvait éblouir,
Sut joindre à ſes talens l'art heureux de jouir.
Ce ſont-là les leçons qu'un Roi prudent doit ſuivre ;
Le ſavoir, en effet, n'eſt rien ſans l'art de vivre.
Qu'un Roi n'aille donc point, épris d'un faux éclat,
Pâliſſant ſur un livre, oublier ſon État.
Que, plus il eſt inſtruit, plus il aime ſa gloire.

De ce Monarque Anglais vous connaiſſez l'Hiſtoire :

Dans

Dans un fatal exil Jacques c) laissa périr
Son gendre infortuné qu'il eût pu secourir.
Ah! qu'il eût mieux valu, rassemblant ses armées,
Délivrer des Germains les villes opprimées,
Venger de tant d'États les désolations,
Et tenir la balance entre les Nations,
Que d'aller, des Docteurs briguant les vains suffrages,
Au doux enfant JESUS dédier ses ouvrages!
Un Monarque éclairé n'est pas un Roi pédant;
Il combat en Héros, il pense en vrai Savant.
Tel fut ce Julien méconnu du vulgaire,
Philosophe & Guerrier, terrible & populaire.
Ainsi ce grand César, Soldat, Prêtre, Orateur,
Fut du peuple Romain l'Oracle & le Vainqueur:
On sait qu'il fit encor bien pis dans sa jeunesse:
Mais tout sied aux Héros, excepté la faiblesse.

c) Le Roi Jacques fit un petit Traité de Théologie qu'il dédia à l'Enfant Jésus.

VARIANTE

Pour les deux derniers vers.

Il serait aujourd'hui votre modèle auguste,
Et votre exemple en tout, s'il avait été juste.

RÉPONSE

A une Lettre dont le Roi de Prusse honora l'Auteur à son avènement à la Couronne.

Quoi ! vous êtes Monarque, & vous m'aimez encore!
Quoi ! le premier moment de cette heureuse aurore,
Qui promet à la terre un jour si lumineux,
Marqué par vos bontés, met le comble à mes vœux!
O cœur toujours sensible ! âme toujours égale !
Vos mains du Trône à moi remplissent l'intervalle.
Citoyen couronné, des préjugés vainqueur,
Vous m'écrivez en homme, & parlez à mon cœur.
Cet Écrit vertueux, ces divins caractères,
Du bonheur des humains sont les gages sincères.
Ah, Prince ! ah, digne espoir de nos cœurs captivés !
Ah ! régnez à jamais comme vous écrivez.
Poursuivez, remplissez des vœux si magnanimes ;
Tout Roi jure aux autels de réprimer les crimes ;
Et vous, plus digne Roi, vous jurez dans mes mains
De protéger les Arts, & d'aimer les humains.
Et toi *a*), dont la vertu brilla persécutée,
Toi qui prouvas un Dieu, mais qu'on nommait athée

a) Le Professeur Volf, persécuté comme athée par les Théologiens de l'Université de Hall, chassé par Fréderic II, sous peine d'être pendu, & fait Chancelier de la même Université à l'avènement de Fréderic III.

Martyr de la raison, que l'Envie en fureur
Chassa de son pays par la main de l'Erreur,
Reviens, il n'est plus rien qu'un Philosophe craigne.
Socrate est sur le Trône, & la Vérité regne.
Cet or qu'on entassait, ce pur sang des États,
Qui leur donne la mort en ne circulant pas,
Répandu par ses mains au gré de sa prudence,
Va ranimer la vie, & porter l'abondance.
Il ne recherche point ces énormes soldats,
Ce superbe appareil inutile aux combats,
Fardeaux embarrassans, colosses de la guerre,
Enlevés *b*) à prix d'or aux deux bouts de la terre:
Il veut dans ses guerriers le zèle & la valeur,
Et, sans les mesurer, juge d'eux par le cœur.
Ainsi pense le juste, ainsi régne le sage:
Mais il faut au grand-homme un plus heureux partage;
Consulter la prudence, & suivre l'équité,
Ce n'est encor qu'un pas vers l'immortalité.
Qui n'est que juste est dur, qui n'est que sage est triste:
Dans d'autres sentimens l'héroïsme consiste;
Le conquérant est craint, le sage est estimé;
Mais le bienfaisant charme, & lui seul est aimé;
Lui seul est vraiment Roi, sa gloire est toujours pure;
Son nom parvient sans tache à la race future.
A qui se fait chérir faut il d'autres exploits?
Trajan, non loin du Gange, enchaîna trente Rois;
A peine a-t-il un nom fameux par la victoire:

---

b) Un de ces soldats, qu'on nommoit Petit-Jean, avoit été acheté vingt-quatre mille livres.

Connu par ſes bienfaits, ſa bonté fait ſa gloire.
Jéruſalem conquiſe, & ſes murs abattus,
N'ont point éterniſé le grand nom de Titus.
Il fut aimé; voilà ſa grandeur véritable.
O vous qui l'imitez, vous ſon rival aimable,
Effacez le Héros dont vous ſuivez les pas;
Titus perdit un jour, & vous n'en perdrez pas.

Digitized by Google

AU R. DE P.....

Ce 20 Avril 1741.

EH bien ! mauvais plaiſans, critiques obſtinés ;
Prétendus beaux-eſprits à médire acharnés,
Qui, parlant ſans penſer, fiers avec ignorance,
Mettez légèrement les Rois dans la balance,
Qui, d'un ton déciſif, auſſi hardi que faux,
Aſſurez qu'un Savant ne peut être un Héros ;
Ennemis de la gloire & de la Poëſie,
Grands critiques des Rois, allez en Siléſie :
Voyez cent bataillons près de Neiſs écrâſés :
C'eſt-là qu'eſt mon Héros. Venez, ſi vous l'oſez.
Le voilà ce Savant que la gloire environne,
Qui préſide aux combats, qui commande à Bellone ;
Qui, du fier Charles douze égalant le grand cœur,
Le ſurpaſſe en prudence, en eſprit, en douceur.
C'eſt lui-même, c'eſt lui, dont l'âme univerſelle
Courut de tous les Arts la carrière immortelle ;
Lui qui de la nature a vu les profondeurs,
Des charlatans dévots confondit les erreurs ;
Lui qui dans un repas, ſans ſoins & ſans affaire,
Paſſait les ignorans dans l'art heureux de plaire ;
Qui ſait tout, qui fait tout, qui s'élance à grands pas
Du Parnaſſe à l'Olympe, & des jeux aux combats.
Je ſais que Charles douze, & Guſtave, & Turenne,
N'ont point bu dans les eaux qu'épanche l'Hippocrène :

Digitized by Google

Mais enfin ces Guerriers, illuſtres ignorans,
En étant moins polis, n'en étaient pas plus grands.
Mon Prince eſt au-deſſus de leur gloire vulgaire ;
Quand il n'eſt point Achille, il ſait être un Homère.
Tour-à-tour la terreur de l'Autriche & des ſots,
Fertile en grands projets, auſſi-bien qu'en bons-mots,
Et, riant à la fois de Genève & de Rome,
Il parle, agit, combat, écrit, régne en grand-homme.
O vous qui prodiguez l'eſprit & les vertus !
Repoſez-vous, mon Prince, & ne m'effrayez plus ;
Et, quoique vous ſachiez tout penſer & tout faire,
Songez que les boulets ne vous reſpectent guère,
Et qu'un plomb dans un tube entaſſé par des ſots,
Peut caſſer d'un ſeul coup la tête d'un Héros,
Lorſque multipliant ſon poids par ſa viteſſe,
Il fend l'air qui réſiſte & pouſſe autant qu'il preſſe.
Alors privé de vie, & chargé d'un grand nom,
Sur un lit de parade étendu tout du long,
Vous iriez triſtement revoir votre patrie.
O ciel ! que ferait-on dans votre Académie ?
Un dur Anatomiſte, élève d'Atropos,
Viendrait, ſcalpel en main, diſſequer mon Héros :
La voilà, dirait-il, cette cervelle unique,
Si belle, ſi féconde & ſi philoſophique.
Il montrerait aux yeux les fibres de ce cœur
Généreux, bienfaiſant, juſte, plein de grandeur.
Il couperait . . . . mais non, ces horribles images
Ne doivent point ſouiller les lignes de nos pages.
Conſervez, ô mes Dieux ! l'aimable Fréderic,
Pour ſon bonheur, pour moi, pour le bien du public.

Digitized by Google

Vivez, Prince, & passez dans la paix, dans la guerre,
Sur-tout dans les plaisirs, tous les *Ics* de la terre,
Théodoric, *Ulric*, *Jenseric*, *Alaric*,
Dont aucun ne vous vaut selon mon pronostic.
Mais lorsque vous aurez, de victoire en victoire,
Arrondi vos Etats, ainsi que votre gloire,
Daignez vous souvenir que ma tremblante voix,
En chantant vos vertus, présagea vos exploits.
Songez bien qu'en dépit de la grandeur suprême,
Votre main mille fois m'écrivait: je vous aime.
Adieu grand politique, & rapide vainqueur;
Trente Etats subjugués ne valent point un cœur.

Digitized by Google

AU R. DE P.....

A Cirey, ce 21 Décembre 1741.

Soleil, pâle flambeau de nos triſtes hivers,
Toi, qui de ce monde es le père,
Et qu'on a cru long-temps le père des bons vers,
Malgré tous les mauvais que chaque jour voit faire;
Soleil, par quel cruel deſtin
Faut-il que dans ce mois, où l'on touche à ſa fin,
Tant de vaſtes degrés t'éloignent de Berlin?
C'eſt là qu'eſt mon Héros, dont le cœur & la tête
Raſſemblent tout le feu qui manque à ſes États;
Mon Héros, qui de Neiſs achevait la conquête,
Quand tu fuyais de nos climats.
Pourquoi vas-tu, dis-moi, vers le Pole Antarctique?
Quels charmes ont pour toi les Nègres de l'Afrique?
Revôle ſur tes pas loin de ce triſte bord,
Imite mon Héros, viens éclairer le Nord.

C'eſt ce que je diſais, Sire, ce matin au ſoleil, votre confrère, qui eſt auſſi l'âme d'une partie de ce monde. Je lui en dirais bien davantage ſur le compte de Votre Majeſté, ſi j'avais cette facilité de faire des vers, que je n'ai plus, & que vous avez. J'en ai reçu ici que vous avez faits dans Neiſs tout auſſi aiſément que vous avez pris cette ville. Cette petite anecdote, jointe aux vers que

Digitized by Google

votre humanité m'envoya immédiatement après la victoire de Molvits, fournit de bien singuliers Mémoires pour servir un jour à l'Histoire.

Louis XIV prit en hiver la Franche-Comté; mais il ne donna point de bataille, & ne fit point de vers au camp devant Dole, ou devant Besançon; aussi j'ai pris la liberté de mander à Votre Majeste que l'Histoire de *Louis XIV* me paraissait un cercle trop étroit, je trouve que *Frédéric* élargit la sphère de mes idées. Les vers que V. M. a faits dans Neiss ressemblent à ceux que *Salomon* faisait dans sa gloire, quand il disait, après avoir tâté de tout, *Tout n'est que vanité.* Il est vrai, que le bon-homme parlait ainsi au milieu de trois-cents femmes & de sept-cents concubines; le tout sans avoir donné de bataille, ni fait de siége. Mais n'en déplaise, Sire, à *Salomon*, & à vous, ou bien à vous & à *Salomon*, il ne laisse pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

Conquérir cette Silésie,
Revenir couvert de lauriers,
Dans les bras de la Poësie;
Donner aux Belles, aux Guerriers,
Opéra, Bal & Comédie;
Se voir craint, chéri, respecté,
Et connaître, au sein de la gloire,
Lesprit de la société,

Qu

Bonheur si rarement goûté
Des favoris de la Victoire ;
Savourer avec volupté,
Dans des momens libres d'affaire,
Les bons vers de l'antiquité,
Et quelquefois en daigner faire
Dignes de la postérité :
Semblable vie a de quoi plaire ;
Elle a de la réalité,
Et le plaisir n'est point chimère.

Votre Majesté a fait bien des choses en peu de temps. Je suis persuadé, qu'il n'y a personne sur la terre de plus occupé qu'elle, & plus entraîné dans la variété des affaires de toute espèce. Mais avec ce génie dévorant, qui met tant de choses dans sa sphère d'activité, vous conserverez toujours cette supériorité de raison qui vous élève au-dessus de ce que vous êtes & de ce que vous faites.

Tout ce que je crains, c'est que vous ne veniez à trop mépriser les hommes. Des millions d'animaux sans plumes à deux pieds, qui peuplent la terre, sont à une distance immense de votre personne, par leur âme comme par leur état. Il y a un beau vers de *Milton*.

Amongst unequals no society.

Il y a encore un autre malheur, c'est que

Digitized by Google

Votre Majesté peint si bien les nobles fripponneries des politiques, les soins intéressés des courtisans, &c. qu'elle finira par se défier de l'affection des hommes de toute espèce, & qu'elle croira qu'il est démontré en morale, qu'on n'aime point un Roi pour lui-même. Sire, que je prenne la liberté de faire aussi ma démonstration. N'est-il pas vrai qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un esprit supérieur, qui a bien des talens, & qui joint à tous ces talens-là celui de plaire ? Or, s'il arrive que, par malheur, ce génie supérieur soit Roi, son état en doit-il empirer ? Et l'aimerait-on moins parce qu'il porte une couronne ? Pour moi je sens, que la couronne ne me refroidit point du tout. Je suis, &c.

Digitized by Google

LETTRE DU R. DE P.... A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

A Sélovits, ce 23 Mars 1742.

MON CHER VOLTAIRE,

JE crains de vous écrire ; car je n'ai d'autres nouvelles à vous mander, que d'une eſpèce dont vous ne vous ſouciez guères ou que vous abhorrez. Si je vous diſais, par exemple, que des peuples de deux différentes contrées d'Allemagne ſont ſortis du fond de leurs habitations, pour ſe couper la gorge avec d'autres peuples dont ils ignoraient juſqu'au nom même, & qu'ils ont été chercher juſques dans un pays fort éloigné : pourquoi? Parce que leur maître a fait un contrat avec un autre Prince, & qu'ils voulaient, joints enſemble, en égorger un troiſième. Vous me diriez, que ces gens ſont fous, ſots, & furieux, de ſe prêter ainſi au caprice & à la barbarie de leur maître.

Si je vous diſais, que nous nous préparons avec grand ſoin à détruire quelques murailles élevées à grands frais ; que nous faiſons la

Digitized by Google

moisson où nous n'avons point semé, & les maîtres où personne n'est assez fort pour nous résister; vous vous récrieriez: Ah, barbares! Ah, brigands! inhumains que vous êtes! diriez-vous; les injustes n'hériteront point du Royaume des Cieux, selon *S. Matthieu*, *chap. XII. vers.* 34.

Puisque je prévois ce que vous diriez sur ces matières, je ne vous en parlerai point. Je me contenterai de vous informer, qu'un homme, dont vous aurez entendu parler sous le nom du Roi de Prusse, apprenant que les États de son allié l'Empereur étaient ruinés par la Reine de Hongrie, est vôlé à son secours: qu'il a joint ses troupes à celles du Roi de Pologne, pour opérer une diversion en Basse-Autriche; & qu'il a si bien réussi, qu'il s'attend dans peu à combattre les principales forces de la Reine de Hongrie pour le service de son Allié. Voilà de la générosité, direz-vous; voilà de l'héroïsme. Cependant, cher *Voltaire*, le premier tableau & celui-ci sont le même; c'est la même femme, qu'on représente premièrement en cornettes de nuit lorsqu'elle se dépouille de ses charmes, & ensuite avec son fard, ses dents & ses pompons. De combien de différentes façons n'envisage-t-on pas les objets! Combien les jugemens ne varient-ils point! Les hommes condamnent le soir ce qu'ils ap-

Digitized by Google

prouvaient le matin ; ce même ſoleil, qui leur plaiſait en ſon aurore, les fatigue en ſon couchant. De-là viennent ces réputations établies, effacées, & qui ſe rétabliſſent pourtant ; & nous ſommes aſſez inſenſés pour nous donner, pour la réputation, du mouvement pendant notre vie entière. Eſt-il poſſible qu'on ne ſe ſoit pas détrompé de cette fauſſe monnoie, depuis le temps qu'elle eſt connue ? &c.

Digitized by Google

AU R. DE P...... *a*)

SIRE,

PENDANT que j'étais malade, votre Majesté a fait plus de belles actions, que je n'ai eu d'accès de fiévre. Je ne pouvais reponçre aux dernières bontés de votre Majesté. Où aurais-je, d'ailleurs, adressé ma lettre ? A Vienne ? à Presbourg ? à Temesvar ? Vous pouviez être dans quelqu'une de ces Villes ; & même, s'il est un être qui puisse se trouver en plusieurs lieux à la fois, c'est assûrément votre personne, en qualité d'image de la Divinité, ainsi que le sont tous les Princes, & d'image très-pensante & très-agissante. Enfin, Sire, je n'ai point écrit, parce que j'étais dans mon lit quand Votre Majesté courait à cheval au milieu des neiges & des succès.

D'Esculape les favoris
Semblaient même me faire accroire
Que j'irais dans le seul pays
Où n'arrive point votre gloire ;
Dans ce pays dont, par malheur,

---

a) Nous n'avons pu trouver la date de cette Lettre. Il paraît qu'elle est de l'année 1742.

On ne voit point de voyageur
Venir nous dire des nouvelles ;
Dans ce pays, où tous les jours
Les âmes lourdes & cruelles,
Et des Hongrois & des Pandours,
Vont au Diable au son des tambours,
Par votre ordre & pour vos querelles ;
Dans ce pays dont tout Chrétien,
Tout Juif, tout Musulman raisonne ;
Dont on parle en chaire, en Sorbonne,
Sans jamais en deviner rien ;
Ainsi que le Parisien
Badaut crédule & satyrique,
Fait des romans de politique,
Parle tantôt mal, tantôt bien,
De Belle-Isle & de vous peut-être ;
Et dans son léger entretien
Vous juge à fond, sans vous connaître.

Je n'ai mis qu'un pié sur le bord du Styx ; mais je suis très-fâché, Sire, du nombre des pauvres malheureux que j'ai vu passer. Les uns arrivaient de Scharding, les autres de Prague, ou d'Iglau. Ne cesserez vous point, vous & les Rois vos confrères, de ravager cette terre, que vous avez, dites-vous, tant d'envie de rendre heureuse ?

Au lieu de cette horrible guerre,
Dont chacun sent les contre-coups,

Digitized by Google

Que ne vous en rapportez-vous
A ce bon Abbé de Saint-Pierre ?

Il vous accorderait tout auſſi aiſément, que *Lycurgue* partagea les terres de Sparte, & qu'on donne des portions égales aux Moines. Il établirait les quinze Dominations de *Henri IV*. Il eſt vrai pourtant, que *Henri IV* n'a jamais ſongé à un tel projet. Les Commis du Duc de *Sulli*, qui ont fait ſes Mémoires, en ont parlé ; mais le Secrétaire d'État *Villeroi*, Miniſtre des Affaires Etrangères, n'en parle point. Il eſt plaiſant qu'on ait attribué à *Henri IV* le projet de déranger tant de Trônes, quand il venait à peine de s'affermir ſur le ſien. En attendant, Sire, que la diète Européane, ou *Europaine*, s'aſſemble pour rendre tous les Monarques modérés & contens, Votre Majeſté m'ordonne de lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du *Siècle de L. uis XIV ;* car elle a le temps de lire, quand les autres hommes n'ont point de temps. Je fais venir mes papiers de Bruxelles ; je les ferai tranſcrire, pour obéir aux ordres de Votre Majeſté. Elle verra peut-être que j'embraſſe un trop grand terrein : mais je travaillais principalement pour elle, & j'ai jugé que la ſphére du monde n'était pas trop grande. J'aurai donc l'honneur, Sire, d'envoyer dans un mois à Votre Majeſté un énorme paquet,

Digitized by Google

qui la trouvera au milieu de quelque bataille, ou dans une tranchée. Je ne sais si vous êtes plus heureux dans tout ce fracas de gloire, que vous l'étiez dans cette douce retraite de Remusberg.

Cependant, grand Roi, je vous aime
Tout autant que je vous aimai,
Lorsque vons étiez renfermé
Dans Remusberg & dans vous-même;
Lorsque vous borniez vos exploits
A combattre avec éloquence
L'erreur, les vices, l'ignorance,
Avant de combattre des Rois.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, mon profond respect, & l'assurance de cette vénération qui ne finira jamais, & de cette tendresse qui ne finira que quand vous ne m'aimerez plus.

Digitized by Google

LETTRE

DU R. DE P.....

SI les Hiſtoires de l'Univers avaient été écrites comme celle que vous m'avez confiée, nous ſerions plus inſtruits des mœurs de tous les ſiècles, & moins trompés par les Hiſtoriens. Plus je vous connais, & plus je trouve que vous êtes un homme unique. Jamais je n'ai lu de plus beau ſtyle que celui de l'Hiſtoire de *Louis XIV*. Je relis chaque paragraphe deux ou trois fois, tant j'en ſuis enchanté : toutes les lignes portent coup : tout eſt nourri de réflexions excellentes : aucune fauſſe penſée ; rien de puéril, & avec cela une impartialité parfaite. Dès que j'aurai lu tout l'ouvrage, je vous enverrai quelques petites remarques, entr'autres ſur les noms Allemans qui ſont un peu maltraités ; ce qui peut répandre de l'obſcurité ſur cet ouvrage, puiſqu'il y a des noms qui ſont ſi défigurés, qu'il faut les deviner.

Je ſouhaiterais que votre plume eût compoſé tous les ouvrages qui ſont faits, & qui peuvent être de quelque inſtruction. Ce ſerait le moyen de profiter, & de tirer utilité de la lecture.

Digitized by Google

Je m'impatiente quelquefois des inutilités, des pauvres réflexions, ou de la sécheresse qui régne dans de certains livres. C'est au lecteur à digérer de pareilles lectures. Vous épargnez cette peine à vos lecteurs. Qu'un homme ait du jugement on non, il profite également de vos ouvrages : il ne lui faut que de la mémoire.

Je vous conjure, mon cher ami, de me mander tout ce que vous faites à Cirey que j'envie.

Digitized by Google

RÉPONSE

Vous ordonnez que je vous dise
Tout ce qu'à Cirey nous faisons :
Ne le voyez-vous pas, sans qu'on vous en instruise ?
Vous êtes notre maître, & nous vous imitons :
Nous retenons de vous les plus belles leçons
De la sagesse d'Épicure.
Comme vous, nous sacrifions
A tous les Arts, à la Nature :
Mais de fort loin nous vous suivons.
Ainsi tandis qu'à l'aventure
Le Dieu du jour lance un rayon
Au fond de quelque chambre obscure ;
De ces traits la lumière pure
Y peint du plus vaste horison
La perspective en mignature.
Une telle comparaison
Se sent un peu de la lecture
Et de Kirker & de Newton.
Par ce ton si philosophique,
Qu'ose prendre ma faible voix,
Peut-être je gâte à la fois
La Poësie & la Physique.
Mais cette nouveauté me pique ;
Et du vieux Code Poétique
Je commence à braver les Loix.
Qu'un autre dans ses vers lyriques,

Depuis deux mille ans répétés,
Brode encor des fables antiques ;
Je veux de neuves vérités.
Divinités des Bergeries,
Nayades des rives fleuries,
Satyres qui danſez toujours,
Vieux enfans que l'on nomme Amours,
Qui faites naître en nos prairies
De mauvais vers & de beaux jours,
Allez remplir les hémiſtiches
De ces vers pillés & poſtiches
Des rimailleurs ſuivans les Cours.
D'une meſure cadencée
Je connais le charme enchanteur ;
L'oreille eſt le chemin du cœur ;
L'harmonie, & ſon bruit flatteur,
Sont l'ornement de la penſée ;
Mais je préfère, avec raiſon,
Les belles fautes du génie
A l'exacte & froide oraiſon,
D'un puriſte d'Académie.
Jardins plantés en ſymmétrie,
Arbres nains, tirés au cordeau,
Celui qui vous mit au niveau
En vain s'applaudit, ſe récrie,
En voyant ce petit morceau :
Jardins, il faut que je vous fuie ;
Trop d'art me révolte & m'ennuie.
J'aime mieux ces vaſtes forêts ;
La nature, libre & hardie,

Digitized by Google

Irrégulière dans ſes traits,
S'accorde avec ma fantaiſie.
Mais dans ce diſcours familier
En vain je crois étudier
Cette nature ſimple & belle ;
Je me ſens plus irrégulier,
Et beaucoup moins aimable qu'elle.
Accordez-moi votre pardon
Pour cette longue rapſodie ;
Je l'écrivis avec ſaillie,
Mais peu maître de ma raiſon ;
Car j'étais auprès d'Emilie.

Digitized by Google

AU R. DE P.....

A Paris, ce 15 Mai 1742.

QUAND vous aviez un père, & dans ce père un maître,
Vous étiez Philosophe, & viviez sous vos loix.
Aujourd'hui mis au rang des Rois,
Et plus qu'eux tous digne de l'être,
Vous servez cependant vingt maîtres à la fois.
Ces maîtres sont tyrans. Le premier c'est la Gloire;
Tyran dont vous aimez les fers,
Et qui met au bout de nos vers,
Ainsi qu'en vos exploits, *la brillante victoire.*
La Politique à son côté,
Moins éblouissante, aussi forte,
Méditant, rédigeant, ou rompant un traité,
Vient mesurer vos pas que cette Gloire emporte.
L'intérêt, la fidélité,
Quelquefois s'unissant, & trop souvent contraires;
Des amis dangereux, de secrets adversaires:
Chaque jour des desseins & des dangers nouveaux:
Tout écouter, tout voir, & tout faire à propos:
Payer les uns en espérance,
Les autres en raisons, quelques-uns en bons-mots:
Aux peuples subjugués faire aimer sa puissance:
Que d'embarras! que de travaux!
Régner n'est pas un sort aussi doux qu'on le pense.
Qu'il en coûte d'être un Héros!

Il

Digitized by Google

Il ne vous en coûte rien, à vous, Sire; tout cela vous eſt naturel : vous faites de grandes, de ſages actions, avec cette même facilité, que vous faites de la muſique & des vers, & que vous écrivez de ces Lettres qui donneraient à un bel-eſprit de France une place diſtinguée parmi les beaux-eſprits jaloux de lui.

Je conçois quelque eſpérance que Votre Majeſté raffermira l'Europe comme elle l'a ébranlée, & que mes confrères les humains vous béniront après vous avoir admiré. Mon eſpoir n'eſt pas uniquement fondé ſur le projet que l'Abbé *de Saint Pierre* a) a envoyé à Votre Majeſté. Je préſume, qu'elle voit les choſes que veut voir le pacificateur trop mal écouté de ce monde, & que le Roi Philoſophe ſait parfaitement ce que le Philoſophe qui n'eſt pas Roi s'efforce en vain de deviner. Je préſume encore beaucoup de vos charitables intentions. Mais ce qui me donne une ſécurité parfaite, c'eſt une douzaine de faiſeurs & de faiſeuſes de cabrioles, que Votre Majeſté fait venir de France dans ſes États. On ne danſe guères que dans la paix. Il eſt vrai que vous avez

a) l'Abbé *de Saint-Pierre* a écrit une vingtaine de volumes ſur la Politique. Il envoyait ſouvent au Roi de Pruſſe, & à d'autres Princes, des projets d'une pacification générale. Le Cardinal *du Bois* appelait ſes ouvrages *les rêves d'un homme de bien.*

fait payer les violons à quelques Puissances voisines, mais c'est pour le bien commun, & pour le vôtre. Vous avez rétabli la dignité & les prérogatives des Électeurs. Vous êtes devenu tout-d'un-coup l'arbitre de l'Allemagne ; &, quand vous avez fait un Empereur, il ne vous en manque que le titre. Vous avez avec cela cent-vingt mille hommes bien faits, bien armés, bien vétus, bien nourris, bien affectionnés. Vous avez gagné des batailles & des villes à leur tête : c'est à vous à danser, Sire. *Voiture* vous aurait dit que vous avez l'air à la danse ; mais je ne suis pas aussi familier que lui avec les grands-hommes & avec les Rois ; & il ne m'appartient pas de jouer aux proverbes avec eux.

Au lieu de douze bons Académiciens, vous avez donc, Sire, douze bons Danseurs. Cela est plus aisé à trouver, & beaucoup plus gai. On a vu quelquefois des Académiciens ennuier un Héros, & des Acteurs de l'Opéra le divertir.

Cet Opéra dont Votre Majesté décore Berlin, ne l'empêche pas de songer aux Belles-Lettres. Chez vous un goût ne fait pas tort à l'autre. Il y a des âmes qui n'ont pas un seul goût, votre âme les a tous ; & si Dieu aimait un peu le genre-humain, il accorderait cette universalité à tous les

Princes, afin qu'ils puſſent diſcerner le bon en tout genre, & le protéger. C'eſt pour cela que je m'imagine qu'ils ſont faits originairement.

Je connais quelques Acteurs pour la Tragédie, qui ne ſont pas ſans talens, & qui pourraient convenir à V. M.; car je me flatte qu'elle ne ſe bornera pas à des galimathias italiens & à des gambades françaiſes. Le Héros aimera toujours le Théâtre qui repréſente les Héros. Puiſſiez-vous, Sire, jouir bientôt de toutes ſortes de plaiſirs, comme vous avez acquis toute ſorte de gloire! C'eſt le vœu ſincère de votre admirateur, de votre ſujet par le cœur, qui malheureuſement ne vit point dans vos États; d'un eſprit pénétré de la grandeur du vôtre, & d'un cœur qui s'intéreſſe à votre bonheur autant que vous-même.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, mes très-profonds reſpects.

Digitized by Google

AU R. DE P.....

A Paris, ce 26 Mai 1742.

LE Salomon du Nord en est donc l'Alexandre ;
Et l'amour de la terre en est aussi l'effroi !
Vos ennemis doivent apprendre
Qu'il faut que les guerriers prennent de vous la loi,
Comme on vit les savans la prendre.
J'aime peu les Héros, ils font trop de fracas ;
Je hais ces conquérans, fiers ennemis d'eux-mêmes,
Qui dans les horreurs des combats
Ont placé tous les biens suprêmes,
Cherchant par-tout la mort, & la faisant souffrir
A cent-mille hommes leurs semblables.
Plus leur gloire a d'éclat, plus ils sont haïssables.
O Ciel ! que je dois vous haïr !
Je vous aime pourtant, malgré tout ce carnage
Dont vous avez souillé les champs de nos Germains ;
Malgré tous ces guerriers que vos vaillantes mains
Font passer au sombre rivage ;
Vous êtes un Héros ; mais vous êtes un Sage :
Votre raison maudit les exploits inhumains
Où vous força votre courage,
Au milieu des canons sur des morts entassés,
Affrontant le trépas, & fixant la victoire.
Je vous pardonne tout, si vous en gémissez.

Je songe à l'Humanité, Sire, avant de songer à vous-même ; mais après avoir, en Abbé *de S. Pierre*, pleuré sur le genre-humain, dont vous devenez la terreur, je me livre à toute la joie que me donne votre gloire. Cette gloire sera complette, si Votre Majesté force la Reine de Hongrie à recevoir la paix, & les Allemans à être heureux. Vous voilà le Héros de l'Allemagne, & l'Arbitre de l'Europe ; vous en serez le pacificateur, & nos Prologues d'Opéra seront pour vous.

La fortune qui se joue des hommes, mais qui vous semble asservie, arrange plaisamment les évènemens de ce monde. Je savais bien que vous feriez de grandes actions ; j'étais sûr du beaux siècle que vous alliez faire naître ; mais je ne me doutais pas, quand le Comte *du Four* allait voir le Maréchal de *Broglio*, & qu'il n'en était pas trop content, qu'un jour ce Comte *du Four* aurait la bonté de marcher avec une armée triomphante au secours du Maréchal, & le délivrerait par une victoire. Votre Majesté n'a pas daigné jusqu'à présent instruire le monde des détails de cette journée. Elle a eu, je crois, autre chose à faire que des relations : mais votre modestie est trahie par quelques témoins oculaires, qui disent tous qu'on ne doit le gain de la ba-

Digitized by Google

taille qu'à l'excès de courage & de prudence que vous avez montré. Ils ajoûtent, que mon Héros est toujours sensible, & que ce même homme, qui fait tuer tant de monde, est au chevet du lit de M. *de Rotembourg*. Voilà ce que vous ne mandez point, & que vous pourriez pourtant avouer, comme des choses qui vous sont toutes naturelles.

Continuez, Sire : mais faites autant d'heureux au moins dans ce monde, que vous en avez ôté; que mon *Alexandre* redevienne *Salomon* le plutôt qu'il pourra, & qu'il daigne se souvenir quelquefois de son ancien admirateur, de celui qui par le cœur est à jamais son sujet; de celui qui viendrait passer sa vie à vos pieds, si l'amitié, plus forte que les Rois & les Héros, ne le retenait pas, & qui sera attaché à jamais à V. M. avec le plus profond respect & la plus tendre vénération.

Digitized by Google

AU R. DE P.....

A Paris, ce 2 Octobre 1743.

SIRE,

J'AI reçu votre lettre aimable,
Et vos vers fins & délicats,
Pour prix de l'énorme fatras
Dont, moi, pédant, je vous accable.
C'eſt ainſi qu'un franc diſcoureur,
Croyant captiver le ſuffrage
De quelque eſprit ſupérieur,
En de longs argumens s'engage.
L'homme d'eſprit, par un bon-mot,
Répond à tout ce verbiage,
Et le diſcoureur n'eſt qu'un ſot.

Votre humanité eſt plus adorable que jamais : il n'y a plus moyen de vous dire toujours Votre Majeſté. Cela eſt bon pour des Princes de l'Empire, qui ne voient en vous que le Roi : mais moi, qui vois l'homme, & qui ai quelquefois de l'enthouſiaſme, j'oublie dans mon ivreſſe le Monarque, pour ne ſonger qu'à cet homme enchanteur.

Dites-moi, par quel art ſublime
Vous avez pu faire à la fois

Digitized by Google

Tant de progrès dans l'art des Rois,
Et dans l'art charmant de la rime ?
Cet art des vers eſt le premier,
Il faut que le monde l'avoue ;
Car des Rois que ce monde loue,
L'un fut prudent, l'autre guerrier ;
Celui-ci, gai, doux & paiſible,
Joignit le myrthe à l'olivier,
Fut indolent & familier ;
Cet autre ne fut que terrible.
J'admire leurs talens divers,
Moi qui compile leur hiſtoire :
Mais aucun d'eux n'obtint la gloire
De faire de ſi jolis vers.
O mon Héros, eſprit fertile,
Animé de ce divin feu,
Régner & vaincre n'eſt qu'un jeu,
Et bien rimer eſt difficile.
Mais non, cet art noble & charmant
N'eſt pour vous qu'un délaſſement :
L'homme univerſel que vous êtes,
Vous ſaiſiſſez également
La lyre aimable des Poëtes,
Et de Mars le foudre aſſommant !
Tout eſt pour vous amuſement,
Vos mains à tout ſont toujours prêtes ;
Vous rimez non moins aiſément
Que vous avez fait vos conquêtes.

Si la Reine de Hongrie, & le Roi, mon Seigneur & maître, voyoient la Lettre de Votre

Digitized by Google

Majesté, ils ne pourraient s'empêcher de rire, malgré le mal que vous avez fait à l'une, & le bien que vous n'avez pas fait à l'autre. Votre comparaison d'une coquette, & même de quelque chose de mieux, qui a donné des faveurs un peu cuisantes, & qui se moque de ses galants dans les remèdes, est une chose aussi plaisante qu'en aient dit les *Césars*, & les *Antoines*, & les *Octaves* vos devanciers, gens à grandes actions & à bons-mots. Faites comme vous l'entendrez avec les Rois : battez-les, quittez-les, querellez-vous, raccommodez-vous ; mais ne soyez jamais inconstant pour les particuliers qui vous adorent.

Vos faveurs étaient dangereuses
Aux Rois qui le méritent bien.
Tous ces Héros-là n'aiment rien,
Et leurs promesses sont trompeuses.
Mais moi, qui ne vous trompe pas,
Et dont l'amour toujours fidèle
Sent tout le prix de vos appas,
Moi qui vous eusse aimé cruelle,
Je jouirai sans repentir
Des caresses & du plaisir
Que fait votre muse infidelle.

Il pleut ici de mauvais livres & de mauvais vers. Mais comme Votre Majesté ne juge pas de tous nos guerriers par l'aventure

Digitized by Google

de Lintz, elle ne juge pas non plus de l'eſprit des Français par les étrennes de la S. - Jean, ni par les groſſièretés de l'Abbé *des Fontaines.*

Il n'y a rien de nouveau parmi nos Sibarites de Paris. Voici le ſeul trait digne, je crois, d'être conté à V. M. Le Cardinal *de Fleuri*, après avoir été aſſez malade, s'aviſa, il y a deux jours, ne ſachant que faire, de dire la Meſſe à un petit autel, au milieu d'un jardin où il gelait. M. *Amelot* & M. *de Breteuil* arrivèrent, & lui dirent, qu'il ſe jouait à ſe tuer : *Bon! bon! Meſſieurs*, dit-il, *vous êtes des douillets.* A quatre-vingt-dix ans, quel homme! Sire, vivez autant, duſſiez-vous dire la Meſſe à cet âge, & moi la ſervir. Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

Digitized by Google

AU R. DE P.....

(On n'a pas trouvé la date dans la copie.)

SIRE,

JE reçois une Lettre de Berlin du 25 Décembre : elle contient deux grands articles ; un plein de bonté, de tendresse & d'attention à me combler de bienfaits les plus flatteurs. Le second article est un ouvrage bien fort de métaphysique. On croirait, que cette Lettre est de M. *Leibnitz* ou de M. *Volfius*, & cependant elle est d'un Roi. Vous m'ordonnez de me jetter dans la nuit de la Métaphysique, pour oser disputer contre les *Leibnitz*, les *Volf* & les *Fréderic*. Me voilà, comme *Ajax*, combattant dans l'obscurité, & disant aux Dieux : *Rendez-nous le jour.*

1. J'avoue d'abord, que l'opinion de la *raison suffisante* de MM. *Volf* & *Leibnitz* est une idée très-belle, c'est-à-dire, très-vraie : car enfin il n'y a rien qui n'ait une raison de son existence. Mais cette idée exclut-elle la liberté de l'homme ?

2. Qu'entends-je par liberté ? Le pouvoir de penser & d'opérer des mouvemens en

conféquence ; pouvoir très-borné fans doute, comme toutes nos facultés. Car, Sire, plus vous êtes grand, plus vous fentez que l'homme eft peu de chofe.

3. Eft-ce un autre qui fait tout cela pour moi ? Si c'eft moi, je fuis libre ; car être libre, c'eft agir ; ce qui eft paffif n'eft point libre. Eft-ce un autre qui agit pour moi ? Je fuis donc trompé par cet autre, quand je crois être un agent.

4. Quel eft cet autre, qui me tromperait ? S'il y a un DIEU, c'eft lui qui me trompe continuellement : c'eft l'Être infiniment fage, infiniment conféquent, qui fans raifon fuffifante s'occupe éternellement d'erreur ; chofe oppofée directement à fon effence, qui eft la vérité. S'il n'y a point de DIEU, qui eft-ce qui me trompe ? Eft-ce la matière, qui d'elle-même n'a point d'intelligence ?

5. Pour nous prouver, malgré ce fentiment intérieur, malgré ce témoignage que nous nous rendons de notre liberté ; pour nous prouver, dis-je, que cette liberté n'exifte pas, il faut prouver néceffairement qu'elle eft impoffible. Cela me paraît inconteftable. Voyons comment la liberté ferait impoffible.

6. Cette liberté ne peut être impoffible que de deux façons, ou parce qu'il n'y a aucun Être qui puiffe la donner, ou parce

qu'elle eſt en elle-même contradictoire avec notre malheureuſe machine, comme un quarré rond eſt une contradiction, *&c.* Or l'idée de la libérté de l'homme ne portant rien en ſoi de contradictoire, reſte à voir ſi l'Être infini & Créateur eſt libre ; & ſi, étant libre, il peut donner une petite partie de cet attribut à l'homme, comme il lui a donné une petite portion d'intelligence.

7. Si DIEU n'eſt pas libre, il n'eſt pas un agent ; donc il n'eſt pas DIEU. Or s'il eſt libre, s'il eſt tout-puiſſant, il ſuit qu'il peut donner à l'homme la liberté. Reſte donc à ſavoir quelle raiſon on aurait de croire qu'il ne nous a pas fait ce préſent.

8. On prétend que DIEU ne nous a pas donné la liberté, parce que, ſi nous étions des agens, nous ſerions en cela indépendans de lui. Que ferait DIEU, dit-on, pendant que nous agirions nous-mêmes ? Je réponds, que DIEU fait, lorſque les hommes agiſſent, ce qu'il faiſait avant qu'ils fuſſent, & ce qu'il fera, quand ils ne ſeront plus : que ſon pouvoir n'en eſt pas moins néceſſaire à la conſervation de ſes ouvrages, & que cette communication qu'il nous a faite d'un peu de liberté, ne nuit en rien à ſa puiſſance infinie.

9. On nous objecte que nous ſommes quelquefois emportés malgré nous, *&c.* Je réponds : Donc nous ſommes quelquefois

Digitized by Google

maîtres de nous. La maladie prouve la ſanté, & la liberté eſt la ſanté de l'âme.

10. On objecte, que l'aſſentiment de notre eſprit eſt toujours néceſſaire ; que la volonté ſuit cet aſſentiment, &c. Donc, dit-on, nous voulons, nous agiſſons néceſſairement. Je réponds, qu'en effet on deſire néceſſairement : mais deſir & volonté ſont deux choſes trè-différentes, & ſi différentes, qu'un homme veut & fait ſouvent ce qu'il ne deſire pas. Combattre ſes deſirs eſt le plus bel effet de la liberté ; & je crois qu'une des grandes ſources du malentendu qui eſt entre les hommes ſur cet article, vient de ce que l'on confond ſouvent la volonté & le deſir.

11. On objecte que, ſi nous étions libres, il n'y aurait point de DIEU. Je crois au contraire que ce n'eſt que parce qu'il y a un DIEU, que nous ſommes libres ; car ſi tout était néceſſaire, ſi ce monde exiſtait par lui-même d'une néceſſité abſolue inhérente dans ſa nature, (ce qui fourmille de contradictions) il eſt certain qu'en ce cas tout s'opérerait par des mouvemens liés néceſſairement enſemble. Donc il n'y aurait alors aucune liberté. Donc ſans DIEU point de liberté. Je ſuis bien ſurpris des raiſonnemens échappés ſur cette matière à l'illuſtre M. *Leibnitz*. . . . .

Digitized by Google

12. Le plus terrible argument qu'on ait jamais apporté contre la liberté, est l'impossibilité d'accorder avec elle la préscience de DIEU; & quand on me dit, DIEU *sait ce que vous ferez dans vingt ans; donc ce que vous ferez dans vingt ans est d'une nécessité absolue*, j'avoue que je suis à bout, & que tous les Philosophes, qui ont voulu concilier les futurs contingens avec la prescience divine, ont été de bien mauvais négociateurs. Il y en a d'assez déterminés pour dire que DIEU peut très-bien ignorer l'avenir, à-peu-près (s'il est permis de parler ainsi) comme un Roi peut ignorer ce que fera un Général à qui il aura donné carte blanche. C'est le sentiment des Sociniens. On objecte à ces raisonnemens-là que DIEU voit en un instant l'avenir, le passé & le présent; que l'éternité est instantanée pour lui. Mais ils répondent, qu'ils n'entendent pas ce langage, & qu'une éternité qui est un instant, leur paraît aussi absurde qu'une immensité qui n'est qu'un point.

Ne pourrait-on pas, sans être aussi hardi qu'eux, dire, que DIEU prévoit nos actions libres, à-peu-près comme un homme d'esprit prévoit le parti que prendra dans cette occasion un homme dont il connait le caractère? La différence sera, qu'un homme prévoit à tort & à travers, & que

DIEU prévoit avec une justesse infinie. L'homme devine très-mal, & DIEU prévoit très-bien. C'est le sentiment de *Clarke*, ce grand ferrailleur en Métaphysique. J'avoue que tout cela me paraît très-hazardé, & que c'est un aveu plutôt qu'une solution de la difficulté. J'avoue enfin, Sire, qu'on fait contre la liberté d'excellentes objections; mais on en fait d'aussi bonnes contre l'existence de DIEU; & comme malgré les difficultés extrêmes contre la création & contre la providence, je crois néanmoins la création & la providence; aussi je me crois libre (juques à un certain point, s'entend) malgré les puissantes objections que l'on fera toujours contre cette malheureuse liberté.

Je crois donc écrire a Votre Majesté, non pas comme à un automate créé pour être à la tête de quelques milliers de marionettes humaines, mais comme à un être des plus libres & des plus sages que DIEU ait jamais daigné créer. Si vous pensiez, Sire, que nous sommes de pures machines, que deviendrait l'amitié dont vous faites vos délices? De quel prix seraient les grandes actions que vous ferez? Quelle reconnaissance vous devra-t-on des soins que Votre Majesté prendra de rendre les hommes plus heureux & meilleurs? Comment enfin regarderiez-vous l'at-

Digitized by Google

tachement qu'on a pour votre perſonne, les ſervices qu'on vous rendra, le ſang qu'on verſera pour vous? Quoi! un cœur tendre & généreux, un eſprit ſage verrait tout ce qu'on ferait pour lui plaire, du même œil dont on voit des roues de moulin tourner par le courant de leau & ſe briſer à force de ſervir? Non, Sire, votre âme eſt trop noble pour ſouffrir qu'on la prive ainſi de ſon plus beau partage, *&c.*

Digitized by Google

AU R. DE P.....

Du 1 Août 1744.

Ceux qui sont nés sous un Monarque
Font tous semblant de l'adorer :
Sa Majesté qui le remarque
Fait semblant de les honorer ;
Et de cette fausse monnoie,
Que le Courtisan donne au Roi,
Et que le Prince lui renvoie,
Chacun vit, ne songeant qu'à soi.
Mais lorsque la Philosophie,
La séduisante Poésie,
Le goût, l'esprit, l'amour des Arts,
Rejoignent sous leurs étendarts,
A trois-cents milles de distance,
Votre très-royale éloquence,
Et mon goût pour tous vos talens;
Quand sans crainte & sans espérance
Je sens en moi tous vos penchans,
Et lorsqu'un peu de confidence
Resserre encor ces nœuds charmans;
Enfin, lorsque Berlin attire
Tous mes sens à Cirey séduits,
Alors ne pouvez-vous pas dire :
On m'aime, tout Roi que je suis ?
Enfin l'Océan Germanique,

Digitized by Google

Qui toujours des bons Hambourgeois
Servit si bien la République,
Vers Embden sera sous vos loix,
Avec garnison Batavique.
Un tel mélange me confond;
Je m'attendois peu, je vous jure,
De voir de l'or avec du plomb;
Mais votre creuset me rassûre;
A votre feu, qui tout épure,
Bientôt le vil métal se fond,
Et l'or vous demeure en nature.
Par-tout que de prospérités!
Vous conquerez, vous héritez
Des Ports de mer & des Provinces;
Vous mariez à de grands Princes
De très-adorables Beautés;
Vous faite nôce, & vous chantez,
Sur votre lyre enchanteresse,
Tantôt de Mars les cruautés,
Et tantôt la douce Mollesse.
Vos sujets, au sein du loisir,
Goûtent les fruits de la victoire:
Vous avez & fortune & gloire;
Vous avez sur-tout du plaisir;
Et cependant le Roi, mon maître,
Si digne avec vous de paraître
Dans la liste des meilleurs Rois,
S'amuse à faire dans la Flandre
Ce que vous faisiez autrefois,
Quand trente canons à la fois

Mettaient des bastions en cendre.
C'est lui qui, secouru du Ciel,
Et sur-tout d'une armée entière,
A brisé la forte barrière
Qu'à notre Nation guerrière
Mettait le bon Greffier Fagel.
De Flandre il court en Allemagne
Défendre les rives du Rhin;
Sans quoi le Pandoure inhumain
Viendrait s'enivrer de ce vin
Qu'on a cuvé dans la Champagne.
Grand Roi, je vous l'avais bien dit,
Que mon Souverain magnanime
Dans l'Europe aurait du crédit,
Et de grands droits à votre estime.
Son beau feu, dont un vieux Prélat
Avait caché les étincelles,
A de ses flammes immortelles
Tout-d'un-coup répandu l'éclat.
Ainsi la brillante fusée
Est tranquile jusqu'au moment
Où, par son amorce embrâsée,
Elle éclaire le firmament,
Et, perçant dans les sombres voiles,
Semble se mêler aux étoiles
Qu'elle efface par son brillant.
C'est ainsi que vous enflammâtes
Tout l'horison d'un nouveau Ciel,
Lorsqu'à Berlin vous commençâtes
A prendre ce vol immortel,

Digitized by Google

Devers la Gloire où vous volâtes.
Tout du plus loin que je vous vis,
Je m'écriai; je vous prédis
A l'Europe toute incertaine.
Vous parûtes. Vingt Potentats
Se troublèrent dans leurs États,
En voyant ce grand phénomène.
Il brille, il donne de beaux jours;
J'admire, je bénis leur cours;
Mais c'est de loin. Voilà ma peine.

Digitized by Google

AU R. DE P....

A Paris, ce 1 Novembre 1744.

DU Héros de la Germanie,
Et du plus bel-eſprit des Rois,
Je n'ai reçu depuis trois mois
Ni beaux vers, ni proſe polie:
Ma Muſe en eſt en léthargie.
Je me réveille aux fiers accens
De l'Allemagne ranimée,
Aux fanfares de votre armée,
A vos tonnerres menaçans,
Qui ſe mêlent aux cris perçans
Des cent voix de la Renommée.
Je vois, de Berlin à Paris,
Cette Déeſſe vagabonde,
De Fréderic & de Louis
Porter les noms au bout du monde;
Ces noms que la gloire a tracés
Dans un cartouche de lumière,
Ces noms qui répondent aſſez
Du bonheur de l'Europe entière,
S'ils ſont toujours entrelacés.
Quels ſeront les heureux Poëtes,
Les Chantres bourſoufflés des Rois,
Qui pourront élever leurs voix,
Et parler de ce que vous faites?

Digitized by Google

C'est à vous seul de vous chanter,
Vous qu'en vos mains j'ai vu porter
La lyre & la lance d'Achille;
Vous qui, rapide en votre style,
Comme dans vos exploits divers,
Faites de la prose & des vers,
Comme vous prenez une ville.
D'Horace heureux imitateur,
Sa gaité, son esprit, sa grace,
Ornent votre style enchanteur:
Mais votre Muse le surpasse
Dans un point cher à nôtre cœur.
L'Empereur protégeoit Horace,
Et vous protégez l'Empereur.
Fils de Mars & de Calliope,
Et digne de ces deux grands noms,
Faites le destin de l'Europe,
Et daignez faire des Chansons;
Et quand Thémis avec Bellone,
Par votre main raffermira
Des Césars le funeste trône;
Quand le Hongrois cultivera,
A l'abri d'une paix profonde,
Du Tokai la vigne féconde;
Quand par-tout son vin se boira,
Qu'en le buvant on chantera
Les pacificateurs du monde,
Mon Prince à Berlin reviendra;
Mon Prince à son peuple, qui l'aime,
Libéralement donnera

Digitized by Google

Un nouvel & bel Opéra,
Qu'il aura composé lui-même.
Chaque Auteur vous applaudira ;
Car, tout envieux que nous sommes
Et du mérite & d'un grand nom,
Un Poëte est toujours fort bon
A la tête de cent-mille hommes.
Mais, croyez-moi, d'un tel secours
Vous n'avez pas besoin pour plaire ;
Fussiez-vous pauvre comme Homère,
Comme lui vous vivrez toujours.
Pardon, si ma plume légère,
Que souvent la vôtre enhardit,
Écrit toujours au bel-esprit
Beaucoup plus qu'au Roi qu'on révère.
Le Nord, à vos sanglans progrès,
Vit des Rois le plus formidable ;
Moi qui vous approchai de près,
Je n'y vis que le plus aimable.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE AU R. DE P. . . . *a*)

BLAISE Pascal a tort, il en faut convenir.
Ce pieux misanthrope, Héraclite sublime,
Qui pense qu'ici bas tout est misère & crime,
Dans ses tristes accès, ose nous maintenir
Qu'un Roi que l'on amuse, & même un Roi qu'on aime;
Dès qu'il n'est plus environné,
Dès qu'il est réduit à lui-même,
Est de tous les mortels le plus infortuné.
Il est le plus heureux, s'il s'occupe, & s'il pense.
Vous le prouvez très-bien ; car, loin de votre cour,
En hibou fort souvent renfermé tout le jour,
Vous percez d'un œil d'aigle en cet abîme immense
Que la Philosophie ouvre à nos faibles yeux;
Et votre esprit laborieux,
Qui sait tout observer, tout orner, tout connaître,
Qui se connait lui-même, & qui n'en vaut que mieux,
Par ce mâle exercice, augmente encor son être.
Travailler est le lot & l'honneur d'un mortel.
Le repos est, dit-on, le partage du ciel!
Je n'en crois rien du tout : quel bien imaginaire
D'être les bras croisés pendant l'Éternité!

a) Cette Pièce est de 1751. Voyez les *Pensées de Pascal.*

Eſt-ce dans le néant qu'eſt la félicité ?
DIEU ſerait malheureux, s'il n'avait rien à faire ;
Il eſt d'autant plus DIEU, qu'il eſt plus agiſſant.
Toujours ainſi que vous, il produit quelque ouvrage.
On prétend qu'il fait plus, on dit qu'il ſe repent.
Il préſide au ſcrutin qui, dans le Vatican,
Met ſur un front ridé la coëffe à triple étage.
Du priſonnier Mahmoud il vous fait un Sultan.
Il mûrit à Moka dans le ſable Arabique
Ce caffé néceſſaire aux pays des frimats.
Il met la fièvre en nos climats,
Et le remède en Amérique.
Il a rendu l'humain ſéjour
De la variété le mobile théâtre ;
Il ſe plut à paîtrir d'incarnat & d'albâtre
Les charmes arrondis du teint de Pompadour ;
Tandis qu'il vous étend un noir luiſant d'ébène
Sur le nez applati d'une Dame Africaine,
Qui reſſemble à la nuit, comme l'autre au beau jour.
DIEU ſe joue à ſon gré de la race mortelle ;
Il fait vivre cent ans le Normand Fontenelle,
Et trouſſe à trente-deux mon dévot de Paſcal.
Il a deux gros tonneaux, dont le bien & le mal
Deſcendent en pluie éternelle
Sur cent mondes divers & ſur chaque animal ;
Les ſots, les gens d'eſprit, & les fous, & les ſages,
Chacun reçoit ſa doſe, & le tout eſt égal.
On prétend que de DIEU les Rois ſont les images ;
Les Anglais penſent autrement ;
Ils diſent en plein Parlement,

Digitized by Google

Qu'un Roi n'eſt pas plus Dieu que le Pape infaillible :
Mais il eſt pourtant très-plauſible,
Que ces Puiſſans du ſiècle, un peu trop adorés,
A la foibleſſe humaine ainſi que nous livrés,
Reſſemblent en un point à notre commun maître ;
C'eſt qu'ils font, comme lui, le mal & le bien-être :
Ils ont les deux tonneaux. Bouchez-moi pour jamais
Le tonneau des dégoûts, des chagrins, des caprices,
Dont on voit tant de Cours s'abreuver à longs traits.
Répandez de pures délices
Sur votre peu d'élus à vos banquets admis ;
Que leurs fronts ſoient ſereins, que leurs cœurs ſoient unis :
Au feu de votre eſprit que notre eſprit s'éclaire ;
Que ſans empreſſement nous cherchions à vous plaire.
Qu'en dépit de la Majeſté,
Notre agréable liberté,
Compagne du plaiſir, mère de la ſaillie,
Aſſaiſonne avec volupté
Les ragoûts de votre ambroiſie.
Les honneurs rendent vain, le plaiſir rend heureux.
Verſez les douceurs de la vie
Sur votre Olympe ſablonneux,
Et que le bon tonneau ſoit à jamais ſans lie.

A MONSIEUR
LE PRÉSIDENT HÉNAULT,

Auteur d'un ouvrage excellent sur l'Histoire de France.

A Cirey, ce 1 Septembre 1744.

O DÉESSE de la Santé,
Fille de la Sobriété,
Et mère des plaisirs du Sage,
Qui sur le matin de notre âge
Fais briller ta vive clarté,
Et répands ta sérénité
Sur le soir d'un jour plein d'orage :
O Déesse, exauce mes vœux ;
Que ton étoile favorable
Conduise ce mortel aimable :
Il est si digne d'être heureux !
Sur Hénault tous les autres Dieux
Versent la source inépuisable
De leurs dons les plus précieux.
Toi, qui seule tiendrais lieu d'eux,
Serais-tu seule inexorable ?
Ramène à ses amis charmans,
Ramène à ses belles demeures
Ce bel-esprit de tous les temps,
Cet homme de toutes les heures.

Digitized by Google

Orne pour lui, pour lui suspends
La course rapide du temps,
Il en fait un si bel usage !
Les devoirs & les agrémens,
En font chez lui l'heureux partage.
Les femmes l'ont pris fort souvent
Pour un ignorant agréable ;
Les gens en *us* pour un savant,
Et le Dieu joufflu de la table,
Pour un connaisseur si gourmand !
Qu'il vive autant que son ouvrage ;
Qu'il vive autant que tous les Rois
Dont il nous décrit les exploits,
Et la faiblesse & le courage,
Les mœurs, les passions, les loix,
Sans erreur & sans verbiage.
Qu'un bon estomac soit le prix
De son cœur, de son caractère,
De ses Chansons, de ses Écrits.
Il a tout, il a l'art de plaire,
L'art de nous donner du plaisir,
L'art si peu connu de jouir :
Mais il n'a rien, s'il ne digère.
Grand DIEU, je ne m'étonne pas
Qu'un ennuyeux, un Desfontaine,
Entouré dans son galetas
De ses livres rongés des rats,
Nous endormant, dorme sans peine,
Et que le bouc soit gros & gras.
Jamais Églé, jamais Sylvie,

Jamais Lise à souper ne prie
Un pédant à citations,
Sans goût, sans grâce & sans génie;
Sa personne, en tous lieux honnie,
Est réduite à ses noirs Gitons.
Hélas! les indigestions
Sont pour la bonne Compagnie.

Après cette Hymne à la Santé, que je fais du meilleur de mon cœur, souffrez, Monsieur, que j'y ajoûte mentalement un petit *Gloria Patri* pour moi. J'ai autant besoin d'elle que vous; mais c'était de vous que j'étais le plus occupé. Qu'elle commence par vous donner ses faveurs comme de raison; buvez gaiement, si vous pouvez, vos eaux de Plombières; & revenez vîte à Cirey avant que les Hussards Autrichiens viennent en Lorraine. Ces gens-là ne font boire que des eaux du Styx. Souvenez-vous que, dans la foule de ceux qui vous aiment, il y a deux cœurs ici qui méritent que vous vous arrêtiez sur la route.

Digitized by Google

AU MÊME.

A Lunéville, ce 28 Novembre 1748.

Vous qui de la Chronologie
Avez réformé les erreurs ;
Vous dont la main cueillit les fleurs
De la plus belle Poésie ;
Vous qui de la Philosophie
Avez sondé les profondeurs,
Malgré les plaisirs séducteurs
Qui partagèrent votre vie ;
Hénault, dites-moi, je vous prie,
Par quel art, par quelle magie,
Parmi tant de succès flatteurs,
Vous avez désarmé l'Envie ;
Tandis que moi, placé plus bas,
Qui devrais être inconnu d'elle,
Je vois chaque jour la cruelle
Verser ses poisons sur mes pas ?
Il ne faut point s'en faire accroire ;
J'eus l'air de vouloir m'afficher
Aux murs du Temple de Mémoire ;
Aux sots vous sûtes vous cacher.
Je parus trop chercher la gloire,
Et la gloire vint vous chercher.
Qu'un chêne, l'honneur d'un bocage,
Domine sur mille arbrisseaux,

Digitized by Google

On reſpecte ſes verds rameaux,
Et l'on danſe ſous ſon ombrage :
Mais que du tapis d'un gazon
Quelque brin d'herbe ou de fougère
S'élève un peu ſur l'horiſon,
On l'en arrache avec colère.
Je plains le ſort de tout Auteur,
Que les autres ne plaignent guères ;
Si dans ſes travaux littéraires
Il veut goûter quelque douceur,
Que, des beaux-eſprits ſerviteur,
Il évite ſes chers confrères.
Montagne, cet Auteur charmant ;
Tour-à-tour profond & frivole,
Dans ſon château paiſiblement,
Loin de tout frondeur malévole,
Doutait de tout impunément,
Et ſe moquait très-librement
Des bavards fourrés de l'École.
Mais quand ſon élève Charon,
Plus retenu, plus méthodique,
De ſageſſe donna leçon,
Il fut près de périr, dit-on,
Par la haîne Théologique.
Les lieux, les temps, l'occaſion,
Font votre gloire ou votre chûte.
Hier on aimoit votre nom,
Aujourd'hui l'on vous perſécute.
La Grèce à l'inſenſé Pyrrhon
Fait élever une ſtatue ;

Digitized by Google

Socrate prêche la raiſon,
Et Socrate boit la ciguë.
Heureux qui dans d'obſcurs travaux
A ſoi-même ſe rend utile!
Il faudrait, pour vivre tranquile,
Des amis & point de rivaux.
La gloire eſt toujours inquiette,
Le bel-eſprit eſt un tourment;
On eſt dupe de ſon talent;
C'eſt comme une épouſe coquette,
Il lui faut toujours quelque amant.
Sa vanité, qui vous obſède,
S'expoſe à tout imprudemment;
Elle eſt des autres l'agrément,
Et le mal de qui la poſſède.
Mais finiſſons ce triſte ton:
Eſt-il ſi malheureux de plaire?
L'envie eſt un mal néceſſaire,
C'eſt un petit coup d'aiguillon,
Qui vous force encore à mieux faire.
Dans la carrière des vertus
L'âme noble en eſt excitée.
Virgile avait ſon Mévius,
Hercule avait ſon Euriſthée.
Que m'importent de vains diſcours,
Qui s'envôlent & qu'on oublie?
Je coule ici mes heureux jours
Dans la plus tranquile des Cours,
Sans intrigue, ſans jalouſie,

Digitized by Google

Auprès d'un Roi ſans courtiſans *a*),
Près de Boufflers & d'Emilie ;
Je les vois & je les entends :
Il faut bien que je faſſe envie.

---

a) Le Roi Staniſlas.

Digitized by Google

A MONSIEUR

LE COMTE ALGAROTTI,

Qui était alors à la Cour de Saxe.

A Paris, ce 21 *Février* 1747.

ENFANT du Pinde & de Cythère,
Brillant & ſage Algarotti,
A qui le Ciel a départi
L'art d'aimer, d'écrire, & de plaire;
Et dont le charmant caractère
A tous les goûts eſt aſſorti;
Dans vos Palais de porcelaine,
Recevez ces frivoles ſons,
Enfilés ſans art & ſans peine,
Au charmant pays des Pompons.
O Saxe, que nous vous aimons!
O Saxe, que nous vous devons
D'amour & de reconnaiſſance!
C'eſt de votre ſein que ſortit
Le Héros qui venge la France
Et la Nymphe qui l'embellit.
Apprenez que cette Dauphine
Ici chaque jour accomplit
Ce que votre muſe divine
Dans ſes Lettres m'avait prédit.
Vous penſerez que je l'ai vue,

Digitized by Google

Quand je vous en dis tant de bien ;
Et que je l'ai même entendue ;
Je vous jure qu'il n'en eſt rien,
Et que ma muſe peu connue,
En vous répétant dans ces vers
Cette vérité toute nue,
N'eſt que l'écho de l'Univers.

Une Dauphine eſt entourée,
Et l'étiquette eſt ſon tourment.
J'ai laiſſé paſſer prudemment,
Des paniers la foule titrée,
Qui remplit tout l'appartement
De ſa bigarrure dorée.
Virgile était-il le premier
A la toilette de Livie ?
Il laiſſait paſſer Cornelie,
Les Ducs & Pairs, le Chancelier ;
Et les Cordons-Bleus d'Italie,
Et s'amuſait ſur l'eſcalier
Avec Tibulle & Polymnie.

Mais à la fin j'aurai mon tour ;
Les Dieux ne me refuſent guère ;
Je fais aux Grâces chaque jour
Une très-dévote prière.
Je leur dis : Filles de l'Amour,
Daignez, à ma muſe diſcrette
Accordant un peu de faveur,
Me préſenter à votre ſœur,
Quand vous irez à ſa toilette.

Que vous dirai-je maintenant

Digitized by Google

Du Dauphin & de cette affaire,
De l'Amour & du Sacrement ?
Les Dames d'Honneur de Cythère
En pourraient parler dignement ;
Mais un profane doit se taire.
Sa Cour dit qu'il s'occupe à faire
Une famille de Héros,
Ainsi qu'ont fait très-à propos
Son ayeul & son digne père.
 Daignez pour moi remercier
Votre Ministre magnifique:
D'un fade éloge poëtique
Je pourrais fort bien l'ennuyer ;
Mais je n'aime pas à louer ;
Et ces offrandes si chéries
Des Belles & des Potentats ;
Gens tout nourris de flatteries,
Sont un bijou qui n'entre pas
Dans son baguier de pierreries.
 Adieu ; faites bien au Saxon
Goûter les vers de l'Italie,
Et les vérités de Newton ;
Et que votre muse polie
Parle encor, sur un nouveau ton,
De notre immortelle Emilie.

Digitized by Google

A MONSIEUR

LE MARQUIS DES ISSARTS,

Ambaſſadeur de France à Dreſde.

A Verſailles le 7 Avril 1747.

MONSIEUR,

LA Lettre aimable, dont vous m'honorez, me donne bien du plaiſir & bien des regrets; elle me fait ſentir tout ce que j'ai perdu. J'ai pu être témoin du moment où Votre Excellence ſignait le bonheur de la France; j'ai pu voir la Cour de Dreſde, & je ne l'ai point vue. Je ne ſuis pas né heureux; mais vous, Monſieur, avouez que vous êtes auſſi heureux que vous le méritez. Vous avez trouvé à Dreſde ce que vous aviez quitté à Verſailles, un Roi aimé de ſes Sujets.

Vous pourrez dire, quelque jour,
Qui des deux Rois tient mieux ſa Cour,
Quel eſt le plus doux, le plus juſte,
Et qui fait naître plus d'amour,
Ou de Louis quinze ou d'Auguſte.
La plus fine ſagacité

Digitized by Google

En ce point pourrait se confondre ;
Et je donne à votre équité
Dix ans entiers pour me répondre.

Rien ne prouve mieux combien il est difficile de savoir au juste la vérité dans ce monde ; & puis, Monsieur, les personnes qui la savent le mieux, sont toujours celles qui la disent le moins. Par exemple, ceux qui ont eu l'honneur d'approcher des trois Princesses que la Reine de Pologne a données à la France, à Naples, & à Munich, pourront-ils jamais dire laquelle des trois Nations est la plus heureuse ?

Que même on demande à la Reine,
Quel plus beau présent elle a fait,
Et quel fut son plus grand bienfait,
On la rendra fort incertaine.
Mais si de moi l'on veut savoir,
Qui des trois peuples doit avoir
La plus tendre reconnaissance,
Et nourrir le plus doux espoir,
Ne croyez pas que je balance.

En voyant Monseigneur le Dauphin avec Madame la Dauphine, je me souviens de *Psyché*, & je songe que *Psyché* avait deux sœurs :

Chacune des deux était belle,
Tenait une brillante Cour ;

Digitized by Google

Eut un mari jeune & fidèle :
Psyché seule épousa l'Amour.

Mais il y aurait peut-être, Monsieur, un moyen de finir cette dispute, dans laquelle Pâris aurait coupé sa pomme en trois.

Je suis d'avis que l'on préfère
Celle qui le plus promptement
Saura donner un bel enfant
Semblabe à leur auguste mère.

Vous voyez, Monsieur, que, sans être politique, j'ai l'esprit conciliant : je compte bien vous faire ma cour avec de tels sentimens. J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur de Votre Excellence, &c.

Digitized by Google

RÉPONSE
A M. LE CARDINAL QUIRINI.

A Berlin, ce 12 Décembre 1751.

Quoi ! vous voulez donc que je chante
Ce Temple orné par vos bienfaits,
Dont aujourd'hui Berlin se vante !
Je vous admire, & je me tais.
Comment sur les bords de la *Sprée*,
Dans cette infidelle contrée
Où de Rome on brave les loix,
Pourrai-je élever une voix
A des Cardinaux consacrée ?
Eloigné des murs de Sion,
Je gémis en bon Catholique.
Hélas ! mon Prince est hérétique
Et n'a point de dévotion.
Je vois avec componction,
Que dans l'infernale séquelle
Il sera près de Cicéron,
Et d'Aristide & de Platon ;
Ou vis-à-vis de Marc-Aurèle ;
On sait que ces esprits fameux
Sont punis dans la nuit profonde ;
Il faut qu'il soit damné comme eux,
Puisqu'il vit comme eux dans ce monde.
Mais sur-tout que je suis fâché
De le voir toujours entiché

Digitized by Google

De l'énorme & cruel péché
Que l'on nomme la Tolérance !
Pour moi je frémis, quand je pense
Que le Musulman, le Payen,
Le Quakre & le Luthérien,
L'enfant de Genève & de Rome,
Chez lui tout est reçu si bien,
Pourvu que l'on soit honnête-homme.
Pour comble de méchanceté,
Il a su rendre ridicule
Cette sainte inhumanité,
Cette haîne dont sans scrupule
S'arme le dévot entêté,
Et dont se raille l'incrédule.
Que ferai-je, grand Cardinal,
Moi Chambellan très-inutile
D'un Prince endurci dans le mal,
Et proscrit dans notre Évangile ?
Vous dont le front prédestiné
A nos yeux doublement éclate,
Vous dont le chapeau d'écarlate
Des lauriers du Pinde est orné ;
Qui, marchant sur les pas d'Horace,
Et sur ceux de Saint Augustin,
Suivez le raboteux chemin
Du Paradis & du Parnasse,
Convertissez ce rare esprit.
C'est à vous d'instruire & de plaire ;
Et la grâce de Jésus-Christ
Chez vous brille en plus d'un écrit,
Avec les trois grâces d'Homère.

Digitized by Google

LETTRE
DE M. D. B.
Capitaine au Régiment de B.
A. M. D. V.

Collioure, 15 *Décembre* 1750.

Vous voilà quitte, Monsieur, du tribut qu'il faut payer à l'hyver... Il a fait ici pendant quelques jours un temps bien propre à procurer des rhumes, & précisément je me suis trouvé alors en chemin pour venir de Bellegarde ; mais tout paraît doux à qui en revient. C'est le séjour des vents & de l'ennui : la lecture y a été ma ressource.

Sur ce mont qui de l'Ibérie
Sépare notre région,
L'illustre & sçavante Émilie,
Et l'interprète de Newton,
Ont daigné par mainte leçon
Eclairer mon faible génie.
Quoiqu'éloigné du Roussillon,
V... pour mon instruction
S'est joint à cette compagnie.
Que je l'écoute avec ardeur !
Il m'apprend que l'ordre du monde

Digitized by Google

Tout brillant qu'il eſt de ſplendeur ;
N'eſt dû qu'à la cauſe féconde
Qui fait naître une ſimple fleur.
Une force qui tout dirige ,
Fait à ſa racine, à ſa tige ,
Prendre deux chemins différens :
Quoi qu'en diſent nos Zoroaſtres ,
C'eſt cette force qui des aſtres
Cauſe les divers mouvemens;
C'eſt cet eſprit qu'un grand Prophète ,
Des loix du Très-Haut l'interprète ,
Voyait ſe mouvoir ſur les mers;
C'eſt cette âme à qui Pythagore
Donnait le ſoin de faire éclore
Les merveilles de l'univers.

Vous voyez, Monſieur, que Bellegarde a été pour moi le Parnaſſe ; il a réveillé ma veine ; mais c'eſt le dernier effort d'une Muſe expirante ; recevez-en l'hommage , avec les vœux que je fais d'avance, &c.

Digitized by Google

RÉPONSE A M. D. B. 1750.

CE n'est pas Bellegarde, Monsieur ; c'est, n'en doutez pas, la compagnie des Philosophes, très-bonne dans un pareil séjour, qui a réveillé votre veine. Les systêmes philosophiques sont de vrais Poëmes. Tous ceux qui veulent rendre les causes ou naturelles ou morales des évènemens du monde, que ce soit le renversement d'une montagne, ou celui d'un empire, il n'importe ; tous ces gens-là sont des Poëtes, tous ont besoin de dire : *Musa, mihi causas memora.* On peut regarder la colère d'*Achille*, de *Junon* & de *Satan*, comme les hypothèses d'*Homère*, de *Virgile* & de *Milton* ; & les tourbillons, l'attraction & les monades, comme les machines de *Descartes*, de *Newton* & de *Leibnitz* ; le merveilleux & le sublime se trouvent également dans les ouvrages des uns & des autres.

C'est dommage que vous n'ayez pas vu la suite du nouveau systême qu'il vous a plu de crayonner : vous qui avez dit, Monsieur, de si jolies choses sur un principe abstrait & purement hypothétique, avec quelle grâce & quelle poësie n'auriez-vous pas chanté le feu & la lumiere ! Rien n'est plus merveilleux que l'action du feu, principe physique de tous les phénomènes de la nature,

Oui, mon cher B. il eſt l'âme du monde ;
Sa chaleur le pénètre, & ſa clarté l'inonde ;
Effets d'une même action,
L'un maintient les reſſorts de la machine ronde,
Et l'autre tend ſans ceſſe à leur deſtruction.
Sa plus belle production
Eſt cette lumière éthérée
Dont Newton le premier, d'une main inſpirée,
Sépara les couleurs par la réfraction ;
Il y voit aujourd'hui, du haut de l'Empyrée,
La cauſe de l'attraction.
Les rayons convergens de ce brillant fluide,
Vers mille & mille points de ce vaſte univers
Balancent tous les corps ſur leurs centres divers.
D'un unique ſoleil l'impulſion rapide
Les diſperſerait tous dans un immenſe vuide.
DIEU compaſſa d'abord leurs grandeurs & leurs rangs.
Il élance le feu du centre à la ſurface,
Allume les ſoleils : de lumineux torrens
Auſſitôt rempliſſent l'eſpace,
Entraînent les globes errans :
Tout ſe meut ; &, ſelon les degrés différens
De la diſtance & de la maſſe,
Tout s'approche, ou s'éloigne, ou conſerve ſa place,
Par l'effort des feux conſpirans.

Celui que je viens de faire, Monſieur, m'a mis hors d'haleine. L'enthouſiaſme que vous m'avez communiqué m'abandonne ; je prends la proſe pour vous aſſurer que je ſuis, &c.

Digitized by Google

STANCES.

SI vous voulez que j'aime encore ;
Rendez-moi l'âge des amours.
Au crépuſcule de mes jours
Rejoignez, s'il ſe peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le Dieu du vin
Avec l'Amour tient ſon empire,
Le temps qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De ſon inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'eſprit de ſon âge,
De ſon âge a tout le malheur.

Laiſſons à la belle Jeuneſſe
Ses folâtres emportemens ;
Nous ne vivons que deux momens ;
Qu'il en ſoit un pour la Sageſſe.

Quoi ! pour toujours vous me fuyez ;
Tendreſſe, illuſion, folie,

Digitized by Google

Dons du Ciel qui me consoliez
Des amertumes de la vie !

On meurt deux fois, je le vois bien ;
Cesser d'aimer & d'être aimable,
C'est une mort insupportable :
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans,
Et mon âme aux desirs ouverte
Regrettait ses égaremens.

Du Ciel alors daignant descendre,
L'Amitié vint à mon secours ;
Elle était peut-être aussi tendre,
Mais moins vive que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle,
Et de sa lumière éclairé,
Je la suivis ; mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

Fin du Tome premier des Poésies.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

DUE JAN 26 '42

Digitized by Google

Digitized by Google